

Ethnographie d'une communauté en perpétuelle
élaboration : expérimentations socio-politiques
à Calafou (Catalogne)

Mémoire de Master 2 d'Ethnologie Générale
écrit par Fionella Bourez

Sous la direction de Vanessa Manceron
et le tutorat de Jen Schradie

Département d'Anthropologie
(UFR de Sciences Sociales et Administratives)
Université Paris Nanterre 2019 – 2020

*« Y sin llegar a ser tecnico ajustaré mi tornillo
dándole forma al anillo del mundo que me rodea »*

*« Et sans devenir technicien, j'ajusterai ma vis
en façonnant l'anneau du monde qui m'entoure »*

José Larralde, Alli donde alcé mi rabia

Résumés

communauté alternative – hacker – projets – propriété – ruines industrielles

Ce mémoire porte sur le *faire communauté* des membres de Calafou et le caractère politique qu'ils y rattachent. Ce groupe de 27 personnes se rassemble autour de l'idée d'un Projet qui, sans jamais être défini, les entraîne vers un futur commun, incertain, mais en construction quotidienne. Ayant investi un ancien espace de vie et de production industrielle textile encaissé dans la vallée d'Anoia située à 50 kilomètres de Barcelone, le groupe est traversé par des tensions entre individualisme et communautarisme. Portant l'étiquette de « colonie éco-industrielle post-capitaliste », cet espace est habité par des imaginaires qui structurent les activités qui s'y produisent avec une forte dominance de rhétorique politique. La fréquente prééminence des discours sur les pratiques enchevêtre les membres de la communauté dans l'entité de *Calafou* qui recouvre à la fois : le lieu, les personnes, le Projet et la coopérative. Ses membres, pourtant pris dans la société néo-libérale qu'ils critiquent, tentent de s'en éloigner, tout en reproduisant des logiques managériales. À travers ce travail, je questionne les enjeux et les difficultés rencontrées par les habitant-e-s dans l'appropriation *politique* de cet espace.

This thesis deals with the *community building* of the Calafou members and the political dimension they link to it. This group made of 27 persons gathers around the idea of a Project that, without ever being defined, leads them toward a common future, unpredictable but daily built. Having invested this former living area and textile industrial production site, located in the deep Anoia valley 50 kilometers from Barcelona, the group experiences tensions between individualism and communitarianism. Being labelled as a « post-capitalist eco-industrial colony », this space is inhabited by imaginaries that structure the activities that take place with a strong domination of political rhetoric. The frequent preeminence of discourses over practices tangles the community members in the Calafou entity which covers simultaneously: the place, the people, the Project and the cooperative. Its members, although part of the neo-liberalist society that they criticize, try to distance themselves from it, while repeating the same managerial logics. Throughout this work, I question the issues and difficulties met by the inhabitants in the political appropriation of this area.

Remerciements

Je remercie mes amies et amis lémuriens qui m'ont accompagnée tout au long de cette trajectoire ethnographique et sans qui ce chemin partagé n'aurait su être si riche et jovial.

Ma directrice Vanessa Manceron qui a su s'adapter à l'encadrement de ce projet de recherche, son écoute, ses conseils, ses relectures critiques et la correction de mes drôleries ; ainsi que l'enthousiasme de ma tutrice Jen Schradie, sans qui ce travail manquerait de rigueur.

Merci à Gwen pour ses encouragements, son soutien continu et les heures passées à relire et bonifier mes travaux, en même temps que son bouillonnement, son réalisme, sans oublier son amitié et les pestos d'ail des ours partagés. Merci au reste du confi-clan : à Clément pour la fraîcheur de son cynisme, ses blagues et son ironie revitalisante, à Jacques Pascal pour sa collaboration à mon addiction au café ainsi que son pragmatisme en majuscules, à Caro pour ses infusions détox et sa relecture efficiente de mes diagrammes ainsi qu'aux chien-ne-s, aux chat-te-s, aux chevaux et au jar pour ses attaques à bec-armé

Merci à mon frère pour sa complicité sans failles dans la fraternité et les instants d'hilarité toujours riches en calories brûlées. Merci à ma mère pour ses tartes aux poireaux, ses pouvoirs de gestion administrative, ses traductions et son instinct maternel. Merci à ma grand-mère de tant aimer la vie et d'être toujours véritable.

Merci à Ethel pour ses réflexions, sa poésie et ses illustrations.

Je remercie les habitant-e-s de Calafou avec qui j'ai partagé un tronçon de vie. Nico pour son accueil et ses pains au zaatar, Jordi pour ses discrètes excentricités ponctuelles, Monica de m'avoir fait confiance et de m'avoir prêté la garde d'Ulupo et de son appartement, Juan d'avoir partagé des bières, des souvenirs de montagne et sa *batidora*. Merci particulièrement à Lukas pour sa sympathie, nos longues discussions toujours réjouissantes et ces matés ensoleillés.

Merci aux Calafitas de m'avoir permis de vivre cette aventure et d'en sortir changée, avec un regard toujours renouvelé et incertain sur le monde.

Merci à Lola d'avoir partagé de sa joie de vivre et ces moments chaleureux.

Enfin, j'adresse des remerciements à mes ami-e-s et collègues du cours de Domaine et à la complicité de nos échanges autour des crêpes à la Gentiane de Baptiste.

Sommaire

Résumés.....	3
Remerciements.....	4
Préambule.....	6
Introduction.....	8
1 CHAPITRE 1 – Investir politiquement les lieux et fabriquer un imaginaire commun.....	25
2 CHAPITRE 2 – L'auto-organisation communautaire des membres à l'épreuve.....	65
3 CHAPITRE 3 – Les Calafitas pris dans la temporalité d'un projet commun.....	98
Conclusion.....	129
Bibliographie.....	135
Table des matières.....	140
Index des illustrations.....	142
Annexes.....	143

Préambule

« Il y a autant de Calafou qu'il y a de personnes »

Joaquim, Calafou

Au printemps 2018, dans le quartier coopérativiste de Sants à Barcelone, je rencontre un homme d'une trentaine d'années, habitant d'un lieu qu'il nomme *Calafou*. Ce dernier m'explique qu'il développe là-bas des technologies appropriées à l'environnement. Voyant mon intérêt, il me répète le nom du lieu et me redirige vers le site internet tenu par des personnes qui appartiennent au groupe de membres. Intriguée par cet espace et ce projet de vie, je décide de me rendre aux Portes Ouvertes organisées deux mois plus tard. Fin juillet, je me retrouve donc à cet endroit que les habitant-e-s appellent Calafou pour une semaine avec une vingtaine d'autres personnes, catalans, espagnols, français, anglais, américains, hongrois, en plus d'une dizaine de membres de Calafou. Dans le pays catalan, aux confins de la ville de Vallbona d'Anoia, au creux de la vallée se dévoilent les ruines industrielles de cette ancienne colonie textile (illustration 1). Sur place, je dors sur la zone de camping en bas, à côté du Centre Social, avec les autres invité-e-s. Le matin, nous travaillons à réhabiliter une maison destinée à héberger les visiteurs. Nous mangeons ensemble et l'après-midi



Illustration 1: *Calafou* marqué d'un cercle rouge en contre-bas de la ville de Vallbona d'Anoia - carte issue du site <http://www.icc.cat/vissir/>

nous assistons à des ateliers organisés à l'avance, animés soit par des membres, soit par des invité-e-s. Les ateliers portent sur l'internet libre et on parle de la différence entre le *libre*, l'*opensource* et le *privatif*; de la construction de machines ; comment faire croître des champignons ; la blockchain et son application à la gouvernance collective. Autrement dit, on parle technique. Je découvre un univers qui m'était jusqu'alors inconnu. Aucun potager, les discours et activités semblent bien éloignés des écovillages et autres co-housing qui me sont davantage familiers. Leur projet me questionne : qui sont-ils et que font-ils ? Est-ce une communauté et en quoi consiste celle-ci ? Qu'est-ce qui les regroupe, quel est leur projet ? Après cette semaine passée là-bas, l'envie me gagne d'y retourner dans un contexte ethnographique.

Deux mois après les Portes Ouvertes, je recontacte Calafou par mail en témoignant de mon intérêt pour le projet et en demandant de pouvoir venir y effectuer un travail d'ethnographie. Une première réponse m'invite à préciser mon projet et à consulter le *Protocolo de Investigacion*¹. Celui-ci stipule qu'une personne du collectif doit absolument bien vouloir accepter d'être marraine² de recherche pour accompagner et faciliter le travail ethnographique du chercheur. L'existence de ce protocole montre l'habitude qu'ont les membres d'accueillir des universitaires et d'être pris pour sujet d'étude. Mon projet a été accepté et pendant quatre mois, j'ai été hébergée dans un des deux appartements « communautaires » au rez-de-chaussée, accompagnée de deux colocataires, Nico et Jordi. Pour la nourriture, nous faisions chacun des courses de notre côté, au magasin, mais partagions les féculents et les légumes. Les légumes nous étaient livrés chaque semaine suite à une commande en ligne, rapportée par un agriculteur environnant. Le calendrier des quatre mois est le suivant : de mi-mars à mi-avril, l'objectif prioritaire du groupe est à la réhabilitation du lieu où vont être hébergé-e-s les étudiant-e-s de la Sorbonne qui viennent passer un séjour d'une semaine à Calafou, suivi d'un autre événement, *Hack The Earth*. Mon premier mois consiste à surfer sur la vague des préparatifs tout en essayant de comprendre le quotidien de la vie à Calafou en même temps que ce qui rassemble ses membres. Le second mois est plus modéré, c'est le calme après la tempête. Les habitant-e-s reprennent leurs projets respectifs et la routine hebdomadaire suit son cours. Le troisième mois, de mai à juin, c'est la préparation des événements d'été en même temps que la célébration du printemps. Des apéros et des rencontres s'improvisent sur la terrasse près des habitations. En juin, c'est le moment pour les membres du groupe de faire des retours d'expériences

1 Voir en annexes - https://wiki.calafou.org/index.php/Protocolo_Investigaci%C3%B3n (consulté le 30 mars)

2 Dans un soucis de lutte contre le patriarcat, qu'ils soient hommes ou femmes, les personnes qui remplissent ce rôle sont toutes appelées à la forme féminisée de « parrainer » : marrainer.

sur le nouveau modèle d'organisation collective qu'ils ont mis en place depuis mars et d'appréhender l'été et les quatre prochains mois. C'est à cette période que j'ai effectué avec onze des Calafitas des entretiens que j'ai traduits du castillan au français (sauf un qui a été fait en français). Comme le demande le protocole d'enquête rédigé par des membres de Calafou, j'ai pris soin d'anonymiser les membres, tout en ayant conscience des limites de ces précautions. Les modalités de mon séjour et la participation à certaines activités et événements structurent mes observations. Ma non-inclusion à une activité quotidienne dans un groupe dédié à une activité en particulier a été une des difficultés majeures de mon terrain, mais ma présence, longue selon les normes habituelles du collectif, m'a permis d'observer et de comprendre le fonctionnement du groupe. L'importance du *faire* étant centrale, il m'a souvent été difficile de trouver une place auprès des habitant-e-s. Quelques activités communes étaient organisées, auxquelles je participais, mais je n'ai été intégré à aucune pratique quotidienne³ avec des membres de Calafou. En l'absence de lieux de sociabilisation et la présence de lieux individuels, je n'ai pas eu accès à beaucoup d'activités de la vie quotidienne à ethnographier.

Introduction

Défini par les membres du groupe comme une communauté, mon travail porte précisément sur ce qui *fait communauté* à Calafou. Je fais l'hypothèse que les membres du groupe se rassemblent par leur embarquement dans la conception d'un Projet⁴ d'abord revendiqué *politique*. Cependant, en l'absence d'un projet déterminé, les membres de Calafou peinent à faire communauté : ils sont traversés par des tensions entre le communautaire et l'individualisme. Cet espace a été (re)baptisé 'Calafou'⁵, nom auquel les Calafitas se réfèrent pour parler à la fois d'un lieu, d'une communauté, d'une coopérative et d'un Projet. 'Calafou' est parfois utilisé par ses membres en référence à l'une de ces parties, parfois comme à une totalité. Cependant, 'Calafou' renvoie à une réalité vécue : c'est un espace de vie collective et individuelle, à soi, une communauté composée d'humains et de machines, un projet de société. La polysémie de ce terme illustre l'ambiguïté de son référent : chaque personne se représente Calafou à sa manière.

³ Les activités quotidiennes renvoient à la participation diurne à un projet, une pratique propres à Calafou.

⁴ J'ai choisis d'écrire Projet avec une majuscule lorsque je me réfère au projet général de Calafou, lui-même composé d'une multiplicité de projets.

⁵ C'était le nom du moulin établit sur le territoire au XIV^{ème} siècle : *Ca la Fou*.

À la lumière de ces considérations, j'ai choisi de m'intéresser aux trois axes constitutifs de Calafou : le lieu, la communauté et le Projet. Je fais l'hypothèse que le Projet vise un triple processus d'appropriation : de l'espace, de l'organisation et de la temporalité. En effet, tout au long de ce mémoire, je cherche à comprendre et à faire apparaître ce en quoi consiste plus concrètement ce Projet. Les observations que j'ai menées montrent que les membres s'affairent quotidiennement à l'entretien et à la continuation du Projet.

Au sein de la communauté, j'ai cependant pu constater la prééminence d'un discours politiquement chargé qui traduit chaque action, chaque activité par un engagement, donnant à ce projet une charge politique primordiale pour ses membres. Ainsi, j'ai observé que l'incarnation d'un effet politique dans la parole apporte des dissonances avec les pratiques effectives. Ainsi subordonnés aux mots, les actes deviennent à priori dotés d'un pouvoir transformateur conféré par la performativité du discours. En relation avec cet écart entre les discours et les pratiques, j'ai noté que les personnes qui vivent à Calafou essaient de s'extraire d'un monde néolibéral critiqué mais qu'ils se débattent avec celui-ci, et en son sein. Je propose, à travers mon ethnographie, de montrer les tensions et les frictions qui se manifestent au cœur de la vie quotidienne des Calafitas.

Cette omniprésence de la parole crée une structure supérieure recouvrant l'ensemble du Projet, qui fonctionne indépendamment des acteurs présents. Cette entité semble posséder une agentivité extrinsèque aux personnes qui participent à la vie de Calafou. Elle paraît incarner une entité pré-existante au sein de laquelle viendraient s'insérer les individus : la communauté.

Je m'intéresse dans ce mémoire aux particularités de la vie à Calafou et j'en questionne le fonctionnement, autant que les motivations des membres. Je travaille donc à partir de l'analyse du discours des membres d'une part et celle des actes observés durant mon étude de terrain d'autre part.

Une ethnographie en eaux-politiques

La communauté, lorsque je suis arrivée, se composait de 27 personnes majeures (la moyenne d'âge est d'environ 40 ans) aux profils et aux rythmes quotidiens très variés : parmi celles-ci, j'ai eu des contacts réguliers avec 14 des habitant-e-s. Il y en a 7 avec qui je n'ai que très peu interagi (certains en situation intermédiaire de sortie, d'autres parents occupés ou encore réfractaires aux institutions académiques) et 6 qui n'étaient pas présent-e-s sur le territoire lors de mon enquête, ou de manière sporadique. En effet, certaines personnes ne sont pas des habitant-e-s permanents de cet espace. Parmi les membres, il y en a 4 qui ont toujours un pied dans le milieu académique

universitaire et 7 qui ont eu un diplôme universitaire. Celles et ceux qui continuent à faire de la recherche s'inscrivent dans de la recherche-action. Dans l'ensemble, les membres considèrent que le milieu universitaire est inutile à la lutte politique et est au service de l'état.

Les Calafitas revendentiquent le caractère politique de leur projet. Une des difficultés majeures de mon ethnographie repose sur le contexte politique dans lequel se déploie ce projet et la dominance discursive qui y adhère et agit parfois comme une barrière à penser. Dans ce contexte, un des enjeux de mon ethnographie repose sur la séparation des discours et des pratiques des membres de Calafou. En effet, l'existence d'une prééminence des discours crée une robe discursive particulièrement forte qui vient envelopper la communauté.

J'ai passé quatre mois sur le terrain, de mars à juin, avec des coupures de quelques jours en avril et mai. Si les chercheurs et chercheuses sont admis-e-s, aucun séjour n'avait été plus long que deux semaines, à ma connaissance. Ma présence a été prévenue et acceptée, or, une fois arrivée, beaucoup des membres présents ont affiché des mimiques d'étonnement à l'annonce de la durée de ma venue. Ma marraine de recherche n'était pas présente pendant les deux premières semaines. Ensuite, elle n'est restée que quelques jours avant de repartir pour quelques semaines. Elle n'a pas été très disponible, souvent pressée et peu intéressée par ce que je faisais. Je me suis retrouvée face à un groupe de personnes dont le degré d'acceptation des universitaires était très variable, de même que la disponibilité. On m'a un jour demandé, avec le ton des blagues qui n'en sont pas, si j'étais de la police. Ceux avec qui je n'ai pas interagi marquaient une distance et me laissaient entendre leurs réticences. Une des fois où ma marraine a bien voulu s'entretenir avec moi, après s'être extraite catégoriquement de mon sujet de recherche, elle m'a encouragé à préparer un atelier participatif. Enthousiasmée et y ayant déjà songé, je préparais donc à l'avance un atelier autour de l'usage des technologies à Calafou, un de mes axes d'intérêt. J'ai fait la proposition par mail (c'est par là que passent les sollicitations de ce genre) et j'ai reçu environ cinq ou six réponses positives. Nous avions fixé une date au début de mon troisième mois, en mai. Les deux semaines avant celle-ci, j'ai du rentrer en France afin de régler des affaires administratives. Durant ce temps, j'ai relancé à diverses reprises les membres de la communauté, sans réponse. À mon retour, et le jour-j, une seule personne se présente. Cet atelier a donc été avorté et un des habitants, à la suite de cet échec m'a dit avec humour, au sein d'une conversation à ce sujet : « on devrait avoir une encyclopédie de Calafou pour les chercheurs, comme ça quand ils arrivent, hop, on leur donne ça et c'est bon », signifiant ainsi une certaine lassitude face aux questionnements des chercheurs et chercheuses.

Méthodologiquement, j'avais privilégié la participation et l'observation, la prise de notes *a posteriori* et les discussions informelles. Au bout du troisième mois, j'ai organisé des entretiens avec la dizaine de personnes avec qui j'avais le plus de contact. À ce moment seulement, j'ai compris que c'est ce qu'attendaient les habitant-e-s de moi, mais aussi des autres chercheurs et chercheuses : Joaquim, l'un d'eux, m'a clairement dit que c'est ce qui était attendu par la communauté, de faire des entretiens. Cette information renforce la primauté du discours sur les actes. Lorsque je lui réponds que c'est une norme de Calafou, plutôt qu'un précepte universel de la recherche ethnographique, il acquiesce.

La recherche, pour les membres de Calafou, passe d'abord et surtout par l'entretien et le discours. Ils opèrent une distinction entre les moments auxquels les chercheurs peuvent assister et ceux où leur présence est mal considérée. Il y aurait des moments à ethnographier et d'autres pas : des choses à montrer et d'autres à cacher. Cette norme est révélatrice du primat discursif déjà évoqué. Par mon expérience ethnographique, je témoigne de ce qu'implique la recherche au cœur d'un projet politiquement marqué.

À propos de la littérature

Mon enquête ethnographique questionne d'abord ce que représente le *faire communauté* aujourd'hui. L'étude des communautés est une des thématiques classiques de l'anthropologie depuis la naissance de la discipline, étude largement controversée. Les caractéristiques de ce qui *fait communauté* varient d'un groupe à l'autre et s'imprègnent de valeurs, représentations, interdits et obligations diverses. L'ouvrage de Tönnies, *Communauté et société : catégories fondamentales de la sociologie pure* (1887) est fondateur à ce sujet. La distinction entre *communauté* (*gemeinschaft*, une structure sociale organique) et *société* (*gesellschaft*, une structure sociale mécanique), produit de l'histoire occidentale, incarne un type de rapport social particulier. Dans la sociologie allemande de l'époque, on naît dans une communauté, on ne la choisit pas, c'est un donné immédiat. L'éclatement des normes, le post-modernisme et la globalisation entraînent des questionnements nouveaux autour de ce que constitue le *faire communauté*. Depuis, l'école américaine a développé le concept d'*intentional community* pour aborder les groupes de personnes qui décident de se réunir et de vivre ensemble, en dehors du cadre familial ou du foyer : les communautés *alternatives*. Cette appellation met en évidence l'existence du corollaire conceptuel de *communauté* : la *société*. L'un n'existe pas sans l'autre et chacun est déterminé par opposition à l'autre (Alvaro, 2018:255). Calafou, en tant que communauté *alternative*, reflète une démarcation auprès d'une société

imposée. Sans pour autant pouvoir, ni même vouloir se détacher de la société, la communauté de Calafou se construit sur l'idée d'un *faire autrement*. Dans le discours commun, de nombreux fantasmes entourent cette idée de communauté *alternative* : autarcique, autosuffisante, en dehors de la société. Ainsi, l'étude des communautés est aussi un enjeu contemporain qui fait l'objet d'un intérêt de la part des politiques publiques. Les pouvoirs publics s'interrogent sur le communautarisme, considéré comme un des travers du *faire communauté*, un repli sur soi (Policar, 2006). Le communautarisme ne renvoie cependant pas qu'à des groupes identitaires mais aussi à une sémantique au service de politiques nationales et internationales au cœur des démocraties libérales (Alvaro, 2018:252). Qu'y a-t-il de partagé dans la communauté de Calafou ? Je m'inscris, pour répondre à cette question, en continuité avec les travaux de Dardot et Laval (2014) – inspirés de ceux de Castoriadis (1975) dans lesquels ils proposent de sortir d'une vision essentialiste du commun. Ils considèrent le *commun* non d'un point de vue philosophique, juridique ou théologique, mais depuis l'activité, la *praxis*. Calafou peut incarner un exemple ethnographique de ce qu'est le commun comme principe politique (Dardot et Laval, 2014), à travers la pratique, sans exclure le discursif qui y est entremêlé.

La littérature régionale foisonne de recherches portant sur le coopérativisme (Miró, 2009), les mouvements sociaux (Séminaire d'Économie Critique de Taifa, 2017) et les éco-communautés (Escribano, 2017), autant de thématiques qui concernent le *vivre* et le *faire ensemble*. Ma recherche se trouve à mi chemin entre les personnes qui construisent des imaginaires écologiques étudiés par Vanessa Manceron, Marie Roué ou encore Geneviève Pruvost dans *L'imaginaire écologique* (2013) et les groupes qui s'engagent dans l'activisme et la participation numérique qu'analyse Jen Schradie (2019). En effet, je m'intéresse à un groupe de personnes investies dans une communauté qui se donne comme leitmotiv de développer des technologies, notamment *libres* mais aussi *appropriées* à l'environnement. Les premières, les *libres* renvoie au mouvement du logiciel libre et ainsi à la création, l'accessibilité, la possibilité de modifier et de partager les technologies ; les deuxièmes, théorisées par l'économiste E.F. Schumacher (1973), font référence à la maîtrise des machines par les humains plutôt que l'inverse, ainsi qu'à la mobilisation locale de technologies adaptées à l'environnement et aux membres d'un groupe.

La particularité technologique qui traverse les discours et pratiques à Calafou m'amène à me positionner dans le champ de l'anthropologie des sciences et des technologies. À la différence des hackerspaces étudiés par Michel Lallement (2015), Calafou n'est pas seulement un espace de

travail, c'est aussi un lieu de vie. L'influence qu'ont eu les États-Unis dans la constitution de tels lieux est notoire. L'histoire des hackers naît au Massachusetts Institute of Technology (MIT). Une scission s'opère entre la première vague de hackers diplômés, dans les années 1960, qui s'attellent à développer des start-ups dans la Silicon Valley et la seconde, depuis les années 1980, caractérisée par la volonté des hackers de s'opposer et de transformer la société, qui participe de la contre-culture. Les travaux de Fred Turner (2006) met en évidence l'articulation entre la *counterculture* et la *cyberculture*, rassemblés par la figure de Steward Brand. Je vois à Calafou des connexions avec l'utopie cybernétique planétaire qu'aborde Turner (2006) par rapport à cet entremêlement qu'il donne à voir entre le mouvement des back-to-the-landers et des hackers. Calafou renvoie à l'hybridité de ces communautés : entre l'appropriation des terres et celle d'un lieu déterritorialisé, celui d'internet.

Le mouvement hacker se définit par son hétérogénéité (Jordan, 2008) et la diversité de ses incarnations : dans l'entreprise, à la maison, en collectifs. Historiquement rattachée à la sphère informatique, la pratique du hacking⁶ prend aujourd'hui des sens étendus à d'autres domaines (Broca, 2018:36). À Calafou, les hackers sont assimilés au mouvement du *logiciel libre*⁷ qui repose sur quatre principes tournant autour du code source⁸ : celui-ci doit être accessible, modifiable, partageable et continuer de l'être (Stallman, 2010). Les Calafitas critiquent et se différencient des mouvements Open Source dont les adhérents ne s'opposent pas toujours strictement au respect de ces quatre principes (notamment celui de la continuité de l'accessibilité du code source). Je propose de prendre au sérieux la proposition de Sébastien Broca pour qui *L'idéologie du logiciel libre* (2018) s'étend à une lutte plus large que celle des seuls logiciels et s'est constituée en un véritable mouvement social. C'est ce de quoi informe mon ethnographie, en même temps qu'elle complémente les travaux des anthropologues Gabriella Coleman (2013) et Christopher Kelty (2008)

⁶ La différence entre le hack et le crack a été maintes fois discutées par de nombreux auteurs (Jordan & Taylor, 1998, 2004 ; Himanen, 2001 ; Lallement, 2015) : le crack est relié à l'idée de piratage informatique alors que le hack est une pratique qui n'est pas nécessairement informatique, ni malveillante, bien qu'elle peut l'être. Les valeurs attribuées aux actions entreprises diffèrent.

⁷ Les logiciels libres se définissent par l'accessibilité de leur code source et la continuité de cette accessibilité. Les libristes se divisent en plusieurs groupes. Ils sont aussi connus pour développer des licences qui leur permettent de sécuriser la garantie de cette accessibilité. Ils se distinguent des logiciels open-source et privatif. Le premier ne respecte pas la continuité de l'accessibilité, soit le 4ème principe du libre ; le second ne respecte pas la première accessibilité.

⁸ Le code source correspond aux instructions primaires qui permettent de faire fonctionner un programme informatique.

sur le monde des hackers en illustrant un autre aspect de ce monde du hack : celui qui ne se restreint pas qu'à l'utilisation de l'informatique et traverse une communauté dont les participant-e-s sont caractérisé-e-s par leur hétérogénéité.

Un des éléments qui caractérise les mondes hackers dans lesquels sont investis certains des Calafitas, c'est son ambivalence et ses contradictions internes. Ceux-ci se situent « simultaneously at the center and the margins of liberal tradition. » (Coleman 2013:3). Tout en tentant d'inventer de nouvelles manières de vivre et de travailler ensemble, les hackers tendent à reproduire des schémas et des logiques libérales ainsi que les rapports de pouvoir qui les accompagnent. Le Projet de Calafou donne à voir ces tensions quotidiennes et inhérentes au projet. En ce sens, Boltanski et Chiapello (1999) ont analysé la constitution de ce qu'ils ont appelé la *cité par projet*. C'est une transformation dans les logiques managériales qui repose sur l'abolition de la hiérarchie en même temps qu'un renforcement du contrôle hiérarchique. Le principe du *projet* met en avant les attendus implicites chez les individus : la flexibilité, la polyvalence, l'activité et l'autonomie ; en même temps qu'il répudie les qualités inverses. Ces logiques traversent la *cité* autant que les organisations qui s'y opposeraient. Le projet post-capitaliste de Calafou n'existe pas en dehors du monde, mais en son sein. Les membres de ce projet, en recherche d'autonomie, ne sont pas exempt des logiques concurrentielles et méritocratiques du nouvel esprit du capitalisme. En cela, mon étude entre en écho avec les travaux effectués par Hervieu-Léger & Hervieu après la période de 68 sur la reproduction de l'État dans les communautés hippies. Dans *Au fond de la forêt l'État* (1979), ces chercheur-e-s montrent les difficultés des personnes de s'extraire d'une société qu'elles critiquent pourtant. Enfin, au travers de cette ethnographie, je donne à voir la gestion des difficultés de créer en dehors des logiques néo-libérales et je questionne l'appropriation par les Calafitas d'un vocabulaire managérial, les moyens mis en œuvre pour en contrôler les effets et ce que cela dit de la communauté.

Certains membres de Calafou ont effectué des travaux universitaires et sont toujours mêlés au milieu académique. Calafou est un espace politiquement traversé par les chercheurs et chercheuses qui y évoluent. Ces recherches portent sur des thématiques sociologiques, d'économie sociale et solidaire, sur les technologies ou les pratiques numériques. Alexandra Haché est sociologue et a effectué une thèse en économie sociale intitulée « Le mouvement altermondialiste, versus les technologies de l'information et de la communication : Usages, pratiques et valeurs de

l'activisme contemporain » (2006). Elle est investie dans l'ONG Tactical Technology Collective où elle coordonne le projet "Securing Online and Offline Freedoms for Women: Expression, Privacy and Digital Inclusion.". Elle a fondée un groupe de recherche activiste cyber-féministe appelée « donestech » où elle dirige une recherche, Lelacoders, sur la contribution des femmes à l'informatique et au développement des logiciels libres. Maxigas est au département de sociologie de l'Université de Lancaster au Royaume-Uni. Il y est maître de conférences en critique des pratiques numériques. Il est diplômé de quatre masters différents à Budapest (esthétique, histoire et théorie du film, philologie anglaise et anthropologie sociale), suivi d'une thèse d'étude interdisciplinaire à Barcelone. Àlex Ribas habite Calafou depuis environ un an et est également doctorant de socio-anthropologie au sein d'un laboratoire d'intelligence artificielle. Son dernier article, *Exploring the Influence of Self-determination in the Collective Intelligence of Collaborative Organizations* (2019), montre que l'autodétermination individuelle est un facteur d'influence positive dans la croissance de l'intelligence collective au sein de contextes coopératifs donnés. À travers ces travaux, il questionne les apports de l'intelligence artificielle au sein des organisations politiques collaboratives et de leur gouvernance, en s'appuyant sur son expérience de vie à Calafou. Il travaille en ce moment sur un nouvel article intitulé *S3LF: a Socio-Technical System for Self-Determinant Governance*.

Plusieurs des membres ont aussi fait des cursus universitaires en cinéma, film, sociologie, technologies de l'information et de la communication, sciences politiques ; d'autres des formations d'animation ou d'éducation ; des pratiques artistiques comme le cirque, les marionnettes et le théâtre ; ou encore des formations dites professionnelles comme la restauration et l'hôtellerie, la soudure ou la mécanique.

La connaissance du système universitaire et de ses ficelles par certains des membres a influencé les relations que ces derniers ont développé avec moi. Ils ont majoritairement adopté une posture de pair, de collègue, se positionnant d'office à côté de mon ethnographie et en dehors des personnes concernées par celle-ci. Par la vision politique qu'ils ont des travaux scientifiques, ils orientent l'échelle des travaux et la portée de ceux-ci : la recherche est d'abord un outil stratégique et politique pour agir sur le monde.

Le projet de Calafou, depuis les débuts, a déjà accueilli plusieurs chercheurs et chercheuses sur son territoire. Selon les périodes, les études ont porté sur des thématiques différentes. Chronologiquement, Maria Domingo Llaràs a d'abord écrit une thèse⁹ sur la CIC et le cas d'étude

⁹ Gestió d'una cooperativa diversificada: la colònia Ecoindustrial Postcapitalista de Ca La Fou

de Calafou, écrite en 2012. Dans ces travaux, elle s'intéresse à la constitution du projet de Ca la Fou¹⁰ qui se centre à l'époque sur la production artisanale de bière ainsi que la conjonction de plusieurs types de projets productifs en cours. Son travail a pour objectif de répondre à certaines nécessités du collectif en réalisant une étude portant sur la logistique et la viabilité économique du projet de brasserie. Ces travaux ont donc un caractère appliqué et participant aux avancements logistiques et pratiques du projet de ce moment. Elle réalise un travail de recherche théorique sur le fonctionnement des coopératives en Catalogne sur lequel je m'appuie durant la rédaction de mon mémoire.

Dans un autre domaine, les travaux de géographie réalisés par Miralles-Buil portent sur les réponses apportées par les coopératives face à la crise du logement à Barcelone : *Calafou, une coopérative d'habitants en devenir* (2014). Ses travaux m'ont beaucoup servi dans l'appréhension du terrain et la compréhension du projet de Calafou, bien que les circonstances de ma présence et le moment de vie de la communauté étaient tout à fait différents quatre ans plus tard. Miralles-Buil a fait un travail d'enquête de reconstitution de la mise en place du projet. La justesse de son étude donne à comprendre les aspects et conditions juridiques et légales d'achat et d'utilisation. L'étude spatiale qu'il entreprend et sa lecture sociale de l'espace permettent de mettre en avant les tensions entre l'individuel et le collectif, le privé et le communautaire, déjà présentes en 2014. Aujourd'hui, j'atteste, par mes observations, des continuités de ces tensions voire de leur cristallisation dans l'institution à travers les différents types de projets. Parmi les apports des travaux de Miralles-Buil se trouvent la mise en évidence des limites du projet de Calafou en tant qu'alternative à la crise du logement, dues à la forte implication militante du projet. Cette dernière restreint les possibilité de participation d'un public élargi. Les personnes que la PAH (*Plataforma de los Afectados por la Hipoteca*) secourent ne peuvent pas se permettre de créer un projet d'auto-réhabilitation. C'est un projet dans lequel le capital global des personnes est élevé.

Enfin, une membre de Calafou m'a fourni une dissertation écrite par Herta Gatter, intitulée « 'Hack the Earth!': Non-Utopian Myth-Making in Calafou ». Je ne connais pas le cadre dans lequel cette production a été réalisée, ni dans quelle discipline, mais l'autrice s'inscrit dans une volonté de promouvoir la « justice sociale ». Aucune perspective critique de son sujet d'étude ne figure dans ce document qui a d'abord été envoyé pour commentaires, critiques et corrections à des membres de la communauté. Elle définit, à l'aide d'un habitant de la communauté, Calafou comme une utopie multimédia (sans jamais la définir) basée sur l'expérimentation à travers le hacking et le coopérativisme. L'expérimentation constitue le moteur de la transformation sociale que porte

10 C'est l'appellation de l'ancien moulin daté du XIV^{ème} siècle.

Calafou. Bien que comportant des réflexions théoriques et de nombreuses références académiques, ce document ressemble davantage à un travail de promotion chapeauté par les membres de Calafou, qu'à un travail de recherche.

Contexte historique et social

Du patrimoine de Can Marçal à son investissement politique

Inscrit dans les édifices industriels de l'ancienne colonie textile, Calafou est historiquement situé, c'est une donnée prise en compte par ses membres dans l'élaboration et dans la vision du Projet. L'investissement de ce lieu doit être plus largement compris dans son contexte historique d'industrialisation textile qui a eu lieu depuis la fin du XIX^{ème} siècle.

L'historienne Dorel-Ferré fait l'éloge du patrimoine catalan tout en déplorant son caractère encombrant ; il y a du regret dans ses propos, « des lieux de vie deviennent des lieux de silence » (Dorel-Ferré, 2011:47). Alors que la majorité des colonies¹¹ sont à l'abandon, des initiatives locales se forment. Des municipalités en transforment certaines en musée d'exposition, des collectifs et associations en logements sociaux. Le « sort qui guette [...] les colonies les plus proches de Barcelone [est d'être] destinées à devenir l'exutoire du logement social dont l'aire métropolitaine a besoin » (Dorel-Ferré, 2011:53). Le discours de l'autrice, emprunt de nostalgie, témoigne d'une inquiétude mais aussi d'une volonté de réinvestissement patrimonial. Des démarches préfectorales misent sur le « tourisme industriel » (Dorel-Ferré, 2011:50) ou cèdent encore les locaux à des entreprises de logements qui détruisent les édifices originaux et en construisent de nouveaux dont l'achèvement est incertain, faute de moyens économiques nécessaires. En 2005, un « Manifeste des Colonies » a été rédigé en faveur des colonies (Serra, 2011). Celui-ci attribue une valeur centrale à l'héritage historique catalan et réclame pour cet héritage, le « plein droit d'appartenir à la Catalogne du XXI^{ème} siècle ». Le Projet de Calafou se situe au centre de ces problématiques régionales.

Parallèlement, à Barcelone comme ailleurs, la crise de 2008 a largement dégradé les possibilités de logement et de subsistance économique d'une majeure partie de la population. En 2011, le mouvement des Indignés se mobilisait contre cet état de crise et les situations de précarité

11 J'utilise le terme de « colonie » car c'est celui qui était utilisée à l'époque industrielle pour décrire les lieux de vie et de travail textile et minier, mais aussi parce que c'est le terme que les membres de Calafou ont conservé pour appeler cet espace, celui de Calafou.

que cela a généré¹². Dans ce contexte, en Espagne, des modèles organisationnels se construisent pour « produire des vues nouvelles sur l'au-delà du capitalisme » (Dardot & Laval, 2014:15). Face à l'appropriation publique et privée des ressources, savoirs et technologies diverses, des communautés se forment, ci et là, avec des moyens et objectifs divers. On voit à Barcelone une vague de réinvestissement de locaux, de créations éphémères de squats, de regroupements collectifs à visée de s'établir en un lieu de manière légale ou non. Le mouvement *Okupa* s'intensifie (Estévez López, 2011 ; Venegas Ahumada, 2014) et en 2009, de la *Plataforma de los Afectados por la Hipoteca* (PAH) est créée. Ces mouvements constituent deux réactions directes fortes à la situation de crise immobilière qui frappe Barcelone. De nombreux-ses militant-e-s ont structuré des stratégies matérielles, économiques et sociales face à ce qu'ils qualifiaient d'individualisation croissante et de séismes financiers engendrés par une économie libérale, et se sont regroupés parfois en collectif, parfois en communauté¹³. En Catalogne, il existe un dense tissus coopérativiste. En mai 2010, lors d'une assemblée, des activistes locaux (dont l'hacktiviste Enric Duran¹⁴) orchestrent la création de la *Cooperativa Integral Catalan* (CIC), dans le but de construire une vie sociale et économique « post-capitaliste » capable de répondre aux besoins des locaux (Dafermos, 2017).

Le projet d'investissement et de réhabilitation de la colonie de Can Marçal découle de la CIC. Ses membres se définissent avant tout comme des activistes, affirme Dafermos. Ainsi, la représentation de leur travail est d'ordre différent de celle d'un salarié, comme « Les coopératives ne sont ici pas vues comme des entreprises en soi, mais comme des outils collectifs permettant de développer des activités très diverses » (Miralles Buil, 2014:77). La coopérative a plus de 2 500 membres au sein de son réseau d'échanges locaux, sans compter les membres appartenant aux comités centraux. Elle est également reliée (par la participation, la collaboration ou l'aide apportée) à d'autres projets autonomes desquels faisaient partie Calafou il y a deux ans encore. En 2010, des membres actifs de la CIC investissent cette ancienne colonie textile « avec l'objectif de devenir un modèle collectiviste où vivre et organiser les activités productives d'une petite communauté basée sur les principes de l'autogestion, l'écologie et la soutenabilité » (Dafermos, 2017:23). Selon les résultats de l'enquête menée par Miralles Buil, il ne semble pas que le projet initial concernant Calafou n'ait un jour fait l'unanimité. Face à la crise du logement en Catalogne, des endroits comme

12 Voir ces articles du monde diplomatique de juillet et novembre 2011 (consultés le 10 décembre 2018)

13 Les membres d'un collectif se rassemblent autour d'objectifs, de valeurs, d'actions communes sans pour autant vivre ensemble, à l'inverse de la communauté qui se regroupe d'abord avant toute chose autour du vivre ensemble.

14 Enric Duran, ou Robin Hood of the Banks, est connu pour avoir exproprié des milliers d'euros des banques espagnoles afin de répondre à la crise financière de 2008.

Calafou semblent être une réponse aux difficultés éprouvées, de manière différente selon l'expérience de chacun, pour subsister à ses propres besoins. Cependant, le projet n'est pas impulsé directement en réponse à cette débandade¹⁵ immobilière (Miralles Buil, 2014). Depuis 2010, les locaux sont en cours d'achat à un acquéreur privé, un homme âgé qui possède une belle maison dans le village de Vallbona. Pour cela, un contrat avait été signé entre ce dernier et une des quatre coopératives de la CIC, *Masos pel decreixement*¹⁶. Ce contrat stipule l'achat sur 10 ans de la quasi-intégralité de la colonie, exceptée la mini-centrale hydroélectrique située sous le centre social. Ayant d'abord réalisé un contrat d'arrhes, la coopérative de *Maso pel decreixement* s'engage à verser 410 000€ au propriétaire dont un peu moins de la moitié sera versée en 120 mensualités de 2 000€ durant 10 ans – soit, les loyers des habitations. Depuis 2018, les membres actuels de Calafou ont créé leur propre coopérative pour se ressaisir des droits de la vente finale.

Les étapes du projet de Calafou

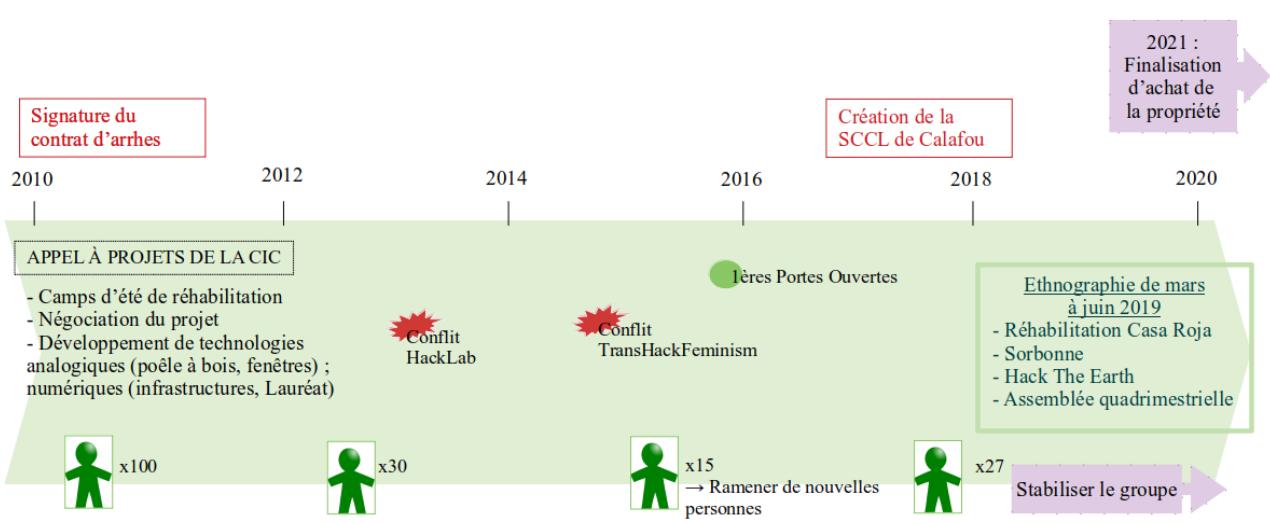


Illustration 2: Les icônes vertes représentent le nombre de personnes présentes sur le territoire selon les années, chaque conflit entraînant une scission du groupe

Initialement baignés dans l'effervescence et l'excitation d'investir une friche industrielle, les fondements du projet, en 2010, sont sujets à débat. À cette époque, l'espace est désaffecté, certains endroits sont en état de ruine. Les anciennes habitations ont la solidité des constructions passées, mais des murs (non-porteurs) s'effondrent, le lierre s'est immiscé jusqu'aux recoins les plus frais et

15 "estampida" en espagnol (Miralles Buil, 2014:13).

16 « Maison pour la décroissance ».

sombres des appartements. En consultant les données qui figurent sur le serveur local des membres de Calafou, j'ai compris que durant les premiers étés, des campements de travail étaient organisés avec comme objectif premier : faire de cet endroit un lieu habitable. L'arrivée de l'hiver a permis d'opérer un tri entre les personnes souhaitant réellement vivre et s'approprier l'espace, y développer un projet durable, de vie, et celles qui étaient dans une dynamique plus nomade et papillonnante. Pendant les trois premières années, une cuisine communautaire a été installée dans l'ancien moulin, actuelle *Hackuina*¹⁷. Au fur et à mesure de la réhabilitation, les appartements ont gagné en habitabilité. Les premiers installés ont commencé à cuisiner dans leurs appartements. D'après les quelques discours que j'ai entendu à ce sujet, la cuisine communautaire ne fonctionnait pas tout à fait : les mêmes personnes se retrouvaient à récupérer des aliments, à faire des courses, à cuisiner et à faire la vaisselle. Le roulement ne se faisait pas. Avec les années, parallèlement au confort croissant des habitations individuelles, la cuisine communautaire tombe en désuétude.

Le premier groupe à se stabiliser se réunit autour des univers du *hack* et rapidement du *TransHackFeminism*. Le premier univers se scinde presque directement en deux groupes : les hackers et les développeurs de bitcoins. Ces derniers s'en iront, rejetés par les partisan-e-s d'une crypto-monnaie locale et non cumulables, défendant les technologies libres associées aux mouvements sociaux, face aux technologies privatives liées à l'enrichissement et à l'accumulation. Rapidement après leur départ, un communiqué des habitant-e-s de l'époque s'adresse aux personnes extérieures pour marquer leur non-affiliation au bitcoin. Il est écrit dans cette déclaration qu'à Calafou, les membres défendent un usage technologique aux valeurs morales différentes, revendiquées anti-capitalistes. Le deuxième univers, *TransHackFeminism*, formalisé dans un manifeste¹⁸, a fait l'objet d'ateliers d'exploration, d'études, d'expérimentations, notamment dans le PechBlenda :

Pechblenda lab was born out of the necessity to generate a space in Calafou (a community in a large former industrial space) for us to flourish, a non-patriarchal TransHackFeminist space where free knowledge springs from raw experimentation (electronic repairs, experiments with turbines, bioelectrochemistry, sound) and self education.¹⁹

17 Littéralement : la cuisine du hack.

18 Disponible sur cette page <http://anarchalibrary.blogspot.com/2010/10/manifesto-for-trans-feminist.html> (consulté le 28 mars 2020)

19 https://pechblenda.hotglue.me/?tranhackfeminism_en (consulté le 28 mars 2020)

Trans peut faire référence au nom (à la transition, transformation de genre, de sexe) et/ou plus généralement à l'étymologie, *au-delà, à travers*. Ce mouvement *TransHackFeminist* naît autour de Barcelone et s'établit à Calafou comme arrière-garde, zone de vie et d'expérimentation. Les personnes qui en sont à l'initiative s'inspirent largement des travaux cyberféministes de Donna Haraway, des autrices et auteurs comme Virginie Despentes et Paul Preciado, anciennement Beatriz Preciado²⁰. À Calafou, c'est l'époque où se développent de nombreux projets autour du *hack*, du *trans-féminisme* et du mélange des deux : le PechBlenda, un BioLab, un HackLab ; et des événements : les *HackMeeting*, les *TransHackMeeting*. Ce sont des événements dans lesquels se réunissent des personnes, munies de leurs ordinateurs, pour travailler sur ceux-ci et développer des logiciels. À cette période fleurissent ce que les membres de la communauté appellent des projets *expérimentaux*. D'après ce que des membres m'ont relaté, ce sont des projets qui n'ont pas pour objectif de rapporter des rémunérations ou de produire particulièrement quelque-chose : ils peuvent être de l'ordre de l'investigation, de la recherche, de l'expérimentation, des tentatives. Une habitante m'explique brièvement que la communauté, pourtant assez stable à ce moment, a vécu une scission autour de ces questions de projets : l'*expérimental* contre le *productif*. Des conflits éclatent et suite à cela, un groupe de personnes se détache de la communauté. Sur une vingtaine d'habitant-e-s, il n'en reste plus qu'une dizaine.

Financièrement et au vue de l'ampleur des travaux de réhabilitation et d'entretien à effectuer, cette réduction drastique du nombre de membres entraîne des difficultés et une baisse d'énergie au cœur du projet. Les membres restants se mettent à organiser des Portes Ouvertes les étés, et parfois en mi-saison, afin de se faire connaître et de trouver des personnes qui seraient intéressées pour s'investir dans le Projet. Pendant mon séjour, je n'ai pas entendu parler ni vu de projets qualifiés d'*expérimentaux* dans le présent. En revanche, la priorité pour les habitant-e-s aujourd'hui semble être dédiée aux projets *productifs*. D'après les discours, il y a une nécessité de développer davantage de projets qui produisent des choses ayant une valeur qui rapportent un bénéfice direct ou indirect – économique mais pas forcément – au Projet ou aux personnes, collectivement ou individuellement. Enfin, cela fait 9 années que l'espace est investi et approprié. Les membres actuels espèrent que la propriété sera leur d'ici à 2021. Les membres de Calafou se reconnaissent, forment une communauté. Leur Projet a pour figure légale d'achat une coopérative de Producteurs et d'Usagers, à laquelle certains membres de la communauté n'appartiennent pas.

²⁰ C'est l'auteur de *Testo-Junkie : sexe, drogue et biopolitique* (2008), ouvrage dans lequel il relate sa propre expérience de prise de testostérone dans un processus de transformation auquel il attribue un sens politique et performatif.

Squelette du mémoire

Avant de m'engager davantage dans mon développement, il me semble nécessaire d'introduire le lecteur ou la lectrice à mon ethnographie en précisant (si cela semblait nécessaire) que les résultats auxquels je parviens sont les fruits de *mon* expérience de vie à Calafou, depuis *mes* conditions matérielles d'existence et de *mon* positionnement sur le terrain. Suite à une conversation d'ordre épistémologique avec mon colocataire, il m'a vivement conseillé la lecture de l'article d'Haraway, *The Situated Knowledges : the Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective*²¹. Sans attendre, je l'ai lu et j'ai interprété le message que Jordi a souhaité me faire passer : les résultats de cette enquête sont basés sur mon expérience dans le monde et ce que celle-ci a bien pu me laisser observer et comprendre, autant que ce que les membres ont bien voulu me transmettre.

Mon travail vise à montrer les manières qu'ont les membres de s'approprier cet espace de vie et de production, en même temps que les éléments autour desquels les Calafitas *font communauté*. Le territoire est le premier terreau du Projet, lieu de vie et de travail, c'est le socle commun qu'il faut entretenir (Chapitre 1). D'abord groupe *politique*, l'organisation interne est le deuxième socle communautaire. En l'absence d'un groupe décisionnaire, d'une centralité qui déciderait, l'organisation doit être construite et négociée en groupe (Chapitre 2). Enfin, d'autre part, c'est à travers la mobilisation du concept de « projet » que les Calafitas se reconnaissent ensemble (Chapitre 3). C'est pourquoi j'ai décidé de mener ce travail de mémoire en explorant trois axes de ce que j'ai appelé de l'appropriation : spatiale, politique et temporelle.

Dans le premier chapitre, je porte l'attention sur les implications induites par l'investissement d'un lieu qui est historiquement situé et symboliquement marqué. L'appropriation de l'espace se manifeste par la toponymie, l'institutionnalisation, la réhabilitation et l'utilisation des matériaux déjà présents. La pré-détermination des lieux entraîne la culture d'un imaginaire qui mélange des dimensions industrielles et écologiques. Une des particularités des membres du Projet

21 Cette notion est issue d'une critique de femmes féministes et universitaires américaines dans les années 70 à propos de la dite neutralité scientifique. Ce sont les premières critiques épistémologiques qui tendent à faire du processus de réflexivité une nécessité et une centralité dans la construction des propos scientifiques. Cette critique remet en question l'existence d'une vérité objective universelle et postule que tout savoir est toujours politique.

repose sur leur intérêt pour les technologies. Leur situation de précarité et leur critique de la production capitaliste ne les empêchent pas de construire des technologies qu'ils appellent *appropriées* : en utilisant le recyclage et en construisant des machines qui s'appliquent à l'observation et la réaction face à la pollution. Le développement technologique est aussi numérique car c'est une ressource économique pour certain-e-s habitant-e-s. Le problème du travail numérique est qu'il est difficilement observable et que je n'ai pas pu approfondir cet angle-là. Toutefois, l'intérêt de certains membres de Calafou pour le numérique a donné naissance à la mise en place d'une infrastructure informatique qui crée un second territoire, celui-ci déterritorialisé. Je propose de montrer la manière avec laquelle les habitant-e-s se représentent un territoire qui est double. L'hybridité de cet écosystème s'enrichit des connexions qu'entretient la communauté avec l'extérieur. La répartition et l'usage du territoire marquent une délimitation entre ceux qui font partie du groupe et les autres. C'est néanmoins une des clés du Projet que d'être en relation avec l'extérieur.

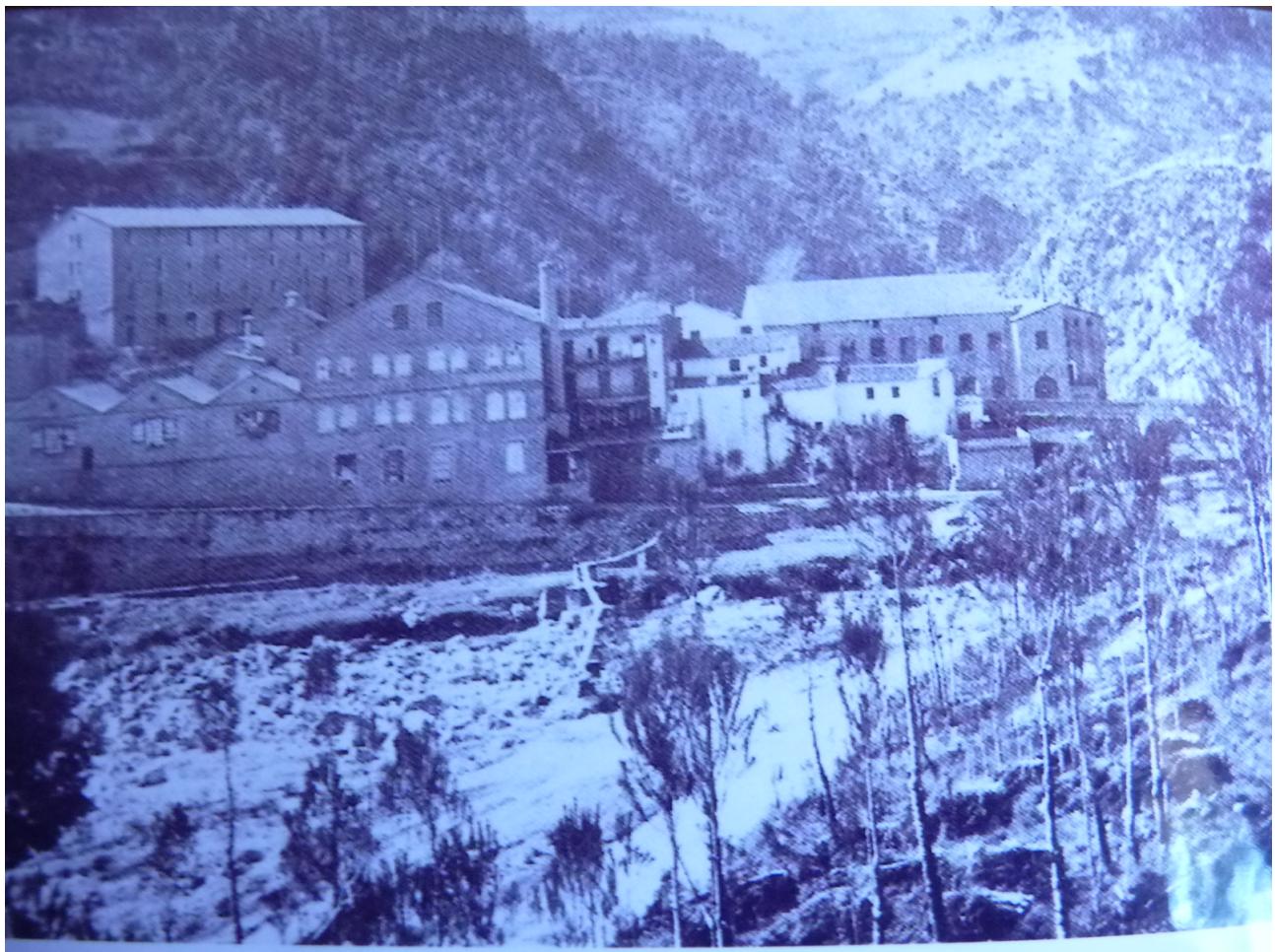
Dans le deuxième chapitre, je m'intéresse à l'organisation des membres de Calafou. Pour investir un espace de 28 000m², les Calafitas ont mis en place un système d'autogestion communautaire qui répartit des fonctions et distribue les responsabilités. Sur la base d'un modèle construit en analogie avec un système d'exploitation informatique, ils décentralisent des groupes de personnes qui s'appuient ensuite sur des outils informatiques correspondant aux valeurs défendues : celles du *libre*. Les relations sociales s'effectuent sur les deux territoires : depuis le territorialisé et en appui sur le déterritorialisé ; des groupes constitués en assemblée, à ces mêmes groupes qui se retrouvent en ligne dans des salons d'organisation. Je réfléchis, à partir de ces considérations, aux liens qui s'établissent entre l'autonomie politique et l'autonomie technologique. Ce modèle est structurant, il permet de donner un cadre à partir duquel gérer des situations souvent plus sensibles et complexes. Certaines normes sont écrites et explicites, mais d'autres reposent sur des critères individuels, affinitaires et implicites. C'est le cas de la *participation* : concept central à Calafou, je montre à partir de celui-ci comment le *faire* est central pour les habitant-e-s. Toutes ces tâches sont des déclinaisons de la catégorie « travail ». Ainsi, je développe les difficultés rencontrées par le groupe pour sortir d'un système salarial hiérarchique et méritocratique.

Dans un dernier chapitre, à travers l'analyse des signifiants recouverts par le terme de « projet » et ses implications au sein de la communauté, j'en interroge les effets. Je questionne le

pouvoir performatif du *projet*, sa capacité à faire faire et son importance discursive. Du projet personnel, individuel au projet collectif ou communautaire, la multiplication des différents types de projets donne à voir les tensions d'échelle qui existent à Calafou. Appartenant toutefois à la sémantique néo-managériale, je m'intéresse plus en profondeur à l'emploi de ce vocabulaire et à l'ambiguïté de la critique qui peut en être faite. J'explore la signification de ce qu'ils nomment les projets *productifs*, j'en pointe le pouvoir subversif ainsi que les contradictions générées. Si les projets servent à se projeter dans l'espace-temps, la manière dont ils parlent de leur Projet a d'abord son importance dans le présent, en même temps que cela permet d'envisager et de tendre vers un futur désirable, mais incertain et insaisissable.

« *L'appropriation de l'habitat n'est pas un sous-produit mais l'aventure même de l'habiter* »
(*Segaud, Brun, Driant, 2002:29*)

1 CHAPITRE 1 – Investir politiquement les lieux et fabriquer un imaginaire commun



Dans ce chapitre, je m'intéresse à la manière singulière qu'ont les Calafitas d'investir l'ancienne colonie industrielle et de se l'approprier à un niveau tant matériel que symbolique. Créer des espaces différents de ceux sur lesquels les membres s'établissent est un processus qui a déjà été entamé et qui continue d'être alimenté (1.1). Les marques de l'industrie pré-existante à l'installation de la communauté actuelle subsistent et sont réinvesties, parfois subverties, par les habitant-e-s. L'appropriation de l'espace passe aussi par la stabilisation et la légalisation de l'espace. La figure légale sur laquelle repose le Projet est une coopérative qualifiée de « consommation de l'espace » : je questionne les implications et les effets de cette consommation. L'utilisation de l'espace et des

matériaux présents font partie de cette consommation. En effet, les ruines sur lesquelles se construit le Projet de Calafou sont riches en matériaux qui sont eux-mêmes réutilisés et revalorisés. Inscrit-e-s dans une vallée et entouré-e-s d'une rivière et de forêts, les habitant-e-s déploient leur Projet au sein d'un imaginaire éco-industriel (1.2). Pourtant ni tout à fait écologistes, ni tout à fait hackers urbains, le profil des membres se distingue de ces deux extrêmes. À partir du concept de *hacker la terre* – que j'ai personnellement extrait depuis l'événement du même nom qui a lieu annuellement à Calafou – je montre comment ces tensions se manifestent dans la volonté de développer des technologies appliquées au territoire. Je questionne ce que font la présence et la revendication de l'usage des technologies numériques. Les réseaux participent à la création d'un espace numérique, déterritorialisé. La superposition d'un espace déterritorialisé à un territoire visible est une caractéristique centrale pour la vie quotidienne. Ces modifications de l'espace permettent de raconter la généalogie du Projet et la vie de la communauté à partir du territoire (1.3). Cette appropriation instaure des démarcations entre le « nous » et les autres. Cette étendue territoriale élargit les frontières géographiques de Calafou, en même temps qu'elle resserre les liens communautaires. La question qui traverse l'ensemble de ce premier chapitre peut se résumer à : comment les membres de Calafou s'approprient-ils cet espace ?

1.1 Construire à partir d'un territoire industriel

S'approprier l'espace est un acte signifiant qui implique de le faire sien grâce aux actions entreprises sur le territoire. Quelles modifications ont entrepris et continuent d'entreprendre les membres de Calafou ? Du détournement de lieux symboliquement chargés à la réhabilitation d'espaces pour soi, les habitant-e-s bâissent à partir des éléments d'une histoire passée. Je considère ici l'acte d'appropriation dans sa synchronicité car la connaissance qu'ont les membres de l'histoire du territoire ne peut être laissée de côté. Des actes de réhabilitation aux actes juridiques d'acquisition de la propriété, les modifications contrastent avec le système duquel provient l'ancienne colonie. Le territoire de Calafou permet de développer des espaces de vie privée plus individuels et des espaces de production, d'utilisation, davantage communautaires. Ces deux dimensions cohabitent et s'entremêlent. Je me demande ce que ces actes d'appropriation, marquant le territoire et le régime de propriété, font aux habitant-e-s en retour.

1.1.1 Des traces aux marques, des signifiants communs

La communauté de Calafou se rassemble à travers une interprétation commune de l'histoire de la colonie et le partage d'une appropriation territoriale signifiante.

Ca la Fou, du catalan « maison de la crique » ou « maison du ravin » était déjà le nom du moulin au XIV^{ème} siècle. La conservation de la dénomination par les habitant-e-s d'aujourd'hui reflète une volonté de s'inscrire en continuité avec l'histoire du lieu par la considération du passé. Certains lieux portent encore le nom de la fonction occupée auparavant comme l'Église et les Habitations, mais ne sont plus reliés à leur utilisation précédente. De nombreux espaces, auparavant dédiés à la production, sont sauvagardés par l'appellation et les références fréquentes aux multiples ateliers (Ateliers de Bois et de Fer, de Marionnettes, de Toilettes Sèches). L'édifice industriel dominant la colonie a été sévèrement endommagé suite à un incendie en 2004. L'infrastructure, composée de deux étages, menace aujourd'hui de s'effondrer. La partie du dessus se trouve dénudée et sujette aux dégradations engendrées par la météo (soleil, pluie, vent) et la partie située au rez-de-chaussée



Illustration 3: La Nave que Llueve, ou le Bateau qui Pleut

est ravagée par l'humidité et ternie par l'obscurité (illustration 3). Cette situation est soumise à un débat interne²² : faut-il rénover et entretenir ces vieux édifices d'un autre temps ou détruire l'ensemble et y faire fleurir des espaces plus facilement utilisables.

²² L'expression *débat interne* signifie qu'un sujet délicat doit être traité, sur le long terme, par l'ensemble de la communauté jusqu'à l'obtention d'une décision partagée et convenue.

Jusqu'ici, tous les bâtiments ont été conservés. Si l'esthétique industrielle du lieu est omniprésente et valorisée, la substance idéologique et socio-politique incarnée par la colonie et à laquelle elle renvoie fait l'objet d'une critique vive. Ces espaces renvoient au caractère vétuste des édifices autant qu'à la domination et à l'exploitation des ouvrières de cette période. J'ai eu la chance de rencontrer quatre habitant-e-s du village dans la maison d'accueil, la *Casa de la Gent Gran*²³ de Vallbona, qui ont connu cette période – certain-e-s ont vécu à Can Marçal jusqu'aux années 60 où ce modèle industriel tombe en désuétude. Ces ouvrières vivaient dans un climat de menaces tant patronales que cléricales. C'est ce que commentent les personnes avec qui je me suis entretenue :

Paco : L'église se servait de la peur du terrorisme... Celle de t'inculquer la peur. Si tu te comportes qu'à moitié bien, les flammes t'arriveront ici [montre son ventre] et si tu te comportes bien, tu seras ici, assis à côté de Dieu pour l'éternité.

Lola : J'avais peur qu'il m'arrive quelque chose. J'aurais pu m'en être allée mais y avait mon mari et... Je pensais « et s'il m'arrive quelque chose ? Je reste ici ! ». Plus que tout t'avais peur qu'il puisse t'arriver quelque chose.

Xavier : Bien sûr, parce que la dictature se basait sur la peur. La peur de nos parents de nous parler de la guerre civile, par peur de la répression, répression de la part de l'église...

Ces témoignages attestent des émotions fortes liées à cette époque et à la crainte entraînée par le système coercitif sur lequel s'appuient les colonies. Les traces, non intentionnelles, renvoient à cette temporalité et son fonctionnement passé.

Si des traces industrielles sont réinvesties, il y a une volonté d'en effacer les modalités d'organisation hiérarchique caractéristiques. La gestion de l'héritage des colonies industrielles catalanes pose la question de son investissement contemporain (Dorel-Ferré, 2011). Investir un patrimoine suppose « la production, l'usage de symboles, dotés d'une « efficacité sociale et politique » (Debarbieux, 2003), pour signifier que tel espace, tel lieu, tel objet est associé à un groupe, à une institution, à un pouvoir. » (Veschambre, 2018:7). À partir de la distinction du géographe Vincent Veschambres entre un marquage passif (la *trace*) et un marquage actif (la

²³ Un établissement rattaché à la mairie qui accueille, de jour, des personnes retraitées autour d'activités ou de thématiques diverses.

marque), l'espace de Calafou peut être lu comme un assemblage de signifiants implicites et explicites. L'appropriation passe par un processus de production de *marques* et de réinvestissement de *traces*.

Ce qui était la maison du patron a été renommé la *Casa Roja* (la Maison Rouge). Cette nomination est imprégnée de positions anti-patronale et anti-autoritaire appartenant à l'idéologie communiste et libertaire. Cette maison a donc été réinvestie d'usages et de significations qui ont pour but d'en détourner les connotations d'origine. La transformation d'un lieu de pouvoir patronal par un lieu d'accueil de visiteurs et dont le rez-de-chaussée sera, dans le futur, un espace de socialisation ,se veut symboliquement chargée d'un pouvoir critique :

« Depuis le début, on a décidé que ce serait super qu'une colonie industrielle, avec les connotations que ça a, du caciquisme²⁴ et du contrôle d'une bourgeoisie sur une classe travailleuse quasi exploitée... Oui, ça motivait, et ça continue de motiver de transformer cet endroit et d'en faire un lieu transversal où personne ne commande. Évidemment que retourner, subvertir²⁵ l'histoire est attrayant. » (Entretien avec Ulle)

De la même façon, le toponyme *Conquista del Pan*, attribué à l'espace de la coopérative de transformation alimentaire, renvoie directement au livre éponyme, écrit par Kropotkin en 1892 et implique des revendications libertaires critiques des systèmes économiques capitalistes. L'espace qui porte aujourd'hui ce nom, rénové intégralement par deux habitants, Xavi et Josep, était le bar-casino à l'époque de la colonie. Le choix de conserver le caractère de sociabilité du lieu s'inscrit à la fois dans la continuité et dans la rupture : le réinvestissement des traces idéelles et l'inscription d'une vie sociale dont les principes diffèrent. Ces toponymes sont des référents collectifs et marquent les lieux significativement. Ils permettent l'instauration de valeurs morales partagées autour de la connaissance de l'histoire des lieux (Basso, 1996). Ainsi, au-delà des traces passées, le territoire recouvre des sens qui lui sont attribués. L'investissement de significations communes crée le lieu, le fait exister et est l'expression d'un opérateur commun au sein du groupe.

Les éléments qui caractérisaient cette époque se voient détournés, modifiés, appropriés quotidiennement par l'occupation et certains, subvertis par l'utilisation qui en est faite. Les habitations représentent ce double mouvement. Dans chaque appartement vivait une famille et au

24 Le caciquisme réfère à l'ensemble des relations politiques de la fin du XIX^{ème}, début XX^{ème} en Espagne, et particulièrement au chef local dépendant d'une administration centralisée.

25 « darle la vuelta » peut être traduit littéralement par « faire faire le tour à quelque chose », « modifier », « retourner », « bouleverser », « retourner ».

total, une centaine d'ouvrières y logeait. Après plus de cinquante ans d'abandon, ce qui était anciennement l'espace d'habitation a subi l'épreuve du temps. En 2011, selon les premiers habitants, l'intérieur du bâtiment était en quasi-état de ruines plus ou moins prononcé en fonction des appartements qui arboraient une végétation embrassant les interstices humides des chambres, faites de pierres et de plâtre. Bien que toujours utilisées comme habitations, ce ne sont plus les familles ouvrières composées de 4 à 6 personnes qui y vivent, mais des personnes seules ou à deux (voire trois pour les couples avec enfants). Les appartements, conçus pour être identiques, sont aujourd'hui tous différents. Les premiers arrivants de l'actuel Calafou en ont réorganisé l'intérieur par un soucis d'habitabilité : détruire les murs en péril, isoler, reconstruire des vitres.

En temps normal, je me douche au niveau des ateliers, en bas, là où se douchent celles et ceux qui n'ont pas de douche dans leur appartement. Nous sommes le 8 juin, une rave party est organisée sur le territoire. La douche est donc mise à disposition pour les invités. Ce jour-là, j'utilise la douche de l'appartement d'Ulle, un de ceux qui est là depuis le début : il a réhabilité un appartement entier et y a construit une douche. Situé au deuxième étage, la fenêtre de son appartement laisse apparaître un plan d'architecture sur du papier calque. Lorsque je rentre, il est en train de prendre un café sur une table en bois, installée près de cette fenêtre. Je manifeste ma surprise de découvrir les travaux effectués dans cet appartement. Il me raconte qu'à l'origine, chaque appartement était identique : un salon avec une cuisine étroite sur la droite, séparée par un mur ; un couloir tout le long à gauche qui distribue trois chambres avant de se terminer par une porte, derrière laquelle se trouvent les toilettes (et anciennement probablement un tuyau de douche). Dans l'appartement d'Ulle, les murs des toilettes du fond et ceux de la première chambre ont été supprimés pour gagner en lumière. Il a transformé la deuxième chambre en salle de bain/toilettes : une belle et grande douche avec un chauffe-eau au gaz individuel ainsi que des toilettes sèches confortables et bien organisées. Il a inséré deux vitres en hauteur, sur chacun des murs qui donnent respectivement sur le salon d'entrée et sur sa chambre, cette autre pièce la plus au fond, exposée plein sud.

Ainsi, l'investissement matériel et symbolique de l'espace agit comme liant collectif et parfois subversion du passé. Ce processus de restructuration, concomitant à la mise en forme du Projet, a été corroboré par un processus d'appropriation au caractère plus individualiste, chacun réhabilitant son espace privé dans les *Viviendas*, les Habitations.

1.1.2 S'institutionnaliser : la coopérative de « consommation de l'espace »

La figure de coopérative récemment créée engage les personnes-membres dans un groupe d'associé-e-s. Avant 2018, la figure légale engagée dans l'achat de la colonie était la *Maso Pel*

*Decreixement*²⁶, la coopérative d'Habitations de la *Cooperativa Integral Catalan* (CIC). Au fil des transformations du Projet et de sa population, la stabilisation d'un groupe entraîne la possibilité – et la nécessité – de répondre soi-même de ses actes et d'être son propre organe décisionnaire dans l'acte légal d'achat, m'explique Olivia pendant un entretien. C'est alors en 2018 qu'une coopérative de Consommateurs et d'Usagers a été créée sous le nom de Calafou : le type de coopérative qui leur permettait de faire entrer le maximum de leurs activités dans un champ légal (produire, louer, faire des événements). La création de leur propre coopérative soude le groupe. L'accès à cette coopérative nécessite un rite de passage (2.2.2).

Depuis 2011, la propriété de la colonie est en cours d'achat, ce qui a permis d'éviter que le patrimoine soit détruit et remplacé par un incinérateur de déchets²⁷. De nombreuses personnes, aujourd'hui absentes, ont rajouté des sommes importantes d'argent. Ainsi, lorsque la procédure d'achat sera achevée, le remboursement de ces personnes ne sera pas résolu. C'est une question peu abordée car elle est une source de difficultés pour les membres du groupe. Aux origines de ce projet, les démarches légales ont rapidement été entreprises, même si des personnes aux intérêts et motivations hétérogènes étaient présentes. Le projet était à débattre mais la volonté était de créer un lieu stable. Au fur et à mesure des années, Calafou s'est institutionnalisé. Le territoire, à la fin du contrat de droit d'usage avec option de vente, sera la propriété de la coopérative de Consommateurs et d'Usagers de Calafou. Le contrat indique que pour finaliser l'achat, le versement mensuel doit impérativement être effectué et les édifices qui accueillent des personnes doivent être aux normes. Pour y répondre, les habitant-e-s ont contracté différents prêts afin de pouvoir financer les travaux et de réussir à avancer la date de finalité du paiement. Ces prêts sont contractés auprès d'organismes coopérativistes (Volta Coop ; Coop 57). L'achat de la propriété est un enjeu central dans la durabilité de Calafou. Si la coopérative ne concerne pas directement l'habitat, Olivia affirme :

« Ici il y a une sorte de hack de la figure de consommation pour introduire la coopérative d'Habitations à l'intérieur. » (Entretien avec Olivia)

26 La « maison pour la décroissance » est la figure légale de coopérative d'Habitations de la CIC

27 Cette plateforme témoigne de la lutte des villageois contre l'incinérateur <http://noincineradoracabreraanoia.blogspot.com/> (consulté le 3 avril 2020)



Illustration 4: Le dos des habitations vues depuis le bas de la colonie

La présence de cette coopérative d'Habitations informelle est une caractéristique valorisée par Olivia dans son choix de vivre dans ce lieu. Entre membres, et lors des visites, ils décident de nommer cet espace ainsi même s'il n'a rien d'une coopérative : c'est un lieu de vie instable au niveau légal. Venant d'une période qu'Olivia qualifie de nomade, elle souhaitait se stabiliser, être plus sédentaire, lorsqu'elle est arrivée à Calafou. Les espaces d'habitation sont des lieux de vie privée au sein d'un espace communautaire, lui-même privé :

« [...] Le fait d'avoir, ici, une maison à toi que tu organises comme tu veux. Moi j'ai été le premier à avoir une cuisine et des toilettes. C'est que pour moi, moi je veux pouvoir m'enfermer dans mon espace, que ce soit pour travailler, rien faire, lire, même pouvoir ne pas sortir des jours durant. Ça ça me paraît super dans ce Projet. » (Entretien avec Paulo)

« [...] C'est nécessaire pour gérer la frontière entre le privé et le communautaire dans un lieu, l'intimité, le temps où t'as besoin d'être seule et complètement en toi, et ça dépend aussi de l'époque, de la saison... » (Entretien avec Olivia)

Avoir son propre espace privé est une valeur pour les Calafitas. Alors que le Projet de Calafou est considéré stable par ces membres, le fait de n'être toujours pas propriétaire le rend fragile et instable d'un point de vue légal.



Illustration 5: Le bas est la partie la plus à gauche de l'image, le haut, les habitations situées en haut à droite.

La particularité de cette coopérative, c'est d'être plus communément reconnue par ses membres comme une coopérative dont l'objet consommé est l'*espace*. L'espace disponible est compartimenté selon deux types d'utilisations : privée ou communautaire. Il y a le *haut* de la colonie, qui correspond à la zone d'habitation, et le *bas*, une zone de production qui accueille aussi des usagers lors d'événements. Toute personne qui vit à Calafou participe à l'achat commun de la colonie par le paiement du droit d'usage d'une habitation et/ou la location d'un espace appartenant à la coopérative. Certains espaces sont donc monétarisés : 1m² est égal à 1€. Le prix d'une chambre, au sein des deux appartements communautaires, s'élève à 60€ par mois auxquels s'ajoutent des frais de 20€ pour l'entretien infrastructurel et les charges (eau, internet). Un appartement entier est soumis au paiement mensuel de 160€, soit à un investissement total de 17 000€ : cela signifie

qu'une fois atteint cette somme, la personne qui occupe les lieux n'a plus que 20€ à payer, l'équivalent des charges. Pour régler ma chambre, j'ai donné l'argent à Xavi – celui à qui l'on vient payer son loyer et qui se charge du versement au propriétaire actuel, et jusqu'à finalisation de la procédure d'achat, par la suite. Celui-ci habite à Vallbona, au village mitoyen. Le paiement des loyers participe au paiement de la propriété. L'acte d'habiter participe à la consommation de l'espace.

« La coopérative de Consommation est l'achat de la propriété, c'est la finalité. Coopérative de Consommation, dans le sens où on est les personnes qui utilisent ce territoire. Et c'est ce qu'on est en train d'acheter, au-delà de son utilisation. »
(Entretien avec Olivia)

Du latin *consumer*, « détruire, anéantir », consommer renvoie à la préemption, à la destruction de la chose consommée ; faire disparaître par l'usage. Consommer renvoie aussi à l'action de mener une œuvre à son plein achèvement. Il y a à la fois destruction de l'espace par l'acte de consommation et pleine réalisation de l'utilisation productive :

L'Observatoire à Oiseaux est un espace de 10m², situé en haut d'escaliers, au niveau de la *Nave Quemada*. Lumineuse et isolée, cette pièce est louée 10€/mois pour utilisation personnelle par Nico, c'est son bureau, son refuge. Cet espace est à lui sans lui appartenir, et n'est donc plus utilisable pour autre chose que ce qu'il en fait lui. La notion de consommation de l'espace est porteuse d'une agentivité à la fois destructrice et créatrice. Le droit des biens informe sur la structure des droits de la propriété : l'*usus* (le droit d'user de la chose), le *fructus* (le droit de jouir de la chose) et l'*abusus* (le droit de disposer de la chose). Ici propriété de la coopérative, l'espace n'est jamais détenu par un individu propre : c'est-à-dire qu'il appartient à la communauté de décider qu'une personne doive s'en aller. L'usage est toutefois privatif.

« C'est pas de la propriété des espaces, parce que la propriété reste à la coopérative »
(Entretien avec Ulle, Javier et Enacting the Commons)

La propriété territoriale est commune aux membres de la coopérative. Le coopérativisme s'appuie sur la dimension spatiale, territoriale du lien social pour développer des structures économiques (Maria Domingo Llaràs, 2012) : ici la location et l'usage. C'est une propriété coopérativiste de laquelle jouissent tant les habitant-e-s que les usagers (les visiteurs), mais dont seul-e-s les membres disposent de l'*abusus*. La communauté de Calafou se regroupe avant tout autour de cette consommation de l'espace et de la propriété partagée permise et réglée par le droit des coopératives.

Lorsque je questionne Joaquim, durant l'entretien, sur ce que partagent les habitant-e-s, ce qu'ils ont de commun, il me répond qu'ils partagent d'abord l'espace physique. Pour ses membres, cet acte est politique : c'est une mise à disposition d'un territoire. Or, à ce propos, Verhaegen (2015) fait remarquer que des juristes, comme Carole Rose, se questionnent sur la reproduction d'un mouvement de privatisation depuis les communautés de gestion collective « opérant comme un commun ‘à l’intérieur’ mais une propriété privée ‘à l’extérieur’, excluant les personnes extérieures à la communauté de l'accès aux ressources contrôlées à l'intérieur de celle-ci (citée par Bailey/Mattei, 2013 :993) ». Si Calafou est un espace privé et excluant, le fonctionnement de la coopérative permet et délimite différentes manières d'investir son territoire. La coopérative permet de décliner la propriété en des usages divers :

« Pour le type de projet qu'est Calafou, avec tous les projets qu'il y a, c'était mieux de faire une coopérative de Consommation. Mais que se passe-t-il ? Dans la coopérative de Consommation, dans la partie du règlement du régime interne de la coopérative, on a spécifié la différence selon si tu es partenaire de la coopérative de Consommation parce que tu habites un droit d'usage des habitations, ou si tu es partenaire de la coop de Consommation parce que tu participes à un projet productif ou si t'es partenaire parce que tu aimes venir aux événements de Calafou et les consommer. Du coup, c'était la figure la plus flexible qui s'adaptait le plus au projet si 'freaky' qu'est le nôtre et si curieux qu'aucune typologie ne lui allait comme un gant. Il fallait retourner, modifier, adapter ça. » (Entretien avec Olivia)

En effet, Olivia raconte l'intérêt de la communauté pour permettre à des usagers différents de pouvoir jouir du territoire. L'utilisation de l'espace, l'*usus*, repose aussi sur l'accueil temporaire de personnes lors d'événements sur des périodes courtes. La légalisation de l'espace permet d'y développer des modalités d'occupations diverses : vivre en communauté tout en ayant un espace privé, être sur son lieu de vie et y développer des activités productives qui participent à la création de ressources économiques et de services, ou venir ponctuellement aux événements organisés. Il existe ainsi différentes manières de traverser ces lieux, de les investir et de se les approprier ou non, à des degrés variés. Du lieu qu'on investit et où on s'établit au lieu qu'on vit et qu'on traverse, où on passe, par lequel on transite, Calafou accueille une multiplicité de possibilités, orchestrées par les membres de la coopérative. Cette figure coopérative rend la propriété privée commune et permet une certaine utilisation individuelle ainsi qu'une mise à disposition d'un territoire et d'un ensemble de structures et de ressources.

1.1.3 Appartenir aux Calafitas et être appartenu par l'espace, une double appropriation

« *Calafou somos nosotras* » (Entretien Joaquim)

Vivre ensemble est un des critères qui permet de *faire communauté*, de même que la possession de l'espace. Celle-ci, qu'elle soit individuelle ou collective, entraîne une double appropriation que je développe en suivant.

Outre le régime de propriété, l'utilisation des espaces à Calafou laisse voir et ancre des marques individuelles, personnelles des personnes ayant investi, habité ces lieux. À partir de l'exemple de la réhabilitation de l'appartement de Javier et de l'espace PechBlenda, je montre une double appartenance de l'espace par la personne et de la personne par l'espace. Cet effet de propriété est en œuvre dans les espaces mais aussi dans les ressources utilisées. La polysémie de *Calafou* illustre cette ambiguïté intrinsèque. Lorsque j'ai questionné Ulle sur ce à quoi renvoyait *Calafou* il y inclut entre autres paramètres :

« [...] le lieu physique avec ses caractéristiques, colonie industrielle, abandonnée, en cours de réhabilitation, et les personnes. Au final, *Calafou* c'est les personnes et le lieu. » (Entretien avec Ulle)

Les habitant-e-s se réfèrent quotidiennement à Calafou comme à l'espace, aux personnes, au ou aux projets, et y insèrent des contenus multiples et variables selon les contextes. C'est un ensemble qui comprend l'espace, les personnes, et ce que cela permet de créer en terme d'infrastructures et d'activités.

Si les Calafitas permettent de donner un accès au territoire à des personnes extérieures, ce sont les seul-e-s à posséder un titre à l'habiter octroyé par le processus d'achat. Du latin *appropriatio*, composé de *ad* (vers) et de *proprius* (soi, propre), l'appropriation renvoie étymologiquement à un mouvement d'exclusion plus ou moins partielle. S'approprier, c'est faire sien, rendre quelque chose propre à soi. La juriste Sarah Vanuxem propose d'appréhender la propriété comme une faculté d'habiter²⁸. Celle-ci critique la perte du double sens détenu dans le concept d'appropriation. Ce terme induit une double appartenance. S'approprier c'est *avoir la propriété de et être approprié par*. Être propriétaire revient à avoir un titre à l'habiter, une place dans la chose (Vanuxem, Delaplace, 2018 – La Manufacture des Idées). En s'appropriant le lieu, les

28 Sarah Vanuxem et Grégory Delaplace, <http://lamanufacturedidees.org/edition-2018/#2018-videos>, *Les propriétés de la terre*, La Manufacture des Idées, le 10 mai (consulté le 3 février)

habitant-e-s appartiennent au territoire et aux bâtiments investis, autant que ces derniers leur appartiennent.

Le processus de marquage de soi dans un lieu peut être actif, comme pour la réhabilitation, ou passif comme dans le cas de PechBlenda. Cet espace était occupé par Maca qui a quitté Calafou en 2018 et s'est séparée du Projet. Cet endroit n'est plus utilisé mais le mobilier et la multitude d'objets et d'accessoires qui le parsèment ancrent pourtant la personne en ce lieu. Calafou, ce sont les personnes passées, présentes et le lieu, ainsi que tout ce qu'ils comprennent.



Illustration 6: *La Nave Quemada ou le Bateau Brûlé (PechBlenda : première porte sur la gauche)*

Ce matin-là, je décide d'aller faire un tour dans la *Nave Quemada* (ou le Bateau Brûlé : illustration 6), un espace au charme post-industriel : des graffitis hérités des premiers temps du projet, durant lesquels cet espace était davantage investi car moins menaçant de s'écrouler. Avec la chaleur qu'il fait aujourd'hui, j'imagine la puissance des rayons du soleil et des intempéries à répétition qui ont entraîné des craquelures menaçantes à certains endroits du sol qui laissent entrer la lumière en dessous, dans la *Nave Quemada*. Je dépasse un premier espace de dépôt de débris divers (pierres, pièces de plastique, bois). J'arrive là où vivait l'ancienne usine de filage de coton. Il reste des morceaux de machines industrielles. Sur le côté droit, plusieurs pièces sont toujours en bon état. Parmi celles-ci, le PechBlenda. Je n'ai pas bien compris ce qui se déroulait dans cet espace mais il est là, devant moi. Une porte délabrée la sépare de la *Nave Quemada*. En la poussant, je découvre un couloir d'environ cinq mètres qui donne sur ce qui a l'air d'avoir été un bureau-atelier. L'air y est dense et sa texture

étouffante, de poussière et de renfermé. Le silence règne. Des objets en tout genre jonchent le sol, textiles, calendriers, livres, images, autocollants. Sur les murs, des affiches d'événements sont collées ; des caisses débordantes de fils et de matériaux électroniques sont déposées sur des planches superposées ; des jouets en plastique traînent un peu partout. Une barbie vêtue de latex noir, dans une position impossible est encastrée dans un trou vitré donnant sur l'extérieur. Après l'atelier, à droite, je me dirige vers un espace qui semble avoir été une chambre. J'ai l'impression que l'espace vient juste d'être abandonné et pourtant, je peux presque sentir la vie qui s'agitait ici. J'imagine encore des personnes dans cet endroit. Le lit est défaït, un paquet de tabac à rouler vide est posé sur le drap fripé. Même si je ne sais pas la situation sociale rattachée à cette pièce, j'y vois des éléments de la vie qui y a été rattachée à travers des artefacts d'ordre parfois intimes qui y reposent.²⁹

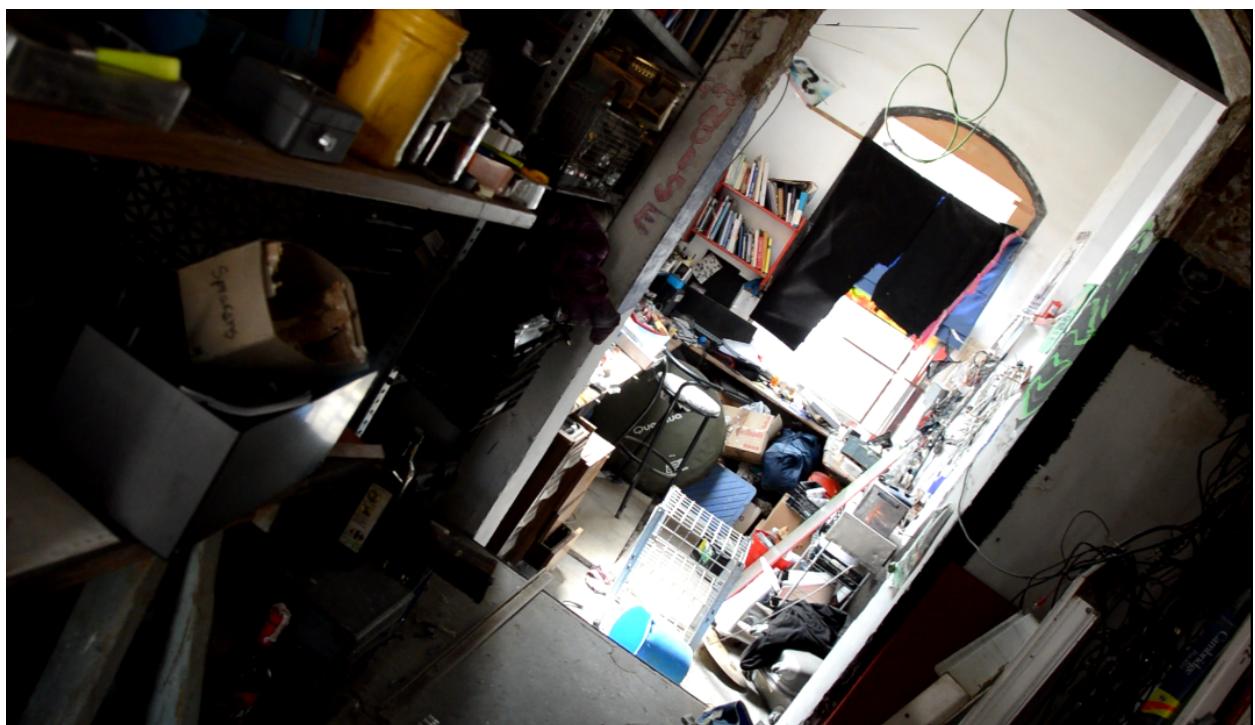


Illustration 7: Couloir d'entrée du PechBlenda

En raccrochant des bouts d'histoires racontées et des éléments visuels ou médiatiques comme cet article intitulé « GynéPunk, les sorcières cyborg de la gynécologie DiY »³⁰, j'ai réussi à reconstituer des étincelles d'une tranche de vie. GynéPunk est un collectif féministe et PechBlenda est décrit comme un biolab installé à Calafou³¹. L'article date de 2015 et fait échos au *Cyborg Manifesto* d'Haraway (1984). Ces deux projets ne sont plus actifs à Calafou aujourd'hui (3.1.1), mais ces

29 Voir plus d'images en Annexes

30 <http://www.makery.info/2015/06/30/gynepunk-les-sorcières-cyborg-de-la-gynecologie-diy/> (consulté le 22 mars 2020).

31 Voir section « étapes du projet de Calafou » en introduction

femmes semblent appartenir toujours à cet espace. Bien que Juan m'ait affirmé que les affaires de cet endroit avait été collectivisées par une décision communautaire, la permanence de la présence de cette habitante paraît empêcher la réutilisation de cet espace par d'autres. Les lieux ont approprié cette personne, comme elle a fait cet espace sien avant de le quitter, mais des traces d'elle subsistent ou sont laissées, voire entretenues par les membres actuels. Faire corps avec le territoire revient à s'unir, à appartenir à celui-ci et vice-versa.

L'exemple de la réhabilitation reflète aussi ce double sens de l'appropriation, d'ailleurs souligné par Joaquim :

« La réhabilitation : construire un espace, travailler sur un espace... Tu te l'appropries et l'espace t'approprie à toi aussi » (Entretien avec Joaquim)

Réhabiliter c'est l'action de modifier, de restaurer, d'améliorer le territoire. Cette action insuffle de la personne dans les matériaux : par les choix opérés dans les transformations, les valeurs qui y sont introduites et les usages auxquels ils sont destinés.

Le deuxième jour après mon arrivée, le 14 mars 2018, je suis invitée chez Javier. Son appartement se situe au 3^{ème} étage et à l'extrémité : cela signifie qu'il possède une fenêtre supplémentaire qui orne la face sud-est, et un plafond plus haut. L'espace se compose d'un vaste salon avec cuisine à droite, une pièce qui accueille des toilettes sèches élaborées, et qui est vouée à devenir une salle de bain avec douche. Au fond se trouve une autre pièce qui sert de chambre l'été. Dans l'espace principal, il a construit un escalier qui mène à la mezzanine, encore inutilisée. Javier est là depuis les premiers temps de Calafou. Au-dessus d'un air de musique, il m'explique qu'il a réhabilité son appartement progressivement. Il essaie de récupérer des matériaux, il réfléchit aux manières de construire son logement idéal en fonction des prédispositions de celui-ci. Javier m'explique qu'il est toujours en travaux : il travaille en ce moment, dans l'atelier à bois, sur la création d'un cadre pour finir d'habiller sa fenêtre, à laquelle il a déjà lui-même installé la vitre. Le bois qu'il utilise appartenait à la charpentière du Bateau Brûlé. Il a enlevé les couches brûlées des poutres rescapées de l'incendie jusqu'à trouver des bouts de bois en état. C'est important pour lui d'utiliser des matériaux déjà présents à Calafou me dit-il.

Faire corps avec le territoire dépasse l'unique rapport de propriété. Une friche industrielle est riche en matières premières desquelles les habitant-e-s peuvent jouir. Ils se saisissent de ces ressources déjà disponibles et s'appuient sur celles-ci dans le processus de réhabilitation du site. L'incendie de 2004 qui a ravagé la *Nave Quemada* et la *Nave que Llueve* a laissé des ruines derrière lui. Cet incident offre des ressources matérielles potentielles dont les membres tirent profit et qu'ils

s'attachent à réutiliser. En possédant et en s'appropriant un espace, l'espace approprie la personne en retour. Un processus identique se retrouve dans la consommation des ressources industrielles et environnementales environnantes. Prélever et mobiliser les ressources présentes pour l'aménagement du site est une manière de faire partie, de s'inscrire dans la continuité de ce territoire.

1.2 La création et la revendication d'un imaginaire éco-industriel



Illustration 8: Un mur détérioré dans la Nave Quemada

En 2010, Calafou est baptisée « colonie éco-industrielle post-capitaliste³² ». Je questionne ici l'appellation « éco-industrielle » et j'en explore les fondements. J'analyse les tensions entre ces appellations dites *écologique* et *industrielle*, et comment celles-ci traversent le Projet. Même si cette terminologie est aujourd'hui obsolète car les membres actuels ont choisi de ne plus l'utiliser, son inscription reste présente sur le mur d'entrée du site industriel, sur le bandeau du site internet ainsi que dans l'imaginaire partagé. Certains membres (Ulle, Javier) la qualifient de « provocatrice », « créatrice d'expectatives », mais si le terme « éco-industriel » tombe en désuétude partielle, les motivations sous-tendues semblent toujours d'actualité et sa présence partielle sur les lieux toujours

³² Je réserve la discussion sur le post-capitalisme pour la conclusion.

agissante (slogan). Dans la plupart des utilisations, l'éco-industriel se réfère à la dimension productrice mais raisonnée : à échelle locale, en s'appuyant sur du recyclage, de la réutilisation, des réparations. Quand je m'entretiens avec Javier, un habitant depuis les débuts, il m'explique que cette appellation :

« C'était une bonne idée et une idée super romantique. Seulement, dans la pratique c'est très différent que dans la théorie. Mais bon, ça a ramené beaucoup de gens aussi non ? La manière de vendre ça, de l'exprimer, a séduit beaucoup de personnes aussi. Le nom « éco-industriel », pour le fait d'avoir des activités industrielles ou semi-industrielles mais tout en respectant l'environnement, avec le patrimoine historique qu'est la colonie textile et pouvoir faire une production. Peut-être pas si complexe, mais une production d'industrie » (Entretien avec Javier)

Javier note une différence entre la théorie et la pratique. Si la dimension éco-industrielle prend sens à partir de l'environnement et de l'histoire du territoire, il affirme d'abord que c'est un terme qui participe d'un imaginaire, d'une idée romantique qui a enveloppé Calafou de représentations. Je m'interroge sur les frictions existantes entre un imaginaire éco-industriel – à préciser – et son incarnation pratique.

Le groupe est constitué de personnes sensibles aux technologies analogiques ou numériques. Développer des outils technologiques c'est aussi développer une infrastructure informatique car des habitant-e-s en tirent leurs ressources et se passionnent du bricolage informatique (1.2.1). À partir de l'événement « Hacker La Terre » que je vais détailler ci-après, je veux m'intéresser aux liens entre les technologies et l' « éco-industriel » (1.2.2). Enfin, cette particularité technologique a des effets sur le territoire : le numérique dédouble le territoire. Cette double territorialité rassemble les habitant-e-s (1.2.3). Les représentations et l'utilisation de ces espaces attirent et réunissent des personnes aux profils, aux intérêts similaires.

1.2.1 Des prédispositions territoriales et individuelles.

L'infrastructure du territoire sur lequel s'établit Calafou induit un certain type de projet qui n'est ni de l'ordre de l'écologique, ni de l'ordre de la production industrielle. L'investissement qui est fait du lieu dépend de l'espace hérité, de la même manière que les personnes intéressées par le Projet cherchent à vivre dans ce type d'espace, d'abord considéré pour sa composante politique. Je m'intéresse ici aux motivations et aux intérêts qu'ont les membres de s'investir dans ce Projet, en

même temps que ce qui caractérise sa spécificité. Sans se définir, les membres souhaitent se distinguer absolument des espaces écologiques ou des hackerspaces.

En 2014, l'anthropologue Paula Escribano a entrepris une recherche au sujet de ce qu'elle nomme des éco-communautés, à l'échelle de la Catalogne. Alors qu'elle étudie une trentaine d'éco-communautés dans la région, Calafou ne figure pas à l'appel. En effet, loin d'être pensé ou vécu comme une communauté agricole ou un éco-village, le projet de Calafou veut se démarquer franchement des communautés habituellement étudiées en France ou en Espagne par cette dimension industrielle prononcée et revendiquée³³. Paulo, parlant des débuts du Projet raconte :

« Y avait un temps où tous les noms étaient ‘éco’ quelque chose, la monnaie était l’éco, le bar ; l’éco-bar, la cuisine ; l’éco-cuisine. Y a même des gens qui en sont venus à dire « écolonie éco-industrielle post-capitaliste ». C'est curieux qu'avant ce soit tant éco, éco, éco et que maintenant ce soit tant hack hack hack, j'y avais pas pensé. Mais oui, ça a à voir avec ce changement d'imaginaire... » (Entretien avec Paulo)

Ce retournement d'imaginaire prend source dans les différents groupes qui se sont confrontés initialement (certains plutôt hackers, d'autres plutôt sensibles à l'écologie, la permaculture) et la coexistence de ces deux mondes. Le côté industriel, largement mis en avant dans le discours des habitant-e-s aujourd'hui, est une distinction communautaire centrale des autres communautés, et ce depuis le début. En 2011, lors de l'appel à participation de la CIC, les caractéristiques industrielles du lieu conditionnent les choix opérés dans les motivations des premiers arrivants mais également des activités qui vont y être développées.

« Quand ils ont découvert l'espace de Calafou, le projet a pris une autre dimension qui n'est plus uniquement celle du lieu de vie, des habitations, parce-qu'il y a tout l'espace industriel » (Entretien avec Paulo)

Le passé industriel influence les activités déployées sur le territoire de Calafou et réciproquement, le Projet attire des profils auxquels ces activités correspondent : des personnes pour qui la production analogique ou numérique importe. Comme en témoigne Ulle, la disponibilité d'un espace de production était aussi indispensable que la stabilisation d'un espace de vie :

« Ça a commencé avec l'envie de faire un projet de vie communautaire et de travail et de technologies, dans le sens large du terme, c'est-à-dire depuis l'artisanat aux

33 Thèse de Sourdril, 2008 ; Pruvost, 2013 ; Mémoire de Lisa Sousseau, 2020.

processus ou aux systèmes industrialisés, marquant une différence de ce qui pourrait être une activité écologique ou agraire » (Entretien avec Ulle)

Le témoignage de Nico, plus récemment arrivé, montre que cette perspective de production est toujours d'actualité aujourd'hui et qu'elle est caractéristique du Projet :

« C'était un moment où j'étais en recherche d'être en communauté. [...] Quand j'me suis mis à chercher, c'était tous des écovillages. Calafou était différent dans le sens où il y avait un axe technologique qui était plus important (Entretien avec Nico)

Mais à quoi renvoie cet « axe technologique » dont parle Nico ? À travers le territoire, c'est d'abord la mise à disposition d'un espace où sont accessibles des machines et des outils qui permettent la production ou la réparation d'artefacts. À Calafou, les Ateliers de Bois, de Fer et de Mécanique sont en gestion communautaire et les outils, accessibles à l'ensemble des habitant-e-s. En passant par l'Atelier de Bois, il est fréquent d'y voir quelqu'un travailler, notamment Max, qui développe un projet *productif* de construction et de location de toilettes sèches. Cette dimension technologique est d'autant plus nécessaire que la précarité économique du Projet et de ses membres implique le développement d'activités productives³⁴ et de subsistance diverses :

« La technologie, pour beaucoup d'entre nous, fait fondamentalement partie de notre vie. On en a besoin parce que c'est aussi notre source principale de revenus. On peut pas faire comme si nous vivions il y a un siècle et qu'il nous suffisait de cultiver un potager, manger et c'est tout, car c'est pas comme ça pour la plupart d'entre nous » (Entretien avec Olivia)

Lorsque Olivia témoigne de l'importance des technologies, elle y inclut les technologies numériques. Pour elle, ces technologies sont une double nécessité : professionnelle et personnelle. Pekka Himanen dans l'*Éthique Hacker* (2001), ouvrage de référence pour les membres de Calafou, montre l'imbrication des valeurs professionnelles et individuelles dans la pratique du *hack*. D'ailleurs, « travailler » renvoie souvent, pour Olivia et de nombreux autres membres, à des pratiques tant professionnelles que personnelles.

Depuis 2011, de nombreux événements se sont déroulés autour du développement des technologies (*hardware ou software*) *libres*. Un noyau dur de personnes intéressées ou déjà investies par le sujet ont marqué le projet, me commente Olivia :

34 Ici au sens de production, produire quelque chose comme fin en soi. La question de l'activité productive est traitée dans le chapitre 3 (3.2.1)

« *J'ai adoré le projet la première fois même que je l'ai visité. Y avait plein de personnes qui avaient un profil similaire au mien, c'est-à-dire... Beaucoup de développeuses de technologie, que ce soit plus des hardware ou des software. Y avait un groupe super intéressant de logiciels libres et de technologies libres* » (Entretien avec Olivia)

Alors qu'en ville fleurissent des espaces de création sous des noms différents – makerspace, hackerspace, fablab, biolab³⁵ – mais aux frontières poreuses, le Projet de Calafou se différencie de ces tiers-lieux en ce qu'il est d'abord un lieu communautaire de vie. L'existence et la valorisation d'un hacklab et d'un biolab à Calafou témoignent de l'entrelacement d'une activité technologique et d'un lieu de vie collectif. Comme le montre Maxigas (2014), les frontières entre les hacklabs et les hackerspaces restent floues et contextuelles. Cependant, toujours d'après ce chercheur, les hacklabs sont des « projets politiques qui appropriaient la technologie selon les fins plus larges du mouvement autonome pour transformer et organiser l'ensemble de la vie. » (Maxigas, 2014:52). Selon Maxigas, les hacklabs se démarquent politiquement des hackerspaces en ce qu'ils sont des espaces dans lesquels les acteurs revendiquent un engagement politique vis-à-vis des technologies et une position réfractaire face aux institutions : pour les membres de Calafou, les ordinateurs sont des outils primordiaux dans les activités professionnelles de certains mais surtout dans les activités internes liées à l'organisation de la communauté (2.1). Les outils technologiques sont donc directement liés à l'organisation politique du groupe. À Calafou se mêlent cependant des usages technologiques divers, selon les personnes et les nécessités économiques : des néophytes qui approchent Linux³⁶ aux aguerris qui construisent leur propres ordinateurs ; des utilisateurs passifs aux créateurs actifs ; de l'activité interpersonnelle aux activités lucratives.

Ainsi, l'existence d'édifices propices à l'installation d'activités de production participe à la possibilité pour les membres de conserver l'appellation d'*industriel*. N'étant investis dans aucun type d'activité pouvant se rapprocher d'une production industrielle, entendu au sens commun, la mobilisation de ce terme peut paraître paradoxalement. Or, les signifiants auxquels le terme semble

35 Ces espaces correspondent à différentes manières d'appréhender la production et le bidouillage. Chacune de ces appellations est toutefois polysémique : elles renvoient, chacune, à des réalités hétérogènes. Ce sont des lieux de travail collaboratif : les personnes sont libres d'y développer des projets individuels ou collectifs : les makerspaces se distinguent par l'utilisation massive d'arduino, des outils qui permettent de rendre électronique des hardware (des pièces analogiques) ; les fablabs en sont des dérivés ; les hackerspaces se reconnaissent par la présence forte du numérique et de l'action de hacker ; et les biolabs se caractérisent par l'application biologique de la recherche et du bidouillage de tout type de technologies.

36 Créé par Linus Torvalds en 1991, le noyau Linux est un système d'exploitation d'ordinateur qui correspond aux principes du *libre*. D'autres systèmes existent : principalement Apple et Windows.

renvoyer participant à la critique tant de la production industrielle à grande échelle et ses conditions de production, que du système politique et économique qui la fait exister :

« Pour moi, la différence qu'il y avait entre Calafou et d'autres types de communautés, c'était la partie industrielle conçue comme un autre type d'industrie, qui n'a rien à voir avec le progrès ni avec l'industrie contaminante » (Entretien avec Olivia)

Pour éclairer les propos d'Olivia, je propose d'analyser l'événement *Hacker La Terre*.

1.2.2 Hacker la Terre – apprivoiser les technologies à l'environnement

Le concept de « technologie appropriée » est inspiré par celui d'« outils conviviaux » théorisés par Ivan Illich (1973). À Calafou, le premier terme est omniprésent et concerne majoritairement deux paramètres : l'adaptation des technologies pour soi (et par soi) ainsi que leur ajustement à l'environnement dans lequel s'inscrit le groupe. Je propose, en considérant l'intitulé de l'événement « Hacker la Terre » comme un acte conceptuelle pertinent, d'appréhender et de mettre en lumière les représentations technologiques des membres de Calafou. L'intitulé *Hack the Earth*, en même temps qu'il induit une distinction entre le technologique (hacker) et l'environnement (la terre), les rassemble à l'intérieur d'un même univers. Organisé à Calafou par les habitant-e-s depuis 2013, c'est l'événement annuel phare, le plus valorisé par les Calafitas. Pendant quatre jours, le territoire de Calafou se transforme : une cinquantaine de personnes se retrouvent et échangent des instants autour d'ateliers et de thématiques variées (féminisme, technologies analogiques et numériques, gestion des conflits).

Aujourd'hui c'est le 19 avril, le jour où commence l'événement Hacker la Terre. Ça sent l'été, les premières personnes arrivées sirotent cafés et bières au soleil, au devant du Centre Social ou à l'intérieur, au bar ou aux tables et chaises qui ont été prêtées par la mairie de Vallbona. Le Centre Social se situe au rez-de-chaussée, en dessous des Ateliers de Bois et Fer. C'est un grand hangar au plafond haut, aux murs gris et avec peu de lumière. À l'intérieur, à droite du comptoir, un grand tableau noir est disposé sur le sol, à ses pieds un bac avec des craies. Sur ce tableau, un programme a été pré-écrit par une des membres qui s'en est occupée. Ensuite, des feuilles avec des inscriptions ont été fixées dessus. Grâce à ce planning, les visiteurs peuvent savoir où se déroule quel atelier et à quelle heure. Il y a cinq espaces : la *Hackuina*, la *Casa Roja*, devant le Centre Social, l'Ofitech et la terrasse de l'OfiTech. Les repas sont indiqués : le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner. Les papiers indiquent le nom des ateliers qui vont avoir lieu. Des ateliers portent sur des questions d'imaginaires féministes, de technologies appropriées par soi et à l'environnement, de discussions sur l'anarchisme et le

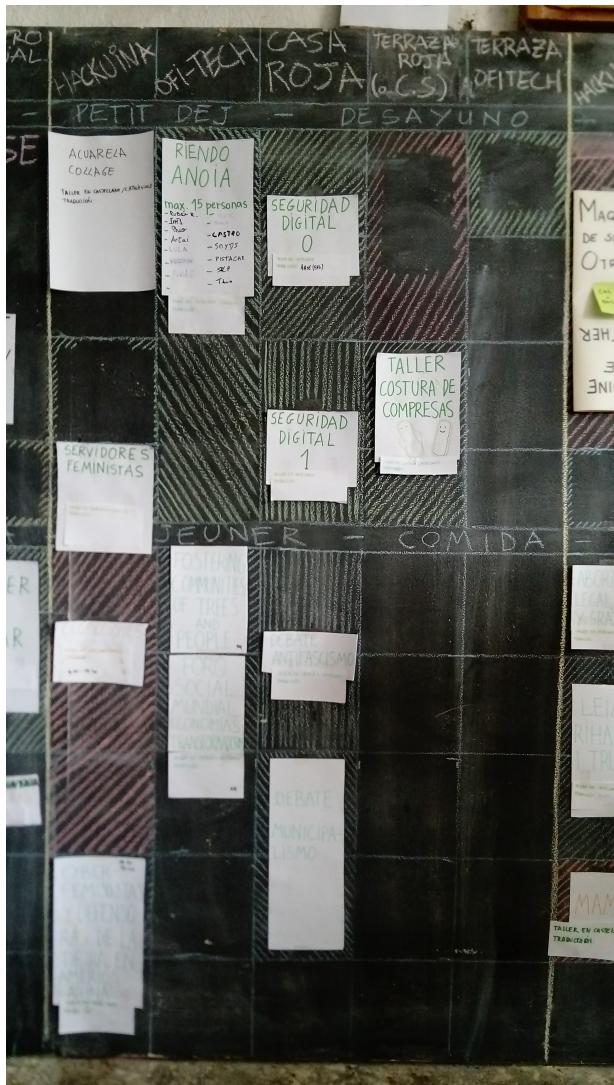


Illustration 9: Programme écrit à la craie sur le tableau

illustre la pratique du hacking (ici appliquée à la terre) qui s'inscrit dans une volonté, voire une nécessité, de s'approprier et de construire ses propres technologies, autant que de partager les savoirs. Cette pratique est associée à l'action de démonter, de déconstruire afin de comprendre comment s'imbriquent les éléments investis.. Hacker c'est avant tout explorer pour ensuite agir d'une manière qui soit contrôlée et profitable. À quoi peut alors renvoyer l'acte de *hacker la terre* ? Continuons avec une autre machine *appropriée*, la *Precious Plastic*.

C'est la deuxième visite organisée pour *Hack the Earth*. Javier, les visiteurs et moi sommes dans l'Atelier de Fer. L'habitant de Calafou se tient droit devant le prototype de la *Precious Plastic*, posée sur une table d'atelier, à hauteur de main. Elle mesure environ 50x30x30cm mais elle n'est pas encore

municipalisme ou encore l'observation de l'eau et la création de microscopes. Pendant cet événement, j'ai appris à fabriquer un microscope à partir de trois fois rien : deux planches de contre-plaqué, des vis et des boulons, un élastique et une webcam usb bas de gamme. La fabrication de cet instrument constituait la troisième étape d'un atelier portant sur l'eau : la première a consisté à la présentation par Joaquim et Olivia du contexte local et des recherches déjà effectuées par les membres de Calafou ; la deuxième nous a mené aux abords de la rivière, à l'entrée du site, à l'observation d'un carré de 10x10cm d'eau courante.

L'apprentissage de la fabrication de microscopes se rattache à la biologie DIY (ou biologie de garage) étudiée par Morgan Meyer (2012). Elle est réputée pour permettre de créer ses propres données biologiques et surtout pour donner accès, démocratiser les outils et les capacités d'analyses biologiques. La multiplication d'événements organisés par les Calafitas autour des technologies montre leur intérêt pour la circulation des connaissances. Cet atelier autour de la rivière

finie, ni installée. Il raconte l'origine de cette machine à recycler le plastique qui a été mise au point et publiée sur internet par un allemand³⁷ depuis 2012. Les plans de la machine ont été diffusés par un site internet et ont même été adaptés avec divers matériaux pour un potentiel d'appropriation plus grand (selon la disponibilité des matériaux, des pays). Il explique que c'est un projet de construction d'une machine à recycler le plastique duquel il est le référent et qu'il a co-construit avec des personnes durant d'autres événements passés. Il raconte que pour la fabriquer, plutôt que d'acheter des pièces neuves et chères, il récupère des pièces qui lui sont données, qu'il trouve ou qu'il va chercher, de seconde main, à droite, à gauche. Alors que sur le site officiel, les plans de la machine font figurer deux moteurs, lui a fait le choix de n'en utiliser qu'un : la machine est adaptable. Il affirme que ce choix est induit par des conditions économiques précaires mais aussi par l'inutilité d'en posséder deux pour l'usage qu'il souhaite en faire. Cette machine sera alimentée par un stock de plastique qu'ils mobiliseront sur place pour le transformer en pièces utiles, notamment dans le filtrage de l'eau. J'apprends alors que cette machine est reliée à la gestion de l'eau de la rivière.

La rivière est un point clé caractéristique des relations entre le hacking et la terre. La première fois que j'ai traversé le pont qui relie la route municipale à la propriété industrielle de Calafou, j'ai été frappée par cette large rivière au courant impétueux et imaginais déjà des individus y barboter, les pieds dans l'eau. Pourtant, l'Anoia, la rivière qui traverse les soubassements du sol et vient alimenter la centrale hydro-électrique, était dernièrement un des cours d'eau les plus pollués d'Espagne. En effet, ce lit a vécu une double période de rejets chimiques : suite aux industries textiles de l'époque industrielle, et aujourd'hui encore en provenance des complexes industriels plus en amont : de production et de traitement de feuilles de papier à rouler. Un groupe de personnes (membres de Calafou et non-membres) s'est intéressé à la gestion de l'eau et à l'analyse de la pollution effective de la rivière : ce groupe a disposé un système de prise de photographies qui fonctionne à l'énergie solaire et immortalise chaque minute l'état de la rivière. En complément, un prélèvement d'échantillon de boue a été envoyé dans un laboratoire d'analyse indépendant au Canada. Ces résultats, toujours en cours d'interprétation pendant mon séjour, attestent de la présence de métaux lourds de type chromium, arsenic, plomb, zinc, mercure. La gestion de l'eau et le recyclage du plastique sont liés et avancent, ensemble avec une attention portée vers la purification de l'eau.

Créer une *Precious Plastic* c'est s'approprier la machine en soi, les techniques qui en permettent la création mais aussi s'investir dans la modification de son environnement. Elle est vouée à transformer les déchets plastiques en artefacts artistiques ou fonctionnels. Le détournement d'un

³⁷ Dave Hakkens. L'histoire de cette machine est disponible sur le site suivant : <https://preciousplastic.com> (consulté le 25 février)

objet-poubelle en objet utile ou ludique correspond au *playful cleverness*³⁸ (Stallman, 2010), un des critères du hack. La transformation d'une matière première symboliquement chargée – et négativement connotée – présente sur le territoire en de futurs filtres à eau participe de ce que j'ai choisis d'extraire et de nommer comme pratique : *hacker la terre*. Hacker c'est s'approprier, faire sien. En effet, le *hack* contient une dimension de contrôle – des paramètres, des visées, de *capacité d'action sur*. Ainsi, la mobilisation de technologies et la transformation de matières premières participent de la compréhension et de l'action sur l'environnement. L'exemple de la *Precious Plastic* en devenir illustre la revendication par les Calafitas de technologies *appropriées*.

Machines, objets, systèmes : la gestion de l'eau et la *Precious Plastic* ont comme dénominateur commun d'être produites ou adaptées par soi (un individu ou un groupe), pour soi ainsi que de viser l'adaptation à, et l'action sur l'environnement. En effet, ces technologies sont pensées et construites en relation à une sensibilité environnementale et s'appuient sur du recyclage, de la réutilisation, de la réparation. L'aspect technologique transparaît dans ces dispositifs, malgré les efforts de mise à distance sur lesquelles insiste Ulle, devant le potager de Lea, habitante depuis un an.

C'est le premier jour d'*Hack the Earth*. Il est 16 heures et le soleil tape. Ulle s'adonne à la visite historique devant un groupe d'une trentaine de personnes attentives aux explications données. Une visiteuse française, bilingue espagnole, traduit en français les propos d'Ulle. Devant le potager, il explique qu'« *ici, on n'est pas écologique, notre projet n'est pas un projet écologique.* ». Ces informations raisonnent de manière contradictoire à ce moment. Alors qu'un potager est sous nos yeux, il explique que la rivière est polluée et que ce potager est un essai, que c'est un projet individuel et qu'il ne s'agit pas du Projet de Calafou.

Le Projet n'est pas agricole, mais les dimensions écologiques sont pourtant bien présentes. À Calafou, la précarité économique et matérielle des résident-e-s se mêle à une forme d'engagement écologique implicite : pour la *Precious Plastic*, c'est le recyclage d'un matériaux polluant approprié à un usage utilitaire qui domine plutôt qu'une forme d'activisme environnemental. De la même façon, Olivia témoigne :

« *Moi-même j'ai un critère écologique vis-à-vis de l'utilisation des technologies numériques. Je recycle des hardware, je fais moi-même mes ordinateurs : je les achète de seconde main mais pas à des particuliers sinon à des magasins spécialisés qui reprennent les ordinateurs d'avocats, de notaires, qui ensuite s'en détachent mais qui*

38 Traduit par espièglerie

en réalité ont un temps d'utilisation de deux mois, le temps de l'obsolescence programmée. La réduction de la consommation, je lui donne la même importance au niveau technologique, mais j'assume aussi que la technologie, pour beaucoup d'entre nous, est une partie fondamentale de la vie. » (Entretien avec Olivia)

Le discours d'Olivia lie la critique de la production industrielle à une dimension écologique qui a ici pour logique le recyclage. Si l'écologisme peut prendre une forme radicalement technophobe, la tendance s'inverse à Calafou : l'usage des technologies est motivé par une attention envers l'environnement en même tant que leur utilisation y prend part. Dans les représentations de l'environnement des Calafitas, la dichotomie entre un monde qui serait naturel et l'autre culturel n'est pas opérante. La promotion du développement des technologies appropriées provient d'une nécessité de contrôle sur les machines plutôt que d'être contrôlé par celles-ci. Cette logique, à Calafou, est applicable en dehors des machines, comme le raconte Paulo :

« Dans ce sens large, je crois qu'on est en train de hacker la société même³⁹, je crois qu'on aide à rechercher et à construire, quotidiennement, à partir de la réflexion et de l'apprentissage quotidien, comment pourrait être la société. » (Entretien avec Paulo)

À Calafou, *hacker la terre* renvoie à des pratiques considérées comme éminemment politique. J'ai pris le parti de voir en cet intitulé plus que le nom d'un événement et de prendre au sérieux l'action sous-tendue.

Le Manifesto del Decaentismo ou le « Manifeste de la Déchute »

Ce manifeste est une proposition poétique écrite par Jordi. Issu d'une ressemblance avec *decrecimiento* (« décroissance »), le titre est un jeu de mot avec le verbe *caer* qui signifie « tomber ». Lors d'un entretien durant lequel j'ai évoqué ce manifeste, un habitant m'explique que l'idée exprime la sensation d'avoir tant décrû qu'il n'est plus possible de décroître davantage. « Détomber », « déchoire », reviendrait à ne pas aller trop loin sur le chemin de la décroissance, en ne refusant pas un usage considéré raisonnable des technologies numériques par exemple. À travers la réutilisation de ressources pré-existantes, le recyclage, la réparation d'objets et de machines, les pratiques matérielles des habitant-e-s s'inscrivent dans une forme de décroissance. Cependant, les mouvements décroissants affichent une forte

39 Je donne à voir dans le chapitre 2 ce que *hacker la société* exprime comme idée à travers l'analyse de l'organisation communautaire.

hostilité vis-à-vis des technologies numériques, ce qui n'est pas le cas des membres de Calafou.



Illustration 10: Un écran d'ordinateur encastré dans les murs de la Nave Quemada, aux abords du HackLab

1.2.3 L'hybridité écosystémique de Calafou

Selon le Dictionnaire de l'écologie (2001), un écosystème représente une totalité « défini[e] comme un système biologique complexe formé par les divers organismes vivant ensemble dans un milieu donné, et par les éléments de ce milieu qui interviennent dans leur existence ». L'inclusion des technologies numériques et des technologies appropriées à l'environnement a des effets sur le territoire. À partir d'une analyse du serveur local et de l'exercice effectué par les étudiant-e-s de la Sorbonne, je souhaite ici approfondir la double territorialité qui traverse Calafou et l'hybridité de son écosystème.

Il est nécessaire d'intégrer à l'environnement la présence des technologies de l'information et de la communication et de leur infrastructure. L'infrastructure informatique⁴⁰ procure une multiplicité de services aux habitant-e-s. J'aimerais donc introduire au lecteur/à la lectrice,

⁴⁰ Une infrastructure informatique correspond à l'ensemble des structures qui permettent le fonctionnement d'un réseau.

l'*Omnius*, le serveur local des habitant-e-s, ainsi qu'à leur réseau informatique, avant d'aborder l'exercice avec la Sorbonne.

Souvent associée à la dématérialisation, l'utilisation des technologies numériques possède cependant toujours un espace physique (Broca, 2018). Le serveur local, situé dans le HackLab où il est actif, permet à l'ensemble des personnes présentes sur le territoire et disposant de son adresse de s'y connecter. Un de mes deux colocataires, Nico, m'a un jour confié :

« *Si tu ne consultes pas l'Omnius, c'est un tas de données que tu perds...* »

Et pour cause : *Omnius*, le serveur local, fait partie de Calafou tant par son contenu que par les services et les clés de lecture qu'il offre. Le latin *Omni* se réfère étymologiquement à l'idée de totalité et recouvre l'ensemble du territoire depuis lequel il est accessible. Conçu pour être uniquement consultable localement, je propose de considérer l'appartenance d'*Omnius* au territoire. C'est là que se territorialisent les données propres à l'organisation politique de la communauté, des documents relatifs à la généalogie du Projet, des images et témoins des avancées infrastructurelles. *Omnius* est connecté à l'infrastructure de câbles du réseaux. Il est accessible sur les ordinateurs individuels de chacun, localement. Le réseau, contracté chez un fournisseur en accord avec les valeurs numériques éthiques du groupe, distribue l'accès à internet aux habitant-e-s. D'un bout à l'autre des 28 000m² de densité territoriale, des points de connexion divers sont mis à disposition. Aucun d'entre eux n'est protégé par un code, l'accès se fait sans autorisation particulière. La première semaine de mon séjour, des ouvriers sont venus installer la fibre optique. Suite à cela, j'ai demandé à Mireia, une des habitantes qui s'occupe de maintenir le réseau informatique en bon état de fonctionnement, si elle notait la différence. Elle confirme mais nuance tout de même en m'informant que :

« [...] *On doit prendre soin de notre réseau, et on devrait certainement faire une révision de certains appareils, certains câbles qui sont un peu vieux et ainsi perdent des paquets⁴¹... Parce-que, bien-sûr, le réseau de Calafou, aussi grand qu'il est, dans pratiquement chaque grand édifice, et les habitations, ben c'est 27 appartements ! Pour que tout arrive à sa place, il y a une certaine complexité...* » (Entretien avec Mireia)

41 Les paquets sont des ensembles de codes que l'interface de l'ordinateur traduit en fonction, lisible par les humains.



Illustration 11: Une ribambelle de fils entre le bas et le haut de la colonie (ici l'OfiTech et l'entrée des Ateliers de Bois et de Fer)

Elle m'informe que ce sont eux-mêmes qui gèrent les câbles et leurs connexions. Il est souvent arrivé qu'un point WiFi soit coupé du réseau : s'ensuivaient alors maintes tentatives, avec une rapidité de succès variable, de rétablir le bon fonctionnement de celui-ci. De nombreux câbles connectés entre eux traversent Calafou. L'infrastructure est montée et entretenue par Mireia et Jordi (et quelques autres compétent-e-s) qui sont souvent allés s'occuper de la gestion des fils et de la transmission du réseau. La répartition de câbles connectiques sur l'ensemble du territoire et la superposition d'un univers déterritorialisé participent aux représentations de cet imaginaire informatique et ainsi de la présence nécessaire à la vie quotidienne des technologies numériques. Les ressources misent à disposition par l'*Omnius* et l'accès à internet, sont un type de ressources culturelles importantes pour le groupe. L'exercice qui a été proposé aux étudiant-e-s de la Sorbonne témoigne d'une double étendue écosystémique (déterritorialisée et en dehors des limites propres au cadastre) :

Nous sommes assis devant les quelques marches, construites par des pneus remplis de terre en leur centre, devant la *Casa Roja*. Olivia et Nico expliquent le travail ethnographique qui est attendu aux étudiant-e-s en géographie humaine de la Sorbonne. Olivia parle en castillan et Nico traduit en français. L'exercice est le suivant : à partir du monde vécu, de ce qu'ils apprendront en quatre jours du

Projet de Calafou et des supports que leur proposeront les deux membres (Fanzines, cartes, exposés, explications informelles), ils doivent, divisés en groupes de 4 ou 5, produire une cartographie d'anticipation de ce que pourrait devenir Calafou dans un futur indéfini. Olivia insiste sur la création d'univers « post-humains » inspirés d'un imaginaire dystopique ou utopique. Pour l'exercice, l'accent est mis sur le développement de technologies appropriées adaptées aux problèmes effectivement rencontrés par l'environnement : notamment en relation à la rivière. Cet environnement est étendu au-delà des limites du cadastre, expliquent-ils. Les étudiant-e-s doivent considérer Calafou comme un ensemble, un lieu qui participe d'un écosystème duquel fait partie le champ qui se situe derrière les habitations et l'entièreté de la rivière – un flot continu qui traverse multiples espaces et communique avec d'autres espaces, en même temps qu'elle les fait communiquer, explique Olivia. L'idée, c'est de comprendre les problématiques rencontrées par les Calafitas et d'essayer d'y répondre en laissant libre-cours à ses capacités d'anticipation. Nico explique aux étudiant-e-s qu'ils doivent apporter des contenus textuels, graphiques ou audiovisuels qu'Olivia et lui incorporeront par la suite à une carte interactive sur le serveur. Il distribue la carte qu'ils ont préparée (illustration 12).

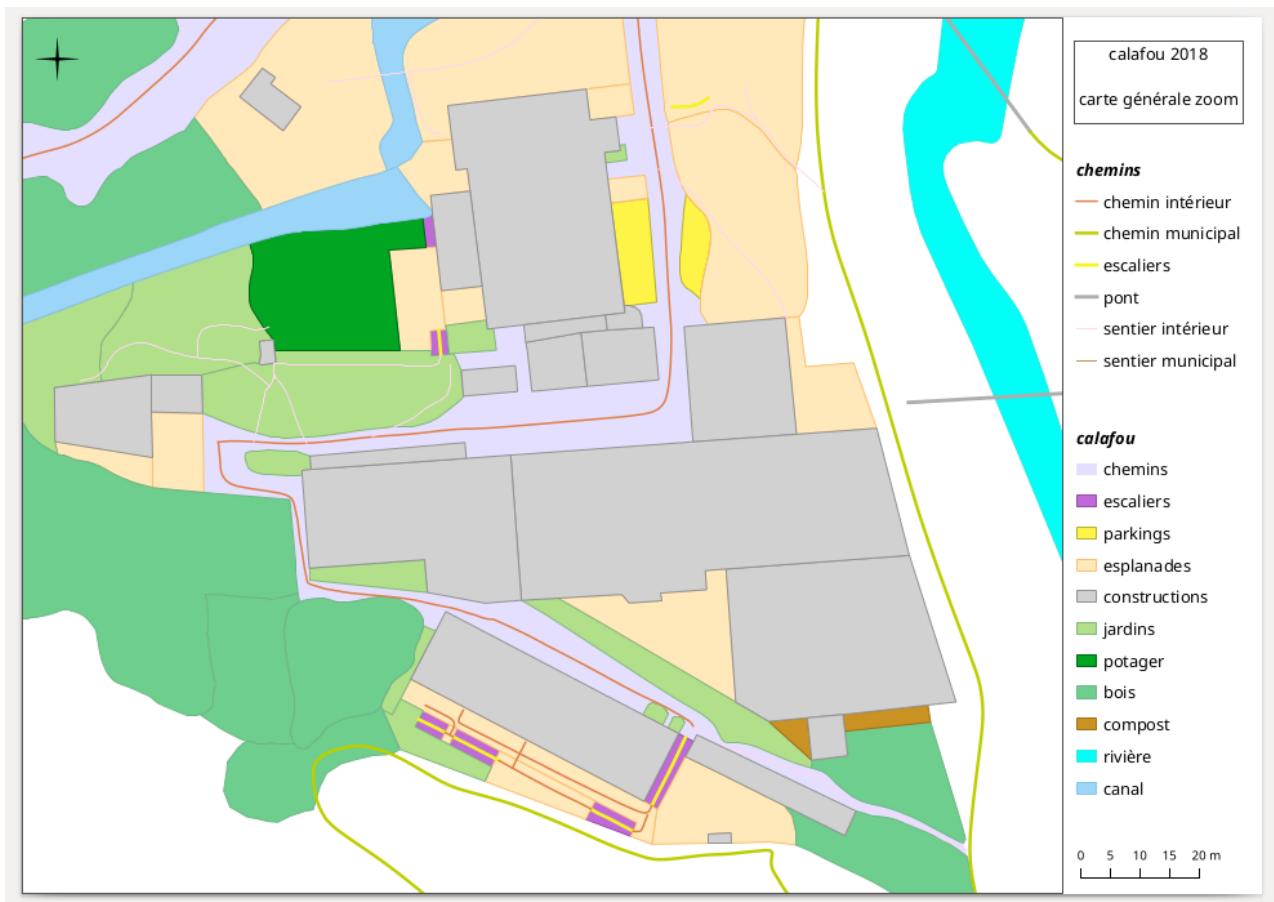


Illustration 12: Carte produite par Nico et Olivia pour supporter le travail ethnographique des étudiant-e-s

Cette carte fait suite à de nombreuses autres cartes précédemment créées avec des aspirations différentes. Nico, l'après-midi qui suit la présentation des consignes, présente un exposé qui relate une succession technique des types de cartes qui ont été produites à Calafou : des cartes formelles, des débuts pour situer les points clés du lieu (centre social, point d'eau, toilettes), jusqu'à la carte présentée ci-dessus. Cette dernière carte, en parallèle des instructions données aux étudiant-e-s, éclaire la conception territoriale des membres de Calafou. Ces derniers incluent Calafou dans un écosystème. La pratique même de la cartographie et la demande d'inclure des technologies *appropriées* à l'environnement caractérisent l'importance, pour les Calafitas, des réseaux comme des ressources environnementales. L'écosystème est donc entendu ici dans un double sens : Calafou avec l'environnement extérieur à celui du cadastre de la colonie et cette double territorialité, imposée par les réseaux⁴², qui participe du même monde.

42 J'approfondis l'importance des réseaux dans le chapitre 2.

L'imaginaire éco-industriel domine à Calafou. Le terme d'industrie ne se réfère pas à la quantité de production, ni à la vente sur un marché mais, mêlé à l'écologie, il fait plutôt écho à l'héritage de l'infrastructure industrielle et au type d'activité qui s'y déploie en contraste des éco-communautés : du bricolage informatique, de la soudure, la construction de machines *appropriées* à l'environnement (*Precious Plastic*, contrôle de l'eau). Loin de se vouloir autarciques, les Calafitas fonctionnent en réseaux sociaux et ne sont que peu isolé-e-s. C'est pourquoi la double territorialité, à travers l'*Omnius* s'inscrit dans la localité à Calafou même, mais par internet elle s'étend à l'ensemble du cyberespace.

1.3 Des démarcations territorialement dessinées

Vivre en communauté implique la constitution d'un « nous ». Comment ce *faire groupe* se manifeste-t-il à un niveau territorial ? Que cela concerne l'invitation de personnes extérieures à Calafou ou l'organisation d'événements, des délimitations entre les membres et les non-membres s'établissent sur une base territoriale. Comme le rappelle la juriste Sarah Vanuxem (2010), la propriété donne un titre à l'habiter que les visiteurs n'ont pas. Cela transparaît dans les *visites historiques* organisées dès lors qu'un groupe extérieur est sur le territoire (1.3.1). À ce moment se dessinent les contours de ce qui rassemble la communauté, en même temps que ce qu'elle est, ce qu'elle fait. Cette visite fonctionne comme un dispositif et installe une frontière entre les personnes : ceux qui racontent et ceux qui écoutent ; les connaisseurs et les apprenants. À l'issue de cette visite, des frontières relationnelles se cristallisent par un accès limité au lieu et aux installations. De la même façon, la venue de groupes exogènes entraîne des modifications spatiales qui symbolisent le communautaire et le différencient de l'extra-communautaire (1.3.2). Néanmoins, les membres de Calafou défendent la nécessité de l'interconnexion avec d'autres espaces : des communautés, des groupes, des personnes, des habitant-e-s du village. L'écosystème inclut des relations entre le territorial et le déterritorial, à une échelle locale ou plus étendue (1.3.3). Ainsi, à travers le dispositif de déambulation historique au cœur de Calafou d'abord, puis celui de séparation spatiale entre la communauté et les autres, je montre la manière dont l'investissement de l'espace fédère le groupe communautaire. Enfin, je donne à voir l'essentielle incorporation de Calafou dans un tissus social plus ample qui témoigne de l'ouverture essentielle de la communauté.

1.3.1 Le dispositif de la visite historique : se raconter à partir du territoire

En même temps qu'ils constituent un « nous », les membres qui donnent la visite transmettent une vision politique qu'ils plaquent sur le Projet de Calafou. Pour l'accueil de personnes sur le territoire de Calafou, le dénominateur commun est la *visite historique*. Comme son nom l'indique, il s'agit d'un tour commenté et conté de la propriété. Je propose de considérer cette visite comme un dispositif au sens où elle est un réseau établi entre des éléments linguistiques (raconter), institutionnels (la coopérative) et politiques, où elle a une fonction stratégique et résulte du croisement entre des relations de pouvoir et de savoir (Agamben, 2006). Les visites permettent de raconter l'histoire du territoire, qui lui même devient support de soi, de la communauté. La personne qui fait la visite plaque une vision politique sur Calafou. C'est un moment durant lequel se jouent le statut du Projet et par là même, de ses membres.

La communauté s'y présente en tant que groupe, donne à voir la crédibilité et la stabilité du Projet, les expérimentations, les réalisations et les difficultés. La visite permet de transmettre la lecture territoriale du groupe en même temps que ce qui en regroupe les habitant-e-s. Si l'on n'a pas assisté à cette visite, on ne sait par exemple pas que l'intégralité du toit des habitations a été refait, ni que le toit de la *Casa Roja* et ses chambres sont en cours de réhabilitation. Cette excursion guidée permet de mettre en avant les années de travaux infrastructurels nécessaires à rendre l'endroit habitable et utilisable, et ainsi de valoriser les efforts des habitant-e-s dans l'élaboration de ce qu'est Calafou dans le présent. En racontant le passé, on se raconte soi dans le présent et on se projette aussi dans le futur. Le conteur fait ressortir la multitude de projets, d'activités et de préoccupations qui traversent le lieu. Certain-e-s habitant-e-s s'adonnent à cette narration plus que d'autres, pour des raisons d'aisance et de langues parlées. J'ai assisté à cinq visites. Chacune diffère selon le temps disponible et consacré, la personne qui la donne et ses sensibilités particulières, le type de public et le cadre de la présence de celui-ci. J'ai choisi de détailler la visite du 23 mars qui a été plus longue que les autres.

Ce jour-là, Javier offre une visite des lieux à quatre hackeuses berlinoises, venues travailler deux semaines sur leur projet d'Hackerspace⁴³. Âgé de 36 ans, Javier est venu d'Argentine en 2009 avec une affinité anarchiste et des préoccupations liées aux mouvements sociaux catalans, notamment celui des *Okupas*. Alors en 4^{ème} année de Sociologie à l'Université, il interrompit sa licence⁴⁴ avec l'insatisfaction de continuer dans l'Académie, mais aussi celle de travailler pour l'État ou une entreprise. Investi donc, depuis les prémisses, Javier est là lorsque le Projet Calafou

43 <http://heartofcode.org/> ; <http://heartofcode.org/calafou> (consulté le 5 février 2020)

44 La *licenciatura* en Argentine dure 7 ans. Cela correspond, en France, aux 7 années qui suivent le baccalauréat.

démarre. Il fait la visite en anglais, la langue que nous partageons tou-te-s. Son statut et son multilinguisme font que Javier est celui que j'ai vu le plus souvent donner des visites. Celles-ci débutent, à chaque fois, au même endroit : ce qui est considéré comme étant le *bas* de Calafou. La visite guide les spectateurs des origines connues du territoire jusqu'à sa vie présente et ses projections futures. C'est à la généalogie chronologique du lieu qu'il va consacrer son introduction.

Je rejoins les filles qui marchent déjà, avec Javier, vers le *bas* de la colonie. Il nous explique qu'il commence toujours ici car c'est là que se trouvent les bâtiments les plus anciens. Son récit commence par une référence rapide à propos d'un gisement d'ossements néandertaliens retrouvés à quelques kilomètres d'ici, à l'Abri Romani à Capellades, un village voisin. Ça me questionne. Cela vient comme symboliser les vertus environnementales du lieu, appuyées par la présence d'une rivière qui induit un écosystème, à une époque, prolifique. Datés de différentes époques, les édifices représentent des tranches d'histoire singulières répète-t-il : d'abord moulin à grain puis moulin à papier, le bâtiment à notre droite, en-dessous duquel passe la rivière, jouxte d'autres édifices qui ont été construits à la fin du XVIII^{ème} siècle, début XIX^{ème}, à l'époque industrielle. Javier, après avoir sondé les connaissances du public face à cette période historique, donne les caractéristiques principales de ce qu'étaient les colonies : à savoir des lieux où travaillaient et vivaient les ouvrières et dont le fonctionnement politique était patronal et clérical. C'était un système fermé où les ouvrières et ouvriers pouvaient réinvestir l'argent qu'ils gagnaient : il y avait un bar-casino, une épicerie, un boucher y acheminait de la viande, chacun avait un clapet dans le poulailler et une terre cultivable. Nous sommes toujours en contre-bas. Il clôt ce chapitre et, sans transition, poursuit ses propos sur les premiers balbutiements de Calafou, en 2011. Il fait le récit de la CIC et du contexte politique et économique de la Catalogne à cette période. Il développe les conditions d'arrivée, d'achat auprès du propriétaire actuel qui, pris entre deux eaux, a préféré leur louer avec option d'achat cette friche industrielle plutôt que la laisser devenir un incinérateur de déchets : pour finaliser l'achat de la propriété, « il y a comme condition le versement mensuel du loyer et la réhabilitation du toit de la *Casa Roja*, anciennement maison du patron, qui menace l'habitation entière et en fait un lieu insécurisé » explique Javier, en anglais, sous les acquiescements intéressés des hackeuses. Il nous invite à entrer dans l'ancien moulin qui abrite aujourd'hui une « brasserie anarchiste » au rez-de-chaussée ainsi qu'une ancienne cuisine communautaire obsolète en même temps qu'une salle commune, aujourd'hui nommée la *Hackuina*, à l'étage. Lorsque nous entrons, une douce effluve de caractère, de houblon et de malt infusant embaume nos narines. La brasserie existe depuis cinq années alors que la création de la figure légale est seulement en cours de légalisation : la *Estrella Negra Cerveceria*⁴⁵. Il en explique brièvement le processus de fabrication mais insistera plutôt sur la dimension politique liée à l'économie solidaire à l'origine de ce projet. La vente de ces deux types de bières (une blonde légère et une ambrée plus

45 *La brasserie de l'étoile noire* fait référence à un symbole anarcho-libertaire

forte) permet d'apporter des fonds aux coopératives qui reversent soit dans les réseaux alternatifs, soit dans les caisses contre la répression policière pour payer les avocats etc.

À ce moment de la visite, il est déjà possible de dire que ce dispositif, depuis le territoire, raconte la communauté et met l'accent sur le *politique*. Calafou est un projet politique qui se base sur la réhabilitation d'un espace de production. Javier raconte l'espace, il se raconte soi et la trajectoire de l'entité « communauté ».

En continuant après les trois marches du fond, nous arrivons dans une haute pièce avec un recoin séparé par un mur. Cet espace se transforme ponctuellement en Atelier de Sérigraphie lors d'événements.⁴⁶ Nous continuons vers le Centre Social où il mentionne un espace de projection de films, le free-shop au fond, le bar et l'utilisation de cet endroit lors d'événements principalement. Nous en sortons pour nous diriger vers la *Casa Roja*. Une fois arrivées, les allemandes s'échangent des regards exorbités et quelques phrases en allemand que je ne comprends pas, un sourire d'étonnement aux lèvres. L'atmosphère est poussiéreuse, les matelas abîmés, des objets divers sont parsemés sur le sol et créent des obstacles. L'installation est minimale et d'ici un mois, des étudiant-e-s de la Sorbonne logeront dans deux des quatre chambres du 1^{er} étage. Javier nous montre la structure en bois qui a été installée en vue de venir y apposer un parquet. Javier continue : l'étage du dessous est destiné à devenir un « lieu de vie communautaire » : cela donne directement sur le parvis principal, là où a débuté la visite. C'est aussi le cœur de l'occupation de l'espace lorsque Calafou accueille un événement. Nous montons sur le toit où des travaux de réhabilitation sont en cours depuis quelques mois : l'isolation et la protection du soleil.

Si Javier, un initié, ne nous guidait pas, nous serions incapables de lire ces espaces et leurs potentialités. Il nous apprend que certaines parties sont réservées à un usage événementiel. Cela induit, en opposition, une utilisation plus restrictive de certains endroits comme les habitations. Le reste de la visite est plus filandreux : c'est une succession succincte des espaces et activités restantes. Entre chaque lieu, chaque projet, nous arpentons cet espace grand de 28 000m². Des arbres poussent dans des pots constitués par des pneus de voiture plus ou moins larges, des affiches et des marques du passé ou du présent nous entourent. La visite permet de délimiter les espaces réservés aux habitant-e-s et à leurs proches, des espaces prévus à l'accueil des autres personnes. La visite fonctionne ainsi comme un dispositif de monstration du marquage communautaire, en même temps qu'elle fait la démonstration de l'engagement politique du Projet. Cette visite a une portée performative, elle agit sur les membres de la communauté en même temps que sur les personnes extérieures.

46 Sur les quatre mois passés, il n'a jamais été utilisé pendant ma présence.

1.3.2 L'expression spatiale d'un « nous »

Délimiter le territoire ne se fait pas qu'à travers ce dispositif de *visite*. La préparation préalable de la venue des invités et la répartition des zones de vie passent par des choix et des opérations matérielles. L'entité-communautaire, le « nous », s'exprime à travers le territoire. Les démarcations entre membres et non-membres s'effectuent en relief et en creux. Pour en témoigner, je m'appuie sur le cas de l'accueil des étudiant-e-s de la Sorbonne et de celui des hackeuses berlinoises. Dans le premier cas, la démarcation s'effectue en relief, sur le territoire. Dans le deuxième cas, la démarcation, davantage passive, s'effectue en creux et concerne la déterritorialisation du territoire.

À Calafou, comme déjà mentionné ci-dessus, se distinguent deux zones : le *haut* et le *bas*. En haut se trouvent les habitations privées des personnes de la communauté. Des panneaux à caractère privatif bordent les voies d'accès à cette zone : elle est réservée aux habitant-e-s. Pendant les événements, cette partie du site n'est pas fréquentée par les occupant-e-s. Les zones de vie et de sociabilité se trouvent dans la partie basse du site et se concentrent principalement autour du Centre Social. Cet espace s'anime lorsque des événements ont lieu. Cette limite est accentuée par la disponibilité spatiale des mobiliers : la douche et les toilettes, situées en bas, sont à l'usage des accueilli-e-s. Pour la venue des étudiant-e-s en géographie humaine de la Sorbonne, une préparation préalable spécifique a été adoptée. Abriter un groupe dont la venue est financée par une université française permet de s'avancer dans des tâches nécessaires et difficiles comme la pose d'asphalte sur le toit (l'achat de la propriété en dépend). Cela engage de s'avancer dans l'aménagement des chambres d'accueil : il faut bien les accueillir. Les modifications délimitent le « nous » des « autres » : les membres sont habitué-e-s aux conditions de vie présentes (fraîcheur, humidité, poussiéreux) et leur jugement n'entraîne pas grande perte, alors que le bon accueil d'universitaires parisien-ne-s nécessite un certain nombre de précautions. Les espaces ne sont pas les mêmes lorsque la présence de ces allochtones est prévue : l'étron coincé au fond des toilettes doit disparaître, la *Hackuina* où se dérouleront les ateliers doit être en ordre, les habitations dépourvues de poussières. Du 15 mars (jour de mon arrivée) au 15 avril (accueil des étudiant-e-s), les travaux de réhabilitation ayant lieu dans la *Casa Roja* visent à accueillir correctement les français-e-s. Le premier étage de la *Casa Roja* comprend quatre chambres. Il y en a une qui est inutilisable : ce sera le lieu de stockage. Toute l'attention est portée sur l'une d'entre elles. Une fois en haut des escaliers, c'est la chambre de gauche qui fait l'objet d'une réhabilitation intense. Pendant un mois,

le groupe de réhabilitation (2.1.1), aidé par d'autres membres qui ont participé aux journées de travail communautaire, a successivement isolé, repeint en blanc, reconstruit la vitre, posé une structure en bois sur laquelle sont venues s'insérer des planches d'un parquet récupéré (poncé et traité). Ensuite, des mezzanines ont été montées et les lits ont été faits. Ces travaux ont été achevés à la dernière minute, alors qu'arrivaient les étudiant-e-s avec Nico et Olivia en voiture. Jusque-là, les habitant-e-s faisaient beaucoup de blagues, sous-entendant que les étudiant-e-s seraient choqué-e-s par le côté punk de Calafou : la poussière, la terre, l'ancienneté des bâtiments etc. Ils disaient cependant que s'ils n'étaient pas contents et satisfaits, cela n'était pas important. Ils ont fait de gros efforts pour que l'accueil soit le meilleur. Alors que les parisien-ne-s découvrent leur habitat, Natalia m'envoie capter la réaction des étudiant-e-s, espérant qu'elle soit bonne. Je perçois à cet instant l'importance des efforts fournis par les Calafitas et le souhait que cela plaise et soit reconnu. Le dispositif de *visite historique* a aidé dans la démonstration des efforts matériels demandés, depuis 9 ans, pour le maintien et l'amélioration de l'infrastructure. À la fin du séjour, les étudiant-e-s disent avoir été impressionné-e-s par les travaux et l'investissement des Calafitas dans la colonie, et reconnaissent particulièrement les efforts liés à leur lieu d'habitat. Ils remercient la communauté. Pour ce séjour, la démarcation spatiale a été opérée en relief : ces nombreux efforts représentent une démarcation positive. Le soin et l'attention portés à cet accueil participent à la reconnaissance d'une distinction entre la communauté et les autres. Les venues ne sont jamais du même ordre. Ces modifications concernent le séjour des étudiant-es de la Sorbonne, mais ce n'est pas toujours de la sorte selon le public accueilli.

Un peu avant, en mars, les quatre hackeuses venues de Berlin ont séjourné deux semaines à Calafou pour travailler sur leur projet⁴⁷. Contrairement aux personnes de la Sorbonne qui ont habité en bas (exceptés le professeur accompagnateur, une étudiante plus âgée et un doctorant), elles ont été hébergées en haut, dans l'appartement communautaire voisin au mien. La chambre des quatre femmes a été préparée la veille par Nico et Monica, deux personnes du groupe qui s'occupent des habitations (HaEmViCo, voir 2.1.1). Leur arrivée était moins attendue et engageait catégoriquement moins l'ensemble de la communauté. Aucuns travaux ne devaient être entrepris pour que l'accueil soit correct. Bien que le séjour soit d'une nature tout à fait différente, elles ne se sont pas toujours senties à l'aise durant les 10 jours passés. L'une d'entre elles a considéré qu'elles étaient sans cesse obligées de créer ou de nettoyer les espaces qu'elles pouvaient utiliser. Elles n'étaient pas informées des événements qui avaient lieu, ou elles manquaient de précisions (l'heure, le lieu), ce qui handicapait l'organisation de leur quotidien. Un soir, en effet, un barbecue s'est improvisé et les

47 <http://heartofcode.org/> ; <http://heartofcode.org/calafou>

informations ont été transmises via les réseaux sociaux. Cela a créé chez elles un sentiment de dépendance et de manque d'attention. Les Calafitas les ont accueilli sur leur territoire sans préparation particulière préalable, contrairement aux étudiant-e-s de la Sorbonne. Pourtant installées au niveau des habitations communautaires, une sensation de non-inclusion est née. Le lieu a pu leur paraître hostile, abscons et surtout, en l'absence d'espace commun où se retrouver, elles n'ont rencontré personne hormis trois habitantes au cours d'un repas auquel elles ont été invitées par Natalia. L'absence d'âme dont m'a fait part Magda, une des allemandes, à propos de Calafou, est symptomatique de cette démarcation relationnelle *in* et *out* dont est imprégné l'espace, hors période événementielle. Elle a témoigné d'un manque de l'effervescence de la ville, qui contraste largement avec l'errance étouffée que peut faire ressentir la vie à Calafou lorsqu'on n'appartient pas au Projet, qu'on ne fait pas partie de la communauté, et qu'on n'est donc pas inclus dans les réseaux de communication déterritorialisée. Ainsi, pour ces femmes, le manque d'investissement communautaire pendant leur séjour symbolise une démarcation territoriale négative : celle-ci s'est opérée en creux. Elles ont fait l'expérience d'un manque de considération de la part des membres.

1.3.3 La nécessité de l'interconnexion

La *communauté* ne vise pas l'autarcie, l'absence de contact extérieur, au contraire. Les venues multiples de personnes et de groupes sont une constante à Calafou. Les membres se représentent cet espace comme un nœud (*node* en anglais réfère à la sémantique du réseau ; un réseau étant composé de différents *nodes*) appartenant à un réseau social double : territorial et déterritorialisé. Les deux sont nécessaires et sont *politiques* : c'est-à-dire que les fréquentations extérieures se font par affinité politique. Le premier réseau s'inscrit sur le territoire de Calafou et sur les connexions entretenues avec les alentours ; le deuxième passe par la connexion avec d'autres groupes plus à distance à l'aide d'outils de communication avec l'extérieur.

Le régime de propriété permet à la communauté d'accueillir des personnes extérieures et autorise des investissements aux degrés divers.

« Une des choses importantes ici je crois, c'est la flexibilité du modèle, autant pour le mode de vie que pour la participation : une personne comme Felipe, qui travaille à la brasserie, c'est quelqu'un qui fait partie de Calafou mais qui vit pas ici. Olivia utilise un mot qu'est super beau pour ça... C'est 'écosystème', parce que c'est plus que des personnes et un projet commun autour d'individualités, c'est un écosystème avec ses entrées, ses sorties, sa flexibilité et sa manière organique de réagir aux problèmes, aux

conflits, aux événements et à tous ces aléas du quotidien et de la vie en général. »
(Entretien avec Nico)

Dans cet extrait, Nico valorise la multiplicité des manières d'utiliser l'espace que permet la coopérative de Calafou. L'accent est mis sur les interactions sociales et la nécessité de faire partie d'un ensemble, d'un réseau, d'être connecté. C'est important que Felipe puisse faire partie de Calafou sans y habiter. De la même façon, c'est chose nécessaire qu'existe la possibilité de faire séjourner des groupes – comme celui de la Sorbonne – sur la colonie, ou que d'autres puissent utiliser l'espace. À une autre échelle, des lieux repaires sont parsemés aux alentours de Calafou. Vallbona, la ville où se situe la gare la plus proche, en est un :

« Un projet comme Calafou s'il a pas de lien avec Vallbona ça n'a pas de sens, si y a pas de lien avec Barna⁴⁸, d'autres communautés, ça n'a pas de sens... » (Entretien avec Nico)

Bien que rattachée à Cabrera d'Anoia par le cadastre municipal, la vie de la colonie s'établit davantage de l'autre côté de la rivière, à Vallbona – qui est par ailleurs géographiquement plus proche. Différents types de liens se sont créés depuis l'investissement de l'ancienne colonie. L'intérêt historique porté par la communauté est un facteur valorisé. En effet, des travaux de recherche d'archives ont été effectués et une production audio-visuelle a été réalisée avec des personnes du village ayant connu l'époque où la colonie était active. Ces entretiens ont permis de créer des liens avec le village et leur ont fait profiter d'une crédibilité et d'une sympathie plus importantes. Des expositions ont été organisées sur la place du village afin de montrer les actions politiques menées notamment les études sur la pollution de la rivière. Ce sujet n'est pas polémique et suscite volontiers l'adhésion des contadins. Témoigner son intérêt environnemental pour le bien commun donne une image positive de leur groupe et du Projet. J'ai personnellement rencontré des habitant-e-s du village qui ont été interviewées par les Calafitas. En les questionnant sur leur vision de Calafou, j'obtenais souvent des réponses d'affections saupoudrées de regrets à propos de leur manque de ressources : « Ils n'ont pas assez d'argent, il en faudrait énormément pour rénover toute la colonie ! » ; « Leur projet ne tient pas la route, la quantité de travaux est trop importante » ; « C'est un projet utopique, mais on peut pas vivre comme ça ». Lola, une ancienne habitante de la colonie de Can Marçal, avec qui j'ai fait deux entretiens (dont un déambulé à Calafou) n'avait de cesse de me questionner sur ma présence en bas. Depuis Vallbona, « en bas », correspond à la colonie. Cette présence est vue comme un acte vain, étonnant et presque dépourvu de sens par les

48 Barna = Barcelone

quelques personnes âgées rencontrées lorsque j'accompagnais Lola en ville. « Mais tu es jeune ! Et tu ne t'ennuies pas ? Mais après, une fois que tu es vieille... » m'a un jour dit Lola. La praticabilité du territoire et les conditions de vie impliquées questionnent et limitent l'accessibilité de Calafou à une partie de la population. En revanche, en 2017, les habitant-e-s organisèrent une paella avec les contadins et la maire du village. Ce rendez-vous est raconté sous forme de souvenirs parcellaires et anecdotiques, et informe sur les nécessités d'être en lien avec l'entourage proche. Les matériaux historiques de la colonie agissent comme liant entre les villageois et les Calafitas.

D'autres connexions sont nécessaires et parfois en continuité avec les rencontres territorialisées. La communauté de Calafou possède un site internet ainsi qu'un Wiki⁴⁹. Ces deux sites internet représentent ce besoin d'être connecté de manière plus ample, d'être vu et visitable. Sur le site, une page est réservée aux informations concernant les visites extérieures. Un mail est mis à disposition, ainsi que la souscription à une mail liste permettant d'être tenu informé des dernières nouvelles et événements. C'est de cette façon que le collectif féministe italien « Femmes Brutales » a contacté la communauté. Du 7 au 9 juin, la communauté a permis à ce collectif d'accueillir leur rave party annuelle. Fait d'expositions, d'installations artistiques extérieures, de performances et de soirées musicales, cet événement a accueilli environ 200 personnes sur le territoire. Les habitant-e-s n'ont eu à gérer que les aspects liés à la sécurité du lieu et à faire la médiation entre les organisatrices et le lieu, les outils disponibles. Après la *rave*, alors que nous sommes quelques-uns, près de la brasserie, une habitante passe et parle de cet événement. Elle n'est pas spécialement pour mais elle dit ne pas en parler à la communauté. En même temps, elle dit en me regardant que Calafou est un super lieu pour un tel événement et que Calafou n'est pas une propriété, sinon un lieu à partager : « c'est pour le commun ». Calafou se veut être un espace interconnecté avec d'autres espaces. Ceux-là sont plus ou moins éloignés, stables et participent de l'écosystème de Calafou. Même si les relations affinitaires se font plus massivement de personne à personne, les espaces coopérativistes ou libertaires rassemblent : des bars, des espaces politiques, des événements, des fêtes de particuliers.

L'espace de Calafou se construit autour d'autant de continuités historiques que de discontinuités formant un terreau de signifiants communs. L'imaginaire éco-industriel qui traverse le lieu autant que les activités qui s'y déroulent structurent la communauté et lui attribuent un caractère politique. À travers l'espace, les membres opèrent des démarcations entre ceux qui appartiennent au territoire

49 <https://wiki.calafou.org/index.php/Portada>

et ceux qui ne sont que les passagers : ainsi l'espace constitue le socle communautaire et le média de démonstration de leur engagement politique.

2 CHAPITRE 2 – L'auto-organisation communautaire des membres à l'épreuve

L'appropriation du territoire est concomitante à celle de l'organisation collective de la communauté et des activités qui s'y déploient. Différent d'une simple organisation qui repose sur un système d'assemblée, et éloigné de la centralité décisionnaire, un premier mouvement d'appropriation s'effectue par la singularité du modèle de gouvernance qui structure Calafou. La tentative de systématisation et de régulation de laquelle l'organisation témoigne m'a amenée à considérer une deuxième appropriation : celle des relations socio-politiques à Calafou.

Appelée *sistema operativo* (traduit par système d'exploitation), l'organisation repose sur le modèle informatique du même nom. À Calafou, l'investissement d'un vocabulaire lié à l'informatique est si omniprésent que les habitant-e-s ont développé un modèle de gouvernance reposant sur une métaphore informatique. En cela, ils mobilisent un imaginaire qui s'appuie sur le principe de décentralisation propre à la cybernétique et à l'apparition des réseaux ; et d'autre part sur des outils de technologies numériques et de télécommunication. Ces outils permettent de soutenir la double territorialité de Calafou. La mobilisation de cette structure est révélatrice du rapport des habitant-e-s avec les technologies.

À partir de l'analyse de l'usage des technologies numériques (le *sistema operativo* et ses implications) et de technologies analogiques (la réhabilitation et le textile), je questionne l'idée d'*empoderamiento* (traduit par autonomisation, émancipation, *empowerment*) chère à la communauté. Je me demande dans quelles mesures cette organisation structure les relations sociales des Calafitas. Dans ce chapitre, je questionne l'organisation des membres de Calafou.

2.1 Structurer un modèle d'organisation à soi

Dans cette partie, j'explore les qualités hybrides humain-machine du *système d'organisation* de la communauté de Calafou. Les habitant-e-s s'appuient sur l'analogie informatique pour constituer leurs propres modalités organisationnelles. Ils s'appuient également sur des outils informatiques (du serveur local au logiciel de télé-communication Riot) qui les aident à assurer le bon fonctionnement de la communauté. Leur vision de l'autonomie repose sur la maîtrise des paramètres de création et d'utilisation technologiques, autant que sur l'organisation des membres du groupe, autrement dit, des paramètres politiques. Cette structure nous permet de comprendre la conception que la communauté a des technologies et de l'entremêlement de l'organisation politique

avec l'organisation technologique. Leur modèle est autogéré et veut tendre vers une certaine autonomie mais celui-ci connaît des limites et prend sens localement tout en appartenant à un système sociétal général plus ample.

2.1.1 L'analogie informatique de l'organisation : le *sistema operativo*

Le *sistema operativo*, en informatique, est l'ensemble qui rend possible le fonctionnement d'un ordinateur. S'il se constitue généralement de matériels et de logiciels, par *sistema operativo*, il s'agit plutôt, à Calafou, de nommer l'organisation des membres de la communauté qui est au cœur du Projet. Mireia affirme que beaucoup des résident-e-s sont issu-e-s du monde hacker et ont largement assimilé le jargon informatique. Néanmoins, elle confesse que le terme n'est clair pour personne. Je n'ai découvert l'appellation de *sistema operativo* qu'en juin, lors de l'assemblée quadrimestrielle. L'utilisation de ce terme fait l'objet d'investissement et de compréhension aux degrés variés. Par certains, il ne semble pas faire l'objet d'une conscientisation ; pour d'autres, il renvoie à un contenu et un fonctionnement informatique clair. Toutefois, il est un concept d'organisation communautaire qui se réfère au cœur organisationnel de Calafou et qui y inclut les outils utilisés. Les personnes qui habitent à Calafou, ainsi que l'espace où cette vie s'établit, sont les composants principaux de ce système. Bien que ce modèle d'organisation soit loin d'être fixe, définitif et clair, approfondir l'analogie informatique et les détails de son fonctionnement permet d'éclaircir les relations qu'entretiennent les habitant-e-s avec les technologies. Si les habitant-e-s n'utilisent pas fréquemment ce terme, il appartient à une entité surplombante : à *Calafou*, comme entité renvoyant à davantage qu'à la somme des personnes la constituant, comme un registre supérieur qui en recouvrerait les membres.

Un système d'exploitation informatique est régi par la création et l'utilisation d'un code source. Le code source est un « expressive medium, like writing or speech, and a tool that performs concrete actions ⁵⁰ » (Kelty, 2008:188). Selon cette définition et à la lumière de cette analogie informatique, l'ensemble des discours et des moyens mis en œuvre pour organiser l'activité collective à Calafou correspond au code source⁵¹. Ainsi, loin de s'attacher uniquement à un vocabulaire informatique, l'organisation du groupe réaliserait les tâches d'un ordinateur. C'est le

50 « Un moyen d'expression comme l'écriture ou le discours, un outil performatif – qui réalise des actions concrètes. » (ma traduction)

51 Le code source, en informatique, renvoie aux données nécessaires et structurantes du système d'exploitation, des directives choisies qui permettent à l'ordinateur de fonctionner de la manière souhaitée.

postulat duquel je choisis de partir pour pousser l'analogie informatique et son analyse. Dans ce cadre, le code source semble être un langage performatif : c'est l'écriture des fondements des liens du groupe à partir desquels se constitue l'ensemble des autres paramètres comme le travail, l'organisation, les activités etc. Il acte la structure de la vie collective, la rend possible. En constituant leur propre modalité d'organisation, de gestion et de décision, les habitant-e-s écrivent le code source de leur propre organisation. Par sa création et son expression, le code source acte la mise en œuvre de l'organisation du groupe et en régit les activités. Ainsi, le code source correspond en réalité au règlement intérieur de la communauté et aux actes de la vie ensemble.

Le premier dimanche de mon séjour, une journée de travail communautaire (2.3.2) a lieu. À cette occasion, et à l'inverse de ce qui était en vigueur encore l'été passé, Mireia m'apprend que le système d'organisation centrale a été modifié. Auparavant, chaque dimanche, une assemblée holistique se déroulait. Depuis, ils ont jugé ce système énergivore et peu efficace et ont choisi de diviser le groupe en Aires de Gestion et de multiplier des Groupes de Travail.

Le code source a été modifié et a entraîné la modification de l'organisation et des actions effectives des personnes et de la communauté. C'est ce processus qui organise l'ensemble des actions et des manières de faire de la communauté. Selon ce modèle, un tel système organisationnel avec sa complexité, sa décentralisation et l'utilisation d'outils informatique ne pourrait pas être exclusivement géré par des cerveaux humains. Ces derniers n'ayant pas les capacités mémorielles de stockage de l'ensemble des informations requises, c'est *Omnius*, le serveur, qui soutient cette fonction et joue ce rôle. En effet, un système d'exploitation informatique contient une mémoire centrale où sont stockées les ressources de l'ordinateur. Bien qu'ayant des usages divers, il héberge notamment les comptes-rendus des assemblées et autres supports informatifs. Ainsi, l'*Omnius* possède sa place dans le *sistema operativo* communautaire. Il participe du bon fonctionnement de l'organisation, de sa maîtrise et de sa reproductibilité. Les pads sur lesquels sont stockées les informations essentielles pour comprendre et suivre le déroulement des événements, des assemblées et des décisions se trouvent sur ce serveur. Jugés de confidentialité communautaire, je n'ai pas vraiment eu accès à l'ensemble de ces pads qui redirigent vers les actions en cours de pourparler ou de réalisation. Chaque groupe de travail possède son lien d'organisation. Sur le pad de l'assemblée quadrimestrielle, toutes les informations d'organisation nécessaires figuraient. Ce serveur ancre ces données localement, au cœur du *système d'organisation*. Il est la mémoire de l'organisation. C'est un marqueur de cette hybridité, en même temps que l'inclusion de ce serveur, dans les discours des membres, comme une personne participant de la communauté.

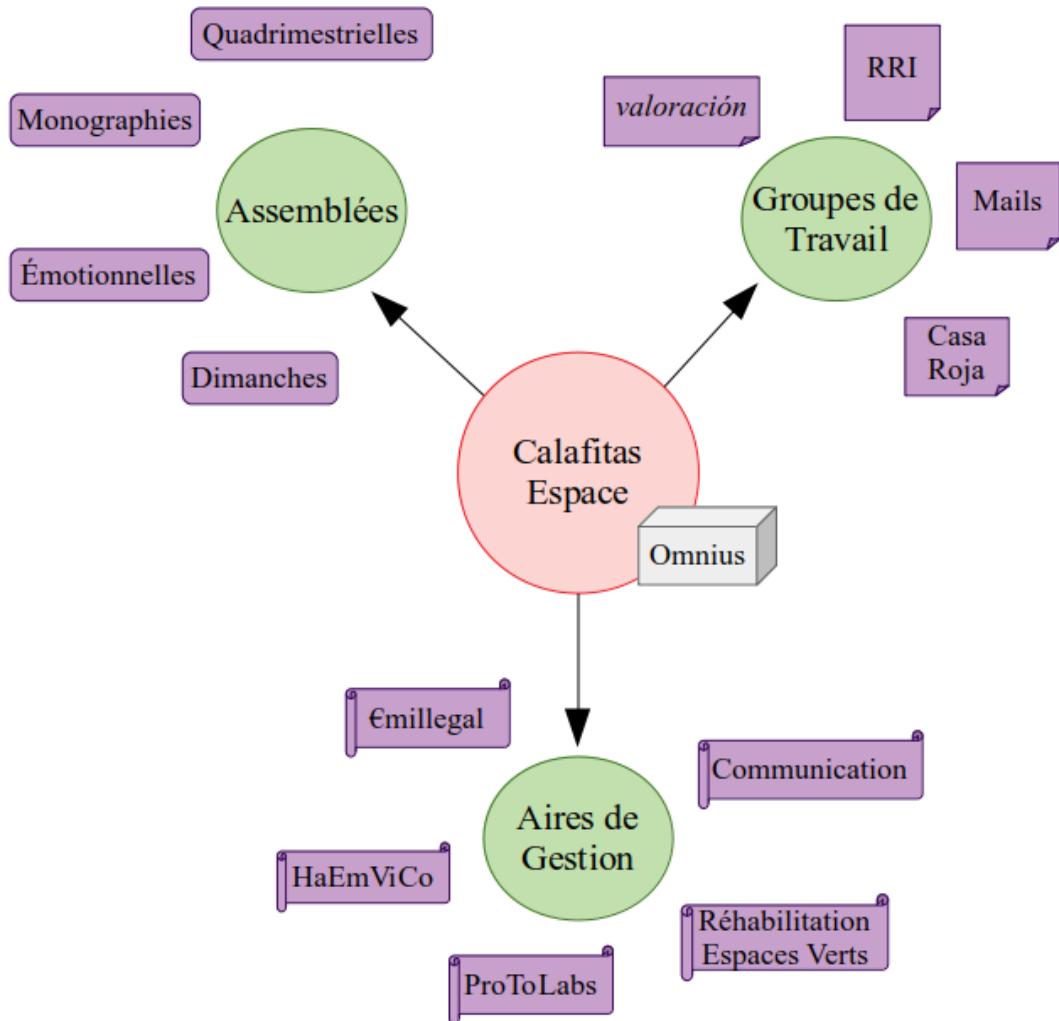


Illustration 13: Organigramme du sistema operativo

Différents programmes découlent de ce système d'exploitation et contribuent à faire fonctionner l'ensemble. Le système d'exploitation permet d'installer d'autres logiciels qui vont réaliser d'autres travaux, d'autres tâches. Une fois en état de fonctionnement, la multiplication de logiciels devient possible. À Calafou, ces logiciels renvoient à trois unités qui sont les Assemblées, les Aires de Gestion et les Groupes de Travail, orchestrés par les habitant-e-s (illustration 13). C'est le *sistema operativo*, les Calafitas et l'espace, qui conditionnent l'existence et le fonctionnement de ces instances-ci. Le module d'assemblée se divise en des types d'assemblées variés. Les quadrimestrielles sont considérées comme celles ayant le plus d'importance dans le fonctionnement du groupe. C'est une journée consacrée au récapitulatif des quatre derniers mois et à la prévision des quatre mois suivants.

De 9 heures du matin à la fin de soirée, tous les membres présents sont réuni-e-s. Ce jour, Mireia dynamise⁵² l'assemblée. Elle introduit, répartit et organise le déroulé des événements et veille à la répartition de la parole et à ce que celle-ci ne s'élonge pas. Une première partie a lieu au soleil, à côté du potager. Une météo émotionnelle ainsi qu'un jeu de questions-réponses dont le barème (de 0 à 10) repose sur la répartition dans l'espace est organisé pour commencer la journée. Ces questions portent sur le ressenti. Comment s'est-on senti dans la communauté ? Dans son AG ? On peut agrémenter ses positions de commentaires. L'interaction est fragile : la *valoración* de Monica a eu lieu récemment. Je sens que c'est difficile pour elle d'être là. Elle reste dans la zone des chiffres 1 à 5. Son corps est crispé, recroquevillé, elle a les yeux humides et il semblerait que si une larme roulait sur sa joue, un torrent inépuisable s'ensuivrait. La seconde partie de la journée consiste à la présentation du compte-rendu de chaque Aire de Gestion (AG). Des normes structurent les attendus : informations générales concernant l'AG (le nom des participant-e-s, le pad, le mail rattaché, le jour de réunion), les objectifs de l'AG (résumé des objectifs passés, explication des objectifs futurs) et autres propositions. Un-e référent-e résume les points relevés par les membres de son AG. Le groupe d'HaEmViCo a produit un document écrit en support de l'exposé⁵³. C'est lors de cette assemblée que se définissent les paramètres et objectifs de ces trois unités : la journée est rythmée par des interludes de commensalité. Ensuite, à la demande d'HaEmViCo, les présent-e-s décident ensemble du calendrier d'assemblées à adopter pour les mois à venir : tel jour, telle assemblée ; tant de journées de travail communautaire etc.

Les Calafitas distinguent les monographies, les assemblées émotionnelles ou celles du dimanche. Les premières consistent à étudier en profondeur une thématique précise (état de l'économie, proposition concrète). Les secondes s'organisent lorsqu'une tension plane dans l'atmosphère ou après qu'un conflit ait éclaté. Enfin, du fait qu'elles aient majoritairement lieu le dimanche, j'ai appelé assemblée du dimanche, les assemblées qui ne portent pas de noms et qui existent encore par nécessité transitoire entre le système précédent et l'actuel. Effectivement, ce fonctionnement a été expérimenté durant les quatre mois correspondant à ma présence. Avant, chaque dimanche l'ensemble des habitant-e-s se réunissait en assemblée afin de gérer collectivement chaque décision qui devait être prise. Les Aires de Gestion remplacent donc ce qui constituait auparavant l'assemblée du dimanche, l'assemblée centrale. Ce système a été jugé coûteux en temps et en énergie, pour une efficacité relative : aucune décision n'arrivait à être prise. Cela a entraîné la décentralisation de l'organisation en Aires. Celles-ci ont une relative autonomie dans la prise de décision concernant des sujets qui n'engagent pas toute la communauté ou ne remettent en question la stabilité du Projet et du groupe. Chacun décide de l'Aire de Gestion à

52 *Dynamiser* est l'action que remplit la personne qui anime l'assemblée.

53 Une description plus détaillée se trouve dans les annexes.

laquelle participer. Ce système rotatif permet à ses membres de ne pas stagner et de multiplier ses intérêts. Ces aires se divisent en cinq thématiques : l'économie-légal (Ecognomillegal⁵⁴) ; la communication ; l'habitation, l'émotionnel et la vie communautaire (HaEmViCo⁵⁵) ; la réhabilitation et les espaces verts ; ainsi que la gestion des projets, ateliers et laboratoires (ProToLabs⁵⁶). Chaque aire se compose d'environ cinq à six personnes qui modèlent leurs temps de travail collectivement, chaque semaine ou mensuellement. Ces organes s'inscrivent dans un plus long terme que les groupes de travail. En effet, ces derniers possèdent une stabilité plus relative en ce qu'ils s'imposent au gré des événements et des nécessités. Ces instances, formant des groupes décentralisés, sont chaque fois appuyés par des outils technologiques. L'hybridité de l'organisation de ce système humain-machine se trouve à la fois dans l'utilisation d'outils numériques que dans l'inclusion de l'*Omnius* dans la communauté à travers les discours, et le modèle décentralisé de la répartition des groupes. Cet ensemble forme la structure du *sistema operativo*.

2.1.2 Communiquer par réseaux sociaux en ligne et *in real life*

La communication à Calafou, qu'elle relève du travail d'organisation ou des relations interpersonnelles, s'effectue par l'utilisation de logiciels de télécommunication divers. Les usages sont variés : des réseaux internes d'auto-organisation, des réseaux extérieurs ou des réseaux de personnes à personnes, internes et externes (illustration 14). Cette diversité d'usages croisés m'amène à questionner les travaux de Rainie & Wellman à propos du *New Social Operating System* (2012). Leur argument central repose sur le fait que les technologies numériques transforment, en même temps qu'elles s'inscrivent dans, un nouvel individualisme en réseau. À Calafou, je fais l'hypothèse qu'il existe des continuités et des discontinuités entre les interactions *in vivo* et en ligne ; et que tout en favorisant un certain individualisme, les technologies numériques soutiennent l'organisation communautaire.

⁵⁴ L'appellation *ecognomillegal* contient deux jeux de mots : le premier se réfère au sexe féminin (le *coño*) et le second se constitue des mots économie et illégal. L'*ecognomy* renvoie à la mise en place d'un logiciel de gestion économique qui était installé à Calafou mais qui a été retiré suite à une période de conflits rencontrés.

⁵⁵ *Habitatges* (habitat) ; *Emocional* (émotionnel) ; *Vida Communitaria* (vie communautaire)

⁵⁶ *Proyectos* (projets) ; *Talleres* (ateliers) ; *Labs* (laboratoires)

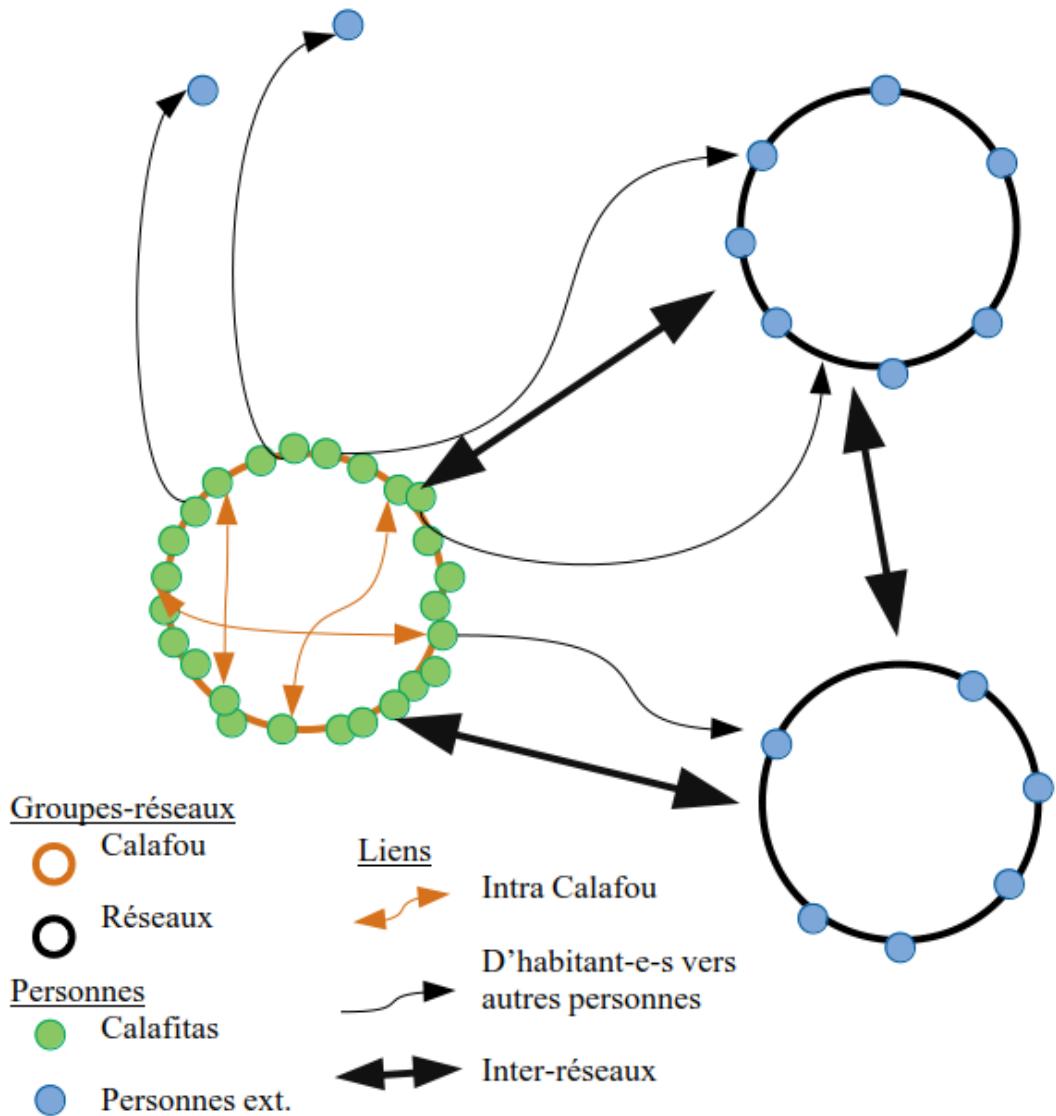


Illustration 14: Des réseaux sociaux multiples

À Calafou, plusieurs modalités de communication cohabitent. La communauté choisit d'utiliser des outils qui correspondent aux valeurs qu'ils défendent. Ainsi, les documents qui concernent l'organisation interne (les pads, des outils d'édition simultanée et en ligne) sont stockés et exclusivement consultables sur le territoire, donc par les personnes qui les émettent. Le stockage local est favorisé pour des raisons de confidentialité, tout comme l'utilisation d'outils dont les fournisseurs sont reconnus pour leur engagement politique ainsi que la sécurisation et la non-monétarisation des données. C'est le cas pour RiseUp, un fournisseur d'adresse mail dont tous les membres sont doté-e-s. Choisi car en accord avec les valeurs communautaires, cet outil sert à communiquer à l'intérieur comme à l'extérieur. Les pads et RiseUp sont les deux médias les plus usités à l'échelle de la communauté, ce sont ceux qui structurent les échanges les plus formels entre les membres du groupe. D'autres logiciels de messagerie instantanée sont indispensables à

l’organisation journalière entre les habitant-e-s comme Riot. Cet outil permet de créer des salons de discussions thématiques à plusieurs ou d’entrer en contact individuellement.

Comme l’a montré le séjour des berlinoises (1.3.2), être en dehors de ces cercles de circulations d’informations ôte une infinité de clés de compréhension du fonctionnement de la communauté et des actions et interactions qui ont lieu effectivement sur le territoire. La première semaine de mon arrivée, n’y ayant pas accès, j’ai fait la demande de pouvoir y être intégrée. Mon inclusion dans ces réseaux a été acceptée car il a été estimé que la durée de mon séjour le nécessiterait. En effet, de nombreux échanges journaliers passent par ce média. J’ai pu remarquer qu’il n’existait pas de distinction ontologique entre les réseaux sociaux dits « réels » et « virtuels ». Je ne veux pas dire qu’il n’y ait pas de différence dans les modes et sujets de communication, mais qu’il existe des continuités (autant que de discontinuités) entre les relations *in visu* et celles *en ligne* : la salle de communication quotidienne sert à s’échanger des informations immédiates : qui monte en voiture au magasin ? Quelqu’un a du pain ? Que se passe-t-il en bas ?

Aujourd’hui, c’est le deuxième jour de la Rave organisée sur le territoire de Calafou. La douche que j’utilise habituellement est monopolisée par les organisatrices et les personnes du staff qui ont besoin de se laver. Embêtée de devoir attendre des heures en bas, je décide de prendre mon téléphone et de demander sur le canal quotidien du Riot si un ou une habitante dont l’appartement est équipé d’une salle de bain accepterait de me prêter sa douche, en haut, aux habitations. Après quelques minutes, j’ai reçu une réponse en conversation individuelle d’Ulle qui accepte de me prêter sa douche. Je suis au rez-de-chaussée, au 1-3. Je rassemble mes affaires et je monte l’escalier jusqu’au 1^{er} étage. Je toque à sa porte, il m’invite à entrer et à me servir de sa salle de bain. Il me montre son fonctionnement avant de se retirer dans la pièce principale.

Il est plus simple de passer par ce média, car le site est grand, les membres sont parfois présents, ou parfois au travail, à l’intérieur ou à l’extérieur. Souvent on se croise, se salue, vaque à ses propres occupations. Les deux sont des modes de communication qui participent du même monde et qui s’enrichissent mutuellement dans l’interaction. C’est ce que suggèrent Rainie & Wellman : internet « support, supplement and enhance face-to-face interaction » (2012:166). À l’image du modèle d’habitations individuelles, les échanges relationnels s’effectuent beaucoup de personnes à personnes, de pair-à-pair (P2P). Dans les relations interpersonnelles, de groupes ou communautaires, personnelles ou à propos d’actions communes, les interactions sociales effectives et numériques sont complémentaires et interdépendantes. Le *faire communauté* passe par la participation au réseau de communication interne du groupe, autant qu’à celle des manifestations d’organisation sur le territoire. L’infrastructure informatique (*Omnius*, souscription à internet, fils

interconnectés et point WiFi sur toute la densité territoriale) qui permet de faire fonctionner les réseaux, plus qu'elle ne supporte l'infrastructure organisationnelle de Calafou, participe à sa formation même. Par exemple, dès lors qu'un Groupe de Travail se crée, un salon virtuel d'organisation Riot s'ouvre : organisation sociale et organisation informatique vont de paires. Les relations de travail *in vivo* sont complémentées par des relations de travail sur salon *en ligne*. En même temps que les réseaux permettent de communiquer et de créer des liens, ils réduisent parfois la fréquence des contacts *in vivo*. Cependant, les membres qui s'entendent le mieux ou qui travaillent ensemble dans des groupes ou des projets vont avoir plus de contact qu'avec les autres, ce sur les deux territoires. Ici, au contraire de ce qu'avancent les sociologues Rainie & Wellman, les réseaux permettent d'alimenter et de faire fonctionner l'organisation du groupe. Ils participent à la vie de Calafou.⁵⁷

Les deux schémas que j'ai constitués permettent de visualiser le modèle d'organisation interne et la mobilisation des réseaux informatiques. Cet investissement discursif est à la fois sémantique et fonctionnel. C'est-à-dire que les appellations allouent aux choses nommées le sens informatique détenu, autant qu'elles en incarnent les fonctions. C'est à la fois un modèle structurant et performatif.

2.1.3 Quand les technologies participent à l'autonomie politique

L'entremèlement de l'organisation socio-politique des membres de Calafou avec les technologies éclaire la relation qu'ils entretiennent avec l'autonomie. À Calafou existe une forte présence discursive à propos d'être *autogestionado-a*, *autonomo-a*. L'un renvoie souvent à l'autre et les deux sont fréquemment utilisés indistinctement. Qu'est-ce qu'être autogéré ou autonome ? Un parallèle entre le technologique et le politique, explicité notamment dans les travaux de Gorz (2008), accompagne ce discours d'autonomie des habitant-e-s de la communauté :

« Pour moi, l'autonomie politique est intéressante de manière générale. Après, par affinité personnelle, l'autonomie technologique est particulièrement importante parce que je m'y consacre depuis des années. Mais les raisons pour lesquelles la thématique m'intéresse sont les mêmes que celles qui font que je m'intéresse à l'autonomie politique dans son ensemble. » (Entretien avec Olivia)

57 Une enquête supplémentaire permettrait d'ébaucher des éléments de réponse à la question des relations entretenues de personne à personne entre les membres de Calafou, individuellement, et les personnes extérieures.

Quelles sont ces raisons desquelles parle Olivia ? L'autonomie technologique, c'est pouvoir construire, orchestrer ses propres outils, d'un serveur local à une machine à coudre :

« Un atelier de sérigraphie c'est important parce que ça génère une autonomie textile ou avoir un freeshop, ou encore l'atelier de couture qu'on veut faire dans deux mois. Avoir des machines à coudre communautaires, reliées à l'atelier de sérigraphie, faire tes propres vêtements et tout. C'est important parce que ça génère une autonomie pour satisfaire des besoins basiques, d'une manière qui est à la fois créative et fondamentale, parce-qu'on doit toutes⁵⁸ se vêtir non ? » (Entretien avec Olivia)

Réunir, au sein d'un même espace, les éléments nécessaires à la fabrication d'une chose essentielle est un critère d'autonomie. Le free-shop, situé dans le Centre Social, contient de nombreux vêtements qui peuvent servir comme support de personnalisation, d'assemblage, pour être transformés – ou tout simplement pour se vêtir. L'autonomie a un penchant individuel et collectif. Le groupe – constitué de personnes riches de savoirs différents – est vu comme une somme d'êtres diversement autonomes. Faire, savoir-faire et pouvoir-faire, c'est gagner en capacité de choix et de maîtrise de sa vie :

« La première fois que je me suis mise à polir une fenêtre, à couper une vitre pour la mettre sur la fenêtre et ensuite installer de la laine de verre dans une maison. Je l'ai fait pour le 1-1 [numéro de l'appartement]. La première fois que je l'ai fait c'était à Calafou. Parce-que je mets la main à la pâte, parce que ça me paraît important au niveau de l'autonomie. Être capable de réhabiliter notre propre espace et générer nos propres conditions de confort, c'est très important. » (Entretien avec Olivia)

Lors de mon terrain, même si elle était profondément reliée aux technologies (analogiques comme numériques), j'ai vite compris que l'emphase de l'autonomie était bien mise sur le politique avant tout.

C'est ce que révèle un entretien auquel ont répondu deux habitants, Ulle et Javier, face au groupe de recherche « Enacting the commons », et auquel j'ai assisté. Cet organisme, qui regroupe plusieurs structures françaises dont certaines sont des collectivités⁵⁹, a contacté Calafou par mail, afin d'obtenir un entretien avec des membres de la communauté. Leur démarche consiste à arpenter

⁵⁸ Certain-e-s habitant-e-s ont tendance à emprunter la forme du féminin en signe infra-politique (Scott, 2008) d'engagement anti-patriarcal

⁵⁹ la 27^{ème} région est une organisation à but non lucratif qui œuvre pour la transformation publique et « Pop » une compagnie qui s'intéresse aux transformations numériques au sein de la société.

différents pays d'Europe pour saisir les enjeux communautaires autour des « communs », les interactions et échanges politiques possibles entre les institutions et des communautés comme Calafou. Le déroulé de l'entretien est parsemé de mésententes qui découlent de la définition du *politique* qu'a chacune des parties. Ulle, de manière critique, a affirmé sa vision du politique à plusieurs reprises au cours de cet entretien. Les intervieweuses cherchent à comprendre quels sont ou quels pourraient être les liens entre les communautés dites *alternatives* et les mairies. Pour leur répondre, Ulle exprime sa vision du politique qui est bien distincte de la leur :

« Pour moi, la politique c'est chaque chose, chaque décision que tu prends dans ta vie. Ça c'est la politique. Comment tu résous tes nécessités, toutes les possibilités que tu as chaque jour dans ta vie. La vie est politique. [...] Je le dis parce que c'est très important pour moi de mettre en avant les personnes. C'est les personnes au final, nous, qui faisons la politique et nous unissons. Oui, ça m'intéresserait de connaître un peu plus votre travail, parce que j'ai du mal à comprendre, mais je crois qu'il y a des débats intéressants. Pas sur comment se modifient les politiques publiques, mais plutôt comment elles s'établissent si y a pas la liberté pour les personnes de les laisser développer entre elles ce qui leur plaît et comme ça leur plaît. Pour ça les politiques publiques pour moi empêchent que les personnes développent ce qu'elles ont envie de développer... » (Entretien avec Ulle, Javier et Enacting the Commons)

Le groupe d'Enacting the Commons est venu chercher ce qui faisait commun à Calafou. Cependant, ces actrices s'en tiennent à une définition floue et poreuse des communs, ce qui apporte des difficultés à une entente discursive. De plus, à Calafou, on ne parle que très peu de commun.

En revanche, au-delà des mots, la communauté de Calafou repose sur un *agir commun*, qui correspond au co-engagement d'un collectif dans une même activité (Dardot & Laval, 2014:25). Ce principe politique est au cœur de l'organisation communautaire du groupe de Calafou étant donné que participer est essentiel. La recherche d'autonomie peut donc y être considérée comme un principe qui anime chaque geste, individuellement et collectivement. Le cadre de Calafou donne à chaque action un contenu politique : de la manière de s'organiser à la pratique de la couture en passant par la réhabilitation. Redéfinir l'échelle et le terrain du politique interroge sur les formes de pouvoir qui s'y modélisent. Autour de ces questions d'organisation, une des intervenantes d'Enacting the Commons interpelle les représentants de la communauté sur les particularités de la dimension technologique du Projet repérée dans les médias, et obtient des éléments de réponse fondamentaux :

« *Avoir ses propres outils pour faire son activité politique, s’organiser c’est important [...]. La pratique technologique ou le développement de logiciels a permis aussi notre pratique quotidienne d’organisation. Si on doit faire des travaux, un processus d’organisation, prendre des décisions, on essaie aussi que ce soit ouvert, transparent, que ce soit documenté pour pouvoir ensuite l’analyser et réutiliser cette information pour pouvoir développer ou générer d’autres instances de ce projet. On se construit un logiciel de système d’exploitation⁶⁰, la structure d’organisation qu’on a, pour aussi pouvoir la partager avec les autres. »* (Entretien avec Ulle, Javier et Enacting the Commons)

Javier lie ce qu'il nomme l'activité politique au développement technologique. Développer ses propres outils, pouvoir les créer, les entretenir soi-même, à son propre service et avec l'intention de dépendre le moins possible de sources extérieures : voilà sur quoi repose le concept d'autonomie à Calafou. La structure organisatrice du groupe atteste des relations qu'entretient la communauté avec les technologies. À Calafou, ces relations sont interdépendantes et considérées comme un terrain d'enjeux politiques qu'il faut s'approprier.

2.2 Sous le système, les relations « organiques »

Je propose de considérer le *sistema operativo* comme un modèle qui vise à maîtriser et à réguler les relations communautaires, à établir des normes communes permettant d'avoir un seuil sur lequel se fixer, à partir duquel se mouvoir en tant que communauté. C'est un effet régulateur qui est visé : un système approprié doit répondre aux problèmes et aux questions qui sont posées par soi, par le groupe. En l'absence d'un pouvoir central décisionnaire, le pouvoir doit être partagé : tout est mis en place pour en que le *faire ensemble* soit égalitaire, horizontal. Avoir son propre modèle d'organisation et ses propres normes politiques marque une séparation avec le pouvoir étatique pensé comme inégalitaire et vertical. Les rapports de pouvoir ne s'y effacent pas pour autant. Le protocole d'intégration de Monica auquel j'ai assisté permet de mettre en lumière les tensions existantes entre le *système* et l'*organique*, concept vernaculaire portant sur les relations sociales. Des normes explicites aux normes implicites, de nombreuses frictions relationnelles traversent la vie quotidienne et communautaire.

60 Le système d'exploitation se traduit en espagnol par *sistema operativo* sur le même modèle que l'anglais *operating system*

2.2.1 *Appropiarse, es empoderarse !*

Derrière l'idée d'appropriation des relations socio-politiques du groupe réside celle que les Calafitas gagnent en pouvoir de choix et d'autonomie.

Le *système d'organisation* est approprié dans le sens où il est pensé, installé, vécu, par soi et pour soi. C'est une double appropriation : d'une structure d'organisation et des rapports politiques qui en émergent. Le politique à Calafou prend une dimension locale et quotidienne.

« Nous sommes nous-mêmes une expérimentation pour découvrir, essayer différentes formes de cohabitation, [...] dans ce sens, oui, de hacker, de prendre nous-mêmes les rênes et de dire nous-mêmes ce qu'on fait ou ce qu'on ne fait pas » (Entretien avec Mireia)

Être autonome, *auto, nomos*, signifie répondre à ses propres lois. Ainsi, l'autonomie renvoie à la mise en œuvre et à l'application de son propre pouvoir. C'est ce à quoi la notion d'*empoderamiento*⁶¹, chère à la communauté, renvoie. Celle-ci est souvent liée à l'acte de hacker :

« Hacker c'est relié à l'idée de l'empoderamiento envers les machines, l'idée politique qu'il y a derrière la technologie comme moyen, qui ne peut pas être privatisée, niée, fermée. » (Entretien avec Mireia)

S'autogérer passe, ici, par l'appropriation de sa propre organisation et de ses technologies. L'appropriation des technologies, à Calafou, revient à une prise de pouvoir par soi et par le groupe. Le témoignage de Mireia informe que ce pouvoir repose sur le caractère accessible et autogéré des technologies. Cette autodétermination technologique possède ses limites (négative et positive) tant技iquement que dans les choix concertés qui sont faits : on ne peut pas créer des technologies hors de leur possible réalisation (négatif), comme on ne crée pas de technologies dont la réalisation serait possible mais l'utilité ou la valeur, moindre (positif). Ainsi, la mise en place d'un système d'arrosage automatique est refusée, car jugée énergivore et inutile. C'est pourquoi la prise de pouvoir se trouve dans la possibilité, éclairée par des idées d'ordre politique, d'opérer ses propres choix en matière d'organisation interne et de technologie. Les propos de Joaquim en témoignent :

« On peut hacker un sistema operativo » (Entretien avec Joaquim)

61 *Empoderamiento* vient de *poder*, traduit par pouvoir, et signifie un mouvement croissant vers plus de pouvoir. Traduction anglaise : empowerment.

Les propos de Joaquim peuvent être interprétés de deux façons : on peut effectivement hacker un système d'exploitation informatique ; ou on peut hacker un modèle d'organisation pour le faire sien. Cet *empoderamiento* s'incarne au sein d'un *recursive public* (Kelty, 2008:3)⁶² soit, une « communauté constituée de participants qui défendent le droit de faire et de modifier la technologie, avec des arguments et en bricolant avec les technologies avec lesquelles ils s'associent collectivement. »⁶³.

« *Le fait de défendre la souveraineté technologique, l'importance d'avoir ses propres outils et de ne pas déprendre des entreprises, d'avoir cette philosophie, ce discours* »
(Entretien avec Javier)

Les discours et les pratiques organisationnelles des membres de Calafou leur attribuent les caractéristiques d'un *recursive public*.

Le concept de *souveraineté technologique*, forgé par Alexandra Haché, illustre ce lien fait entre le technologique et le politique, en même temps que leur marche mutuelle vers une autonomie harmonisée. Elle s'inspire d'un entretien qu'elle a mené avec Padilla pour proposer, par pédagogie et à partir du concept introduit par Via Campesina en 1996, une analogie entre la souveraineté alimentaire et la souveraineté technologique (Haché, 2014). Dans cet ouvrage, « [...] la question qui occupe notre débat est de savoir qui a un pouvoir de décision sur ces technologies, sur leurs développements et leurs usages [...] » (Haché, 2014:5). Le livre est construit comme un ouvrage de recherche-action qui plaide pour l'appropriation des technologies « depuis le feu ou la pierre de silex jusqu'aux prodigieuses constructions que nous utilisons un peu partout » (Haché, 2014:10) et vise à convaincre ses lecteurs.

Toutes les technologies se développent au sein de communautés qui peuvent être plus ou moins autonomes, plus ou moins contrôlées par les entreprises. La lutte pour la souveraineté fonctionne avec des communautés. (Haché, 2014:7)

*

62 « A recursive public is a public that is vitally concerned with the material and practical maintenance and modification of the technical, legal, practical, and conceptual means of its own existence as a public; it is a collective independent of other forms of constituted power and is capable of speaking to existing forms of power through the production of actually existing alternatives » (Kelty, 2008:3)

63 « What Kelty (2008) calls a recursive public : a public constituted by participants who defend the right to make and alter technology through argument and by tinkering with the technologies (notably the Internet) through which they collectively associate » (Coleman, 2009:422)

En d'autres termes, la communauté, dans sa version radicale, s'auto-organise et s'auto-gère avec autonomie et c'est la garantie de sa souveraineté. S'il y a communauté, il y a liberté et souveraineté. Ou plus encore : c'est seulement au sein des communautés que nous pouvons être des personnes libres et souveraines. (Haché, 2014:8)

Bien que centré sur les TIC, l'ouvrage s'intéresse aux relations entre les communautés et les technologies. La souveraineté renvoie à une prise de pouvoir. Celle-ci, dans ce cadre, laisse supposer l'autodétermination du groupe et la réduction d'interférences par un pouvoir extérieur, qui n'est pas soi. Cependant, l'*empowerment* s'inscrit toujours au cœur de systèmes de pouvoir et de structures préexistantes. Il ne doit pas être pris pour acquis, il n'est pas un donné, mais un processus dynamique et relatif tant dans sa structure que dans son application (Filippi, 2013:201). De la même façon, l'*empoderamiento* ne signifie pas absence ou suppression de rapports de pouvoir entre les personnes d'un même groupe. Faire ensemble et s'auto-organiser requiert d'établir des principes d'entente et de régulation. La création et le respect de ces principes sont contextuels et changeants. Les habitant-e-s expliquent souvent la sélectivité de l'intégration à Calafou par les difficultés politiques que pose l'autogestion, en même temps que sa franche nécessité.

« - Javier : ce qu'on a c'est un protocole d'intégration des personnes qui arrivent... [...]

- Enacting the commons : c'est quelque chose que vous avez mis en place parce-qu'il y a eu des problèmes de gestion ?

- Javier : parce que sinon il y a des gens qui se permettent des opinions, de prendre part aux décisions mais y a pas de retour au niveau de l'implication. Donc on essaie, voilà, tu t'impliques, tu dynamises, tu participes, ça sera évalué positivement par toutes les personnes du Projet. » (Entretien avec Ulle, Javier et Enacting the Commons)

Le concept même de sélection et les critères de cette sélection créent des malaises, comme l'explique Olivia :

« La thématique des valoraciones⁶⁴ est super difficile à gérer parce-qu'on vient de la culture anarchiste et que ça nous pose des problèmes de le faire » (Entretien avec Olivia)

Ayant connu des périodes de sous-population, ces deux dernières années ont été organisées de manière à inciter la venue de nouvelles personnes. Dans les propos, la sélection des membres se fait

64 La partie suivante traite de ce rite de passage

sur des critères d'implication au sein de la communauté. Même si une personne a la volonté de participer au Projet, elle doit passer par un dispositif de sélection qui comporte des critères (explicites et implicites), en vue d'y être effectivement intégrée. Dans la lignée du *système d'organisation* décrit ci-dessus, et dans le souci de répondre à ce processus de tri, les membres, depuis 2015, ont pensé un protocole d'intégration des nouveaux arrivants. En même temps qu'Olivia dit être mal à l'aise avec la sélection, elle déplore son inévitabilité. Elle affirme que ce n'est pas une caractéristique fondamentale que la personne concorde avec Calafou :

« C'est normal que ceux qui entrent à Calafou aient envie de faire des projets, au-delà de maintenir la communauté en vie. C'est l'envie de faire quelque chose. Mais pas nécessairement. L'entretien propre de la communauté implique déjà beaucoup de travail communautaire. En réalité, quelqu'un qui se préoccupe du maintien de la communauté, ça donne confiance aux gens. Aussi de participer aux assemblées, aux journées de travail. Enfin, c'est pas une caractéristique fondamentale que la personne concorde avec Calafou » (Entretien avec Olivia)

Or, l'expérience a appris au groupe des plus ancien-ne-s de la communauté qu'il est nécessaire d'assumer et d'opérer un tri pour des raisons de compatibilité avec le Projet et les personnes qui le composent. Par conséquent, tous les profils n'y sont pas les bienvenus : tout un chacun n'a pas la possibilité d'intégrer la communauté et la coopérative. Olivia elle-même me donne l'exemple de cet homme qui est un jour arrivé avec un Mac avec la volonté de créer une start-up de web-designer. Mac appartient à Apple – qui fait partie des GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft) et donc des ennemis à abattre dans le monde du librisme qui lutte contre la privatisation des technologies. Ensuite, le concept de start-up est contraire aux représentations du travail des membres de Calafou. Alors qu'elle affirme qu'il n'est pas nécessaire que la personne concorde avec Calafou, elle me donne un exemple qui montre qu'une personne au profil tout à fait opposé ne serait pas acceptée. Dans ce cas, Olivia semble dire que la concordance des mondes se fait dans les deux sens : la communauté n'accepterait pas cette personne, comme cette personne ne serait pas à l'aise avec la communauté.

Ainsi, la *valoración*, synonyme d'évaluation, est une des étapes du processus de sélection communautaire. L'intégration d'une personne fait l'objet d'un protocole d'entrée. L'idée, c'est de limiter l'accès de nouvelles personnes à la communauté en contrôlant les profils qui peuvent rejoindre le reste du groupe : participer et s'investir mais surtout concorder par les valeurs, activités et aspirations. L'instauration de ce processus a été systématisé, mais il continue de répondre à des

critères plus officieux. Après la présentation de la *valoración* de Monica, j'aborde les critères explicites et implicites des attendus de la communauté depuis le concept de relation *organique*, présent à Calafou.

2.2.2 Le processus d'intégration et la *valoración* de Monica

Forte d'un engagement dans le développement de logiciels libres⁶⁵, Monica a rencontré Natalia lors d'une rencontre sur ces thématiques chères aux libristes. Bien que je ne connaisse pas en détail les conditions de son arrivée (le malaise exprimé précédemment dans l'entretien avec Olivia témoigne des difficultés d'aborder et d'approfondir ces thématiques avec les habitant-e-s qui sont passé-e-s par ces étapes). Monica a été victime d'un délogement⁶⁶ lorsqu'elle vivait à Barcelone. Suite à cela, elle se retrouve dans une situation de forte précarité. Elle voulait vivre en communauté mais, en raison de ses engagements politiques, il était impensable pour elle de faire partie d'une communauté qui utilisait des outils informatiques et applications privatives, tout comme dans un groupe qui n'utilisait aucune technologie. Ainsi, le Projet de Calafou, avec ses sensibilités libristes, correspondait à ses attentes. Après une première présentation et un séjour à la *Casa Roja*, la nouvelle intégrante prend ses marques durant quatre mois, accompagnée de sa marraine. La marraine a un rôle de pont entre la personne et le reste de la communauté. Elle doit donner un cadre facilitant l'intégration : les informations fonctionnelles (lessive, paiement du loyer, organisation du groupe), les normes et le rythme de la communauté. Beaucoup de cette socialisation repose sur des implicites. Ce dernier point se retrouve dans l'organisation entrepreneuriale : « Ce qui importe le plus étant *intangible*, *impalpable*, *informel* – terme qui qualifie ici aussi bien les *relations* que les *règles du jeu* « qui s'inventent au fur et à mesure » –, les dispositifs organisationnels les plus idoines sont donc également *interpersonnels*.⁶⁷ » (Boltanski & Chiapello,

65 Les logiciels libres s'opposent aux logiciels privatifs. Cette scission émerge dans les années 1980 autour du MIT et concerne la privatisation du code source par des entreprises. Cela engendre un monopole technologique et empêche le développement de ses propres outils.

66 À Barcelone, et d'autant plus depuis la crise économique de 2008, de nombreuses personnes sont victimes de *desalojamiento*, d'être exclu-e-s de leur domicile. La PAH a été créée pour y trouver des solutions et des alternatives. Une de ces alternatives, c'est d'ouvrir un squat, une *okupa*, notamment en occupant des appartements possédés par des banques. Barcelone en connaît beaucoup.

67 Note de bas de page de l'auteur : 7. « [...] une organisation en réseau dont les règles du jeu, fondées sur des rapports à la fois informels et interpersonnels, ne sont connues qu'au travers de l'expérience, difficilement transmissible, des seuls intéressés • (Landier, 1991 ©).

2011:192). Chaque marrainage⁶⁸ est relatif à la marraine, à la personne ou à la période concernée. La *valoración* peut être traduite par « évaluation » ou « valorisation ». La première se fait au bout d'un mois mais une *valoración* peut être convoquée rapidement si des malaises importants se font ressentir. Passés les quatre mois, une seconde *valoración* a lieu. Pour se faire, les habitant-e-s se réunissent dans un des lieux de réunion saisonniers spécifiés (le *Patio Paletas* ou la *Conquista del Pan* l'été, l'OfiTech l'hiver). Au préalable, cette évaluation est intégrée au calendrier dans l'ordre du jour d'une assemblée. Les dates sont pré-définies et organisées à l'avance. Au terme des quatre mois, donc, un point est fait par la marraine, puis les personnes du groupe échangent leurs opinions sur l'intégration de la personne évaluée. Il est demandé à la personne d'exprimer ses ressentis durant cette période, de spécifier les motivations de sa présence à Calafou et les projets dans lesquels il ou elle aimeraient s'investir, collaborer ou mettre en place. Il s'agit d'une forme de récapitulatif duquel on extrait des points positifs, négatifs, des choses à veiller, à améliorer, à corriger. Enfin, à l'issue d'une année de présence dans la communauté, une *valoración* déterminante s'impose. Celle-ci tranche sur l'inclusion de la personne à la communauté ainsi qu'à l'obtention d'un statut qui lui permet une certaine stabilité dans le Projet et donne notamment accès à l'entrée dans la coopérative. Alors que normalement ces moments sont réservés aux habitant-e-s du lieu, le contexte particulier de cette *valoración* m'a permis d'y assister. En effet, l'évaluation est considérée comme un espace intime et émotionnel, un processus intra-communautaire. La *valoración* s'est déroulée l'après-midi d'un dimanche de fête.

Ce midi-là, c'est *vermouth*⁶⁹ et *feijoada*, un repas brésilien cuisiné par Paulo. Bières, vermouth, buffet : le *Patio Paletas* se transforme en espace de célébration. Disposé-e-s en rond, les personnes présentes se meuvent en équilibre sur une interaction sociale humoristique qui repose sur des échanges verbaux affinitaires, vifs et ponctués de rires. Il fait chaud et les boissons font leur effet. Tout le monde sait qu'une assemblée est prévue ensuite et que la *valoración* de Monica doit avoir lieu. Cependant, je me demande si celle-ci va avoir lieu (elle a déjà été repoussée à plusieurs reprises) étant données les conditions de festoient et d'enivrement réunies. À 17 heures, tout le monde rejoint l'OfiTech. À la demande d'Olivia, une *ronda de onda*⁷⁰ s'installe : chaque personne le souhaitant peut ainsi témoigner de son état intérieur. Certain-e-s avouent être ivres et avoir fait l'effort de venir alors que l'envie n'y était pas. Ces paroles résonnent comme une demande de patience et de tolérance. Je sens que l'atmosphère est tendue, ça me stresse. Jordi dynamise cette assemblée, mais il se voit couper la parole à de nombreuses reprises et l'ordre du jour réajusté par trois personnes qui sont aussi de celles qui ont

68 Néologisme féminin de parrainage

69 Synonyme d'apéro, le vermouth est aussi une boisson à base de vin aux plantes amères

70 Littéralement, une ronde d'ondes – soit un tour de ressenti, d'atmosphère

le plus de légitimité : Natalia, Olivia et Paulo (leur statut a l'air plus important que d'autres). Après trois quarts d'heure de lourdes discussions portant sur le choix de l'espace accordé à un couple de personnes extérieures (amis de Paulo et proches collaborateurs de Calafou) qui souhaite développer un projet *productif*⁷¹, vient la *valoración* de Monica. Un froid est jeté dans la salle. Le silence s'impose. Des échanges de regards malaisés fusent. Jordi demande donc à Monica de bien vouloir s'exprimer sur son année à Calafou. Elle a cette posture qui est la sienne, les jambes serrées contre son ventre, les pieds posés sur le siège de la chaise. Elle prend la parole. Elle dit vouloir changer d'appartement car la colocation ne lui convient pas. Elle dit être lente, insécurie, avoir fait de petites choses mais ne pas avoir osé faire. Monica témoigne d'un manque d'accompagnement et de l'insécurité ressentie pendant sa première année des nouveaux arrivants, qu'elle n'est pas la seule à ressentir. Monica n'est pas à l'aise pour communiquer à l'oral, ça se sent quand elle parle et tout le monde le sait. Elle poursuit avec les projets *productifs* : elle aimerait peut-être s'investir dans le développement de monnaie sociale ou de programmes libres : « plus que monter, je peux peut-être apporter du soutien, supporter un projet ». Elle exprime son souhait, malgré ses impressions de ne pas avoir été suffisamment bien intégrée au groupe, de vouloir faire partie de la coopérative. Paulo, d'un ton sec et rhétorique, paraissant déjà avoir une idée de la réponse, l'interroge : « qu'est-ce que tu penses avoir apporté à Calafou en un an ? ». S'ensuit une auto-analyse critique et réflexive émotionnellement chargée : elle essaie de faire sa part, de faire à manger pendant les journées de travail « c'est pas beaucoup, je suis pas un surhumain ». Elle aimerait trouver sa place, même si elle n'a pas l'impression d'avoir apporté beaucoup : l'évaluée dit vouloir simplement être une pièce de plus dans l'engrenage. Elle insiste sur le fait qu'elle a été présente à toutes les assemblées. Paulo demande quelles sont ses projections futures : elle est en train de créer un matériel didactique, des jeux, grâce auxquels elle voudrait échanger des connaissances avec des personnes d'autres zones. Elle parle de la *Lleialtat*, un espace dans lequel elle est très investie dans la partie informatique, technologique, à Barcelone dans le quartier de Sants. Elle se voit continuer à travailler avec les personnes de ce centre social. Enfin, le rituel de *valoración* requiert le départ temporaire de la personne évaluée le temps de la délibération des habitant-e-s. C'est le moment de se concerter et d'offrir des retours critiques en huit-clos. Alors que les critiques sont ouvertes, Paulo convoque un point technique (une manière, en assemblée, de mettre pause à toute interaction pour aborder un point urgent et nécessaire) afin de demander au visiteur présent et à moi-même, « la chercheuse », de sortir en raison du caractère sensible, intime et complexe de la situation. Je m'échappe.

Si l'atmosphère est lourde, c'est parce que tout le monde sait que la *valoración* ne va pas être facile. Le marrainage de Monica n'a pas été satisfaisant, tant de son point de vue, que celui du résultat de sa *valoración* : l'avis qui domine est qu'elle n'a pas su s'intégrer au groupe : des membres ne voient

71 Je traite le sujet dans le chapitre 3 (3.2.1)

pas l'intégration de Monica dans la communauté. Des personnes ont bu et d'autres ne trouvent pas cela respectueux vis-à-vis de la situation. Ce qui est reproché à Monica par la délibération communautaire n'est pas très clair et est vécu comme une injustice par elle. On lui reproche de ne pas participer assez, ni comme il le faudrait. Or, cela entre en contradiction avec les conditions explicites de participation que Monica semble pourtant avoir rempli avec brio.

« *Je ne suis pas un Nico, je ne fais pas les choses parfaitement* » (*Monica lors de sa valoración*)

À partir de cette étape d'intégration et du cas particulier de Monica, je questionne dans la partie suivante le contenu, la place et la valeur attribuées à la *participation* à Calafou. J'expose les critères explicites et implicites à la lumière de la situation vécue par le groupe lors de cette *valoración*.

2.2.3 Participer : de l'explicite à l'implicite

« *La participation est fondamentale, bien-sûr, mais je crois qu'il y a plein de manières de participer* » (*Entretien avec Joaquim*)

Joaquim habite à Calafou depuis trois ans. Il participait déjà à des ateliers dans l'espace de Calafou avant d'y habiter. *Participer* c'est avant tout, pour un-e habitant-e, s'investir dans l'organisation de la communauté et des projets. La *participation* est un critère important de la notion de *travail*.

Durant les quatre premiers mois, la nouvelle personne doit d'abord participer en *écoute active*. Cela consiste à prendre connaissance du Projet, de son fonctionnement, de tous les éléments qui le composent afin de comprendre les enjeux qui se logent dans les processus d'organisation. En effet, l'écoute est valorisée par les habitant-e-s et favorise l'intégration des personnes. C'est une recommandation non officielle qui se fait à l'oral. La participation minimale explicite et officielle correspond à la présence en assemblée (justification d'absence si quelqu'un à l'impossibilité de s'y rendre) et à l'incorporation dans une Aire de Gestion. Ce sont les informations qui ont été transmises à Monica de manière explicite. Cependant, il lui a été reproché par les habitant-e-s les plus ancien-ne-s de manquer par la suite de *pro-activité* et de ne pas prendre assez part à la vie de la communauté, ni de responsabilité. La *pro-activité* est un terme emprunté qu'on retrouve dans les manuels managériaux. Boltanski & Chiapello définissent le profil du *grand*, dans le monde connexionniste du *nouvel esprit du capitalisme*, par sa flexibilité, son adaptabilité et sa capacité à prendre des initiatives et des engagements ; autant que par sa capacité à s'établir dans les réseaux opportuns et favorables (Boltanski & Chiapello, 1999:184). Or, Monica est une personne calme et

discrète, cependant pas timide. Elle a déjà vécu plusieurs années à plusieurs endroits différents en colocation avec des groupes de personnes. Elle a besoin d'avoir un espace privé, à elle : c'est un point supplémentaire qui a contribué à l'amener à vivre à Calafou. Bien qu'elle soit très sociable et adore échanger, elle n'est pas des plus extravertis, ni dans la démonstration de soi ou de ce qu'elle fait. Le résultat de sa *valoración* et de sa non-intégration se solde par un encadrement intensif par deux marraines pendant trois mois, dans le but de lui laisser une dernière fois l'opportunité de réussir à s'intégrer. L'échec de son marrainage n'est jamais attribué à la marraine. La faute est forcément rejetée sur la personne marrainée qui n'aurait pas réussi. Monica ne fait partie d'aucun groupe affinitaire et ne raffole pas des ambiances de fête en grand groupe. Que la communauté lui reproche de ne pas en faire assez, quand elle remplit parfois de manière plus assidue que de plus ancien-ne-s les attendus explicites de participation, crée des malaises : sa *valoración* a donné lieu à des discussions *a posteriori* sur l'inégalité de ce système et a révélé au grand jour une hiérarchisation entre les anciens et les nouveaux. Cela confronte les habitant-e-s à leurs critères de sélection plus implicites et jamais assumés pleinement, officiellement : la hiérarchie d'ancienneté et les relations d'affinités. Ces tensions amènent Monica à la proposition de repenser le système de *valoración*. C'est ce qu'elle s'est attachée à faire : rapidement, elle manifeste son malaise face au jugement de la communauté et s'engage à proposer une monographie portant sur un système d'évaluation qui explicite les critères quantitatifs et qualitatifs des exigences. Cette proposition se veut exhaustive et applicable à l'ensemble des personnes de la communauté, indépendamment du critère d'ancienneté qui accorde une immunité face à ces questions d'obligation participative. Durant l'assemblée de la *valoración*, Natalia, Olivia et Paulo se manifestent davantage que les autres. C'est un mélange entre leur caractère, leur ancienneté et leurs compétences qui leur octroie un statut particulier. Ce sont des personnalités fortes de la communauté. Leurs capacités discursives et oratoires leur permettent de diriger l'assemblée dans un sens qui avait été initialement pensé autrement. La participation contient donc des implicites relationnels que les nouveaux arrivants doivent comprendre et auxquels ils doivent se plier. Monica a pu se sentir jugée d'être la personne qu'elle était, rejetée pour des raisons tout à fait indifférentes de la participation explicitement attendue. Les Calafitas n'ignorent cependant pas le poids que constituent les relations affinitaires dans le processus de sélection. C'est un critère implicite en ce qu'il n'est pas entièrement assumé auprès des nouvelles personnes, malgré qu'il soit connu de tou-te-s. La participation possède une valeur relative qui fluctue selon les personnes desquelles on parle, et se trouve sujet à interprétation, offrant un terrain d'enjeux de pouvoir forts.

Certains protocoles sont officieux, difficiles et ne sont donc pas écrits : notamment celui du processus de sélection des nouvelles personnes et celui de gestion des situations dites « intermédiaires » (les personnes qui seraient en voie de sortie de la communauté). Sont écrits le protocole de visite (expliquant les normes à respecter idéalement), le protocole de recherche (destinés aux personnes qui souhaitent faire une recherche sur Calafou), le protocole lié aux projets (propositions) et le protocole de réalisation médiatique. Arrivée avec l'envie d'accompagner mon terrain d'un documentaire ethnographique, j'ai remplis ce dernier protocole dès la première semaine de mon séjour sous les conseils d'Olivia. Elle m'indique que cette demande sera traitée très prochainement et que j'obtiendrai rapidement une réponse. Je n'en ai jamais eu, ni aucun retour sur la question. Ces tentatives de régulation ne sont pas si binaires qu'un code informatique. Il n'existe aucune règle qui soit strictement appliquée. Contrairement à une gestion algorithmique, les décisions se font à la lumière des nombreux paramètres contextuels pas toujours connus.

« - Ulle : je crois qu'il ne faut pas penser le Projet de Calafou ou la gestion de Calafou, le schéma de gestion... Ça peut pas se penser depuis une perspective entrepreneuriale super claire, super définie... Initialement, c'est une communauté où ce qu'on veut c'est se connaître profondément à un niveau humain et c'est ces relations humaines aussi au final qui déterminent la majorité des activités, des décisions, de la nature du Projet. C'est super adaptable, variable, ça dépend de l'état énergique dans lequel on est, de la période. C'est-à-dire, une période où on a beaucoup d'énergie, de cohésion, où beaucoup de choses se déclinent, se font, alors qu'il y a d'autres périodes où on se parle pas, rien ne se fait. C'est très organique. Même si on veut établir un système clair d'organisation, on se retrouve toujours avec les limites de l'organisme vivant. »
(Entretien avec Ulle, Javier et Enacting the Commons)

Malgré le *système d'organisation* normé par des protocoles, les habitant-e-s ont conscience des limites empiriques du modèle. Le réel révèle une plus grande complexité que ce que leur modèle systématique peut laisser paraître. À l'aide du *système d'organisation*, ils tentent de réguler les relations sociales :

« - Javier : même si on essaie de structurer bien l'organisation, y a des fois où l'organisme vivant fait que les choses fonctionnent par moment, autrefois non... On peut pas parler d'une structure qui serait inscrite dans la pierre, c'est pas comparable à l'entreprise, y a d'autres liens par rapport à l'institution qui sont pas liés par l'argent ou la participation concrète inscrite sur règlement en fait. Ici ça se combine un peu.

Oui on a une figure coopérative pour avoir la propriété de l'espace mais en même temps on a à côté la communauté qu'est plus vivante et ça ça dépend beaucoup de l'état d'entrain de la communauté si ça fonctionne ou pas. C'est plus liquide, c'est difficile à gérer. » (Entretien avec Ulle, Javier et Enacting the Commons)

Le *sistema operativo* incarne la structure régulatrice des relations dites *organiques*, la bureaucratie organisatrice qui est l'armature des situations chaque fois spécifiques et singulières. Le terme *organique* contraste largement avec les mécanismes systémiques qu'induit le *sistema operativo*.

Le détail du protocole d'intégration et la description du déroulé de l'évaluation de Monica illustrent les propos de Javier et de cette variabilité *organique*. La nature *organique* de ces relations remet en avant la complexité des relations inter-personnelles et les difficultés que posent la vie en communauté et l'auto-organisation. Le dispositif de *valoración* permet de montrer la complexité de ces jeux de pouvoir et des tensions entre la structure et l'*organique* qui se manifestent à Calafou. Le rite de passage que constituent les différentes étapes du processus d'intégration n'est pas sans questionner les habitant-e-s. À travers le protocole d'intégration mis en place et sa mise en pratique, je montre les tensions existantes entre un modèle rationalisé et les incertitudes impondérables de la vie. Il faut maintenant aborder la notion de *travail* pour mieux comprendre les implications de la *participation*.

2.3 La pratique comme opérateur relationnel

La pratique, en plus d'être valorisée, est à Calafou un opérateur relationnel. Ma difficile inclusion à la communauté en est un révélateur. Ma marraine de recherche n'étant que très peu présente sur le territoire, mon séjour se parsème de gaps interactionnels autour de la *participation*. C'est une des difficultés centrales que j'ai rencontrées pendant mon séjour : je n'étais rattachée à aucun projet, aucune tâche ou activité dans la vie quotidienne de Calafou. Afin de faciliter l'inclusion au groupe, le marrainage de chercheurs prévoit initialement l'intégration de ces derniers à une tâche quotidienne avec une ou plusieurs personnes du groupe. Dans mon cas, cela ne s'est pas fait. Ce hiatus m'a permis de me rendre compte de la centralité de la pratique, du *faire*. Hors des circuits d'actions quotidiennes, il est plus difficile d'entrer en relation et même en contact avec les personnes résidentes. En effet, les appartements sont privés, venir rendre visite à quelqu'un en particulier, c'est avoir des relations amicales et affinitaires avec celui-ci, ou bien être engagé dans

des groupes de travail ou des projets communs. Les activités et le travail sont des modalités spécifiques de relation qui permettent de créer des liens.

2.3.1 Étude de cas autour du *faire* : deux journées, deux rythmes

La participation est considérée comme un travail. Cependant, afin de déployer d'autres modes de considération du travail qui traversent Calafou et de questionner les frontières entre travail et loisir, je vais décrire la journée de deux habitants aux rythmes tout à fait différents. Nico et Juan ont entamé leur deuxième année à Calafou lors de mon séjour. L'un a quitté un travail qu'il qualifie d'individualiste, alors que l'autre a toujours enchaîné des travaux alimentaires, de débrouille, majoritairement à l'usine. Le premier est formé en géophysique appliquée à l'archéologie, le second est soudeur et possède des compétences en mécanique et en bricolage de toutes sortes. Nico appartient à l'Aire de Gestion HaEmViCo qui s'occupe de gérer tout ce qui concerne les espaces de vie communautaire, d'habitation et l'espace émotionnel. Juan participe à l'Aire de Gestion ProtoLab qui se concentre sur le traitement des projets, ateliers et laboratoires. Les deux travaillent à l'intérieur de la communauté, mais Juan est en plus salarié dans une usine de fabrique de conserves d'olives.

Le 9 avril, lorsque je me lève à 8 heures, Nico, mon colocataire, est déjà parti. Il a déjeuné rapidement et s'est préparé une verveine. Il est déjà en bas de la colonie afin de commencer une journée de travail « communautaire » sur le toit de la *Casa Roja*. Ce jour-là, alors que ces journées supposent la présence de toutes les personnes disponibles, nous ne sommes que quatre : Nico, Paulo, Javier et moi. Nico souhaite se former au travail que nous effectuons ce jour car il va devoir réaliser les mêmes procédés pour le projet d'Atelier de Céramique et de Verre. Nous travaillons toute la journée à poser de la toile asphaltique afin de protéger le toit de l'usure des intempéries (pluie, soleil) et donc de l'effondrement. La session de travail, sous un soleil de plomb, s'achève à 15 heures. S'ensuivent un repas riche et une sieste. Au réveil, il s'éclipse jusqu'à l'Observatoire – la pièce qu'il loue pour 10€ par mois. Cet espace lui sert de refuge et de bureau. Nico habite un appartement communautaire – le même que moi. L'Observatoire lui permet de se retrouver seul et de s'adonner à ses activités : préparation de l'événement d'accueil des étudiant-e-s de la Sorbonne, accordéon diatonique, travail de gestion de son AG ou d'un Groupe de Travail duquel il participe – comme la constitution du Règlement du Régime Interne (RRI). Il y reste jusqu'à la soirée. Il rentre alors que je suis déjà allongée dans ma chambre, dans l'appartement que nous partageons.

Le 9 avril, comme tous les matins de la semaine, Juan sort de chez lui à 6 heures 30 pour se rendre au travail à 7 heures. L'usine dans laquelle il travaille se situe entre deux villages à côté, dans une zone

industrielle. Toute la journée, il répare des machines. Il ne sort qu'en fin d'après-midi, vers 17 heures. S'il ne va pas récupérer sa fille au collège durant ses week-ends de garde, il rentre la plupart du temps à Calafou après avoir fait quelques courses. Ce jour-là, après être arrivé, on l'informe qu'il y a un problème avec la température de la douche située dans le hangar central. C'est la douche qu'utilisent certain-e-s de celles et ceux qui n'en ont pas en haut, aux habitations – dont moi-même. Le système d'eau chaude n'est pas réglable, l'eau brûle ou reste extrêmement froide, pas d'entre deux. C'est un des seuls qui a des connaissances suffisantes en plomberie pour gérer ce problème. Il part donc le régler, y passe le temps qu'il faut et informe la communauté via le canal Riot des avancées. Il boit ensuite une bière avec ses voisins, Xavi et Josep, qui sont aussi les amis qui l'ont motivé à venir s'installer ici. Il rentre chez lui manger et la nuit vient attraper son sommeil avant qu'arrive la journée de demain, le travail à l'usine. Nuit.

Que pouvons-nous apprendre de ces deux journées ? De nombreuses pratiques du travail se superposent : de l'organisation et du travail interne, aux activités salariales extérieures. Personne n'est égal face au travail. En plus de l'organisation et de la gestion communautaire, Juan travaille à l'extérieur contre rémunération. Cela le rend moins disponible pour certaines activités à Calafou, à son grand regret. Nico a le temps et l'énergie de s'investir davantage à la vie de la communauté. Il participe aux journées de travail, il s'occupe du RRI, est souvent disponible pour aider à d'autres tâches. Leur différence de formation leur apporte des qualifications et des facilités qui ne sont pas les mêmes mais qui sont toutes deux valorisées. Après avoir travaillé toute la journée à l'usine, Juan continue bien souvent de travailler à Calafou. Il m'avoue un jour qu'il aimerait pouvoir développer un « projet productif » à la colonie. Ce projet lui permettrait de ne plus avoir à trouver du travail à l'extérieur et d'en percevoir une rémunération suffisante. Enfin, le tissus social dans lequel est entremêlé le travail à Calafou en donne une texture particulière : faire pour soi, pour les autres, parfois avec ceux-ci et apprendre des autres. Nico parle du passage d'une culture individualiste du travail à une culture plus collaborative, horizontale. Il nuance la vraisemblance de cette horizontalité : on reproduit toujours les schémas de rôles passés, d'un rang, d'un privilège pour diriger sous couvert d'horizontalité. Il me dit « c'est sûr qu'un Jordi et un Ulle ne sont pas égaux, ils n'ont pas le même pouvoir ni les mêmes capacités dans la colonie », tout en reconnaissant l'inégalité mais la nécessité et les apports de Jordi, comme d'Ulle. Pour ce qui est du travail, les personnes qui ont le plus de connaissances sur les domaines en question dirigent, orientent et encadrent les travaux : pour la réhabilitation de la *Casa Roja*, Paulo et Javier (qui doivent également faire partie du groupe de travail qui concerne cette activité) se chargent de l'ordre des tâches à

effectuer, de la répartition des tâches, d'enseigner aux novices : c'est le cas pendant les *jornadas de curro comunitario* (les journées de travail communautaire).

2.3.2 Mesurer la participation : entre réhabilitation et réseaux numériques

La *participation* est centrale dans le processus d'intégration à la communauté à la fois au quotidien pour avoir des interactions avec les membres et de manière plus informelle, pour être soi-même accepté comme membre. Pourtant, cette participation n'est pas un élément facile à circonscrire, elle est relative et sujette à interprétation. Le *faire* se déploie sur deux territoires : le lieu et les espaces déterritorialisés. Du fait des capacités personnelles, des individualités, des manières de concevoir le temps et le groupe, chacun participe de manière inégale. Cela se manifeste face à la réhabilitation et à la participation sur les réseaux.

Fréquemment mais irrégulièrement, des *jornadas de curro comunitario* sont organisées : c'est un moment de réhabilitation communautaire. J'y ai appris à poser de la toile asphaltique, à faire du plâtre, à l'étaler, à poser un parquet. Les ambiances collectives de travail à Calafou se déroulent sur fond de musique et des odeurs mêlées de café et de cigarettes. Ces journées supposent la participation de l'ensemble des personnes de la communauté, bien que cela ne fonctionne pas à tous les coups.

J'arrive à la *Casa Roja* où ils sont quatre, faisant une chaîne afin de descendre le ciment du toit. Je salue Max, revenu hier d'un voyage au Mexique. Je propose de les aider en m'incorporant à la chaîne. Nico me dit "on finit cette chaîne parce-qu'on a le rythme là", alors je vais regarder les travaux qui ont été effectués à côté. La chaîne de ciment terminée, Rob m'appelle pour que je m'immisce dans la "*cadena*" pour descendre d'autres objets restés sur le toit. Cela se termine, nous descendons, ils organisent ensemble la suite des travaux. Nous faisons passer le ciment d'une palette à l'extérieur à une palette vide préalablement placée afin que les efforts soient minimum lorsque l'on aura besoin de les utiliser. Elle a été déplacée par Joaquim, qui remarque que cela ne fait qu'améliorer l'ergonomie en prévention de son déplacement futur. Nous montons sur le toit et commençons à balayer afin d'éliminer au maximum les petits cailloux et autres obstacles qui pourraient percer la couche d'asphaltique qui sera posée demain et après-demain.

La réhabilitation de l'espace fait partie des impératifs implicites, bien que parfois explicitement demandés. Paulo, le jour de la description ci-dessus, a critiqué une personne de la communauté pour son manque de participation aux tâches de réhabilitation générale qu'implique le Projet. Il affirme que selon lui, chacun doit partir en laissant plus que ce que lui a apporté Calafou : c'est un jugement personnel que la personne qui se trouve face à lui ne semble pas partager, sans pour autant se

manifester. Ce propos n'est le fruit d'aucun consensus et ne fait pas l'objet d'une norme, il constitue un principe implicite et personnel.

Dans la catégorie réhabilitation, il y a ces journées de travail communautaire qui servent à avancer dans les travaux des parties communes, mais aussi les travaux individuels encore à effectuer dans certains appartements. Juan, habitant récent, m'explique qu'avant d'intégrer la communauté et avant même d'être accepté, il a entrepris des travaux de rénovation dans un appartement qui n'était jusqu'ici pas habitable. Cette participation à l'amélioration des infrastructures est un facteur d'intégration et d'acceptation. Même si ce *faire* ne génère pas de relationnel direct, car il est effectué seul, il permet de créer du lien avec la communauté (son entité), par l'action entreprise. La participation est dépendante des compétences, des possibilités physiques et économiques, et des nécessités de chacun. Juan sait bricoler et faire des travaux, même s'il a peu de moyens financiers, il a les connaissances à la hauteur du travail de réhabilitation que requiert une installation à Calafou. Il n'y a pas de mesures ni de normes précises concernant le taux de participation. C'est une contribution non-mesurable qui provoque parfois des sentiments d'iniquité et d'agacement.

Les compétences hétéroclites et l'attraction envers l'informatique et ses outils entraînent aussi des difficultés de participation pour certains membres de la communauté. Ces outils sont favorisés afin de faciliter la communication entre les groupes. Si Rainie & Wellman (2012) soumettent l'hypothèse que les NTIC participent à améliorer les interactions, à les supplémerter, Jen Schradie (2019) montre dans ses travaux que la participation numérique rencontre nombre d'obstacles notamment lorsque la prise de décision y est associée. En effet, alors que les technologies numériques utilisées à Calafou ont pour but de favoriser l'horizontalité et le partage de décisions, certains en maîtrisent mieux les codes : cela entraîne une inégalité structurelle de compétences, et donc de pouvoir. La mobilisation de l'informatique handicape aussi la participation des moins compétents dans le domaine. Les plus engagé-e-s dans le *libre* sont plus intransigeant-e-s que d'autres. En discutant avec Natalia, activement engagée contre les logiciels privatifs et la confidentialité, elle affirme avec humour qu'il est dérangeant que des personnes de Calafou utilisent des logiciels comme Telegram et WhatsApp : cette dernière appartenant à Facebook et Telegram étant privatif au niveau du stockage des données. Pourtant je n'ai pas connaissance d'ateliers internes spécifiquement tournés vers l'apprentissage informatique des moins initié-e-s, qui permettraient de réduire ces inégalités : d'une part, cela représente une source de discorde au sein d'un espace reconnu pour promouvoir le libre ; d'autre part, certains ne consultent pas, donc ni ne modifient les pads et autres moyens d'organisation et de communication communautaire. La

multiplicité des profils d'habitant-e-s ainsi que la variabilité des utilisations et de la maîtrise des outils informatiques entraînent des incompréhensions, créent des déséquilibres et entraînent des tensions autour des méthodes de gouvernance. Certains membres de la communauté n'envoient ni ne répondent aux mails de la liste communautaire. Juan n'est pas très compétent en ce qui concerne l'informatique, en tout cas, pas pour organiser la vie de la communauté. Il est de ceux que j'ai vu le plus rarement utiliser ces canaux, mais ne pas les utiliser réduit la compréhension de ce qui a lieu dans le groupe en terme d'organisation. Xavi et Josep, soutenu par Juan, ont proposé de mettre en place une sorte de forum sur lequel ceux qui sont moins à l'aise dans la communication, la gestion des émotions et qui ont des capacités oratoires moins assurées, puissent écrire et exprimer leurs idées et avis la tête au calme. La mobilisation d'un vocabulaire spécifiquement attaché à l'informatique rend la communication opaque aux moins initié-e-s.

« *On prend beaucoup de décisions de manière partagée* » (Entretien avec Mireia)

À la lumière de ces faits, l'utilisation active d'outils informatiques dans les processus de réflexion et de décision perturbe la volonté affichée d'horizontalité dont témoigne Mireia. Enfin, si les TIC améliorent parfois l'interaction en face-à-face, elles peuvent aussi les compliquer et créer un isolat technophile duquel se retrouveraient facilement exclus les novices.

La réhabilitation est un facteur implicite de participation. À part pour les personnes qui s'occupent d'un enfant, ont des problèmes de santé handicapant ou ceux qui ne sont pas là, il est mal vu de ne pas se rendre aux journées de travail. Certains de celles et ceux qui sont absent-e-s paient ce qu'ils nomment un « impôt révolutionnaire » pour palier à l'impératif implicite de réhabilitation. Or, aucune règle n'existe à ce propos tandis qu'une tendance méritocratique plane : au-delà de la socialisation des personnes et de leur capital total, il règne l'idée que tout-un-chacun peut donner autant que ceux qui donnent le plus pour Calafou ; qu'aujourd'hui, l'accès aux connaissances informatiques est aisé et que si ceux qui ne s'y connaissent pas, continuent à ne pas s'y connaître, c'est parce-qu'individuellement ils ne le souhaitent pas. C'est à eux de se mettre à niveau. La mesure de la participation est donc fixée sur un barème objectif et commun. Laisser les règles à l'implicite (comme pour la réhabilitation) dessine des inégalités entre paires ; prétendre que la prise de décision est partagée (à travers les outils numériques) ancre une iniquité dans la norme. La *participation* est centrale, mais incommensurable, et pourtant jugée.

2.3.3 La lutte pour la continuation du travail

Toutes ces formes de travail amènent à se demander dans quelles mesures les membres de Calafou s'extraient de logiques liées au monde du travail. L'Alliance Coopérative Internationale définit qu'« une coopérative est une association autonome de personnes qui se sont volontairement rassemblées en vue de réaliser leurs aspirations et de satisfaire leurs besoins économiques, sociaux et culturels communs, au travers d'une entreprise gérée de manière démocratique et détenue collectivement »⁷². Les pratiques de hacking, entendues au sens large, n'ont de cesse d'avoir affaire à l'épreuve du travail. La nécessité d'obtenir des revenus permettant le maintien de l'infrastructure et de ses propres besoins, combiné à la volonté et au goût pour la pratique et la création, plongent les hackers dans ce que Söderberg et Dafermos (2009) ont appelé le « *struggle for work* ». Cette expression représente les difficultés à sortir d'un modèle de travail salarié et des contraintes économiques existantes. Ces difficultés sont de deux ordres : sortir du salariat pour gagner sa vie ; et sortir de logiques entrepreneuriales dans la redéfinition de son travail. Le territoire de Calafou accueille deux autres coopératives sur son territoire. Celles-ci ont été créées et entretenues par des membres de Calafou. En développant leurs activités et ce qui les anime, je questionne la relation des habitant-e-s au travail, et les limites de la critique post-capitaliste.

La *Conquista del Pan* (CDP) est une coopérative de transformation alimentaire et la Estrella Negra, une brasserie. La première se compose de deux membres, Xavi et Josep. Lorsque quelqu'un parle de la CDP, il se réfère à Xavi et Josep. Xavi a été cuisinier depuis sa majorité. Josep a pour sa part été serveur. Il est aussi musicien et a joué dans différents groupes de rock. Tous deux occupent une place importante dans la sociabilité à Calafou. Le long de l'année, ils proposent des vermouth, des apéritifs, des dîners ou des en-cas parfois. Annuellement, la CDP a donc un rôle de sociabilité à Calafou. Ce rôle s'étend plus largement aux deux personnes qui gèrent la coopérative, au-delà de leur projet. Ils ont rénové une maisonnée, anciennement le bar-casino à l'époque d'activité de la colonie industrielle. Cela leur permet d'avoir leur propre lieu de stockage, de transformation et de consommation de la nourriture. Ils ont fait couler une terrasse en béton au devant. Angela, une habitante depuis les débuts, dit être ravie de l'activité de la CDP ces jours d'été-ci. Elle peut ainsi venir se poser avec son bébé à siroter une boisson fraîche, s'étendre sur une chaise et discuter avec qui voudra bien. En effet, la CDP a des périodes d'activités aléatoires qui dépendent de la disponibilité et de l'énergie de Xavi et Josep. Toutefois, en dehors de la coopérative, et à plusieurs

72 https://www.ica.coop/fr/coop%c3%a9ratives/identite-cooperative?_ga=2.217364176.731752643.1579093884-1915995019.1579093884 (consulté le 15 janvier 2020).

reprises, ces deux habitants invitent à partager des repas, des cafés, des bières devant la terrasse de leur appartement : c'est la seule qui a été aménagée pour recevoir des invité-e-s.

La semaine du 15 au 22 avril a été particulièrement chargée pour eux. Ils s'occupent de nourrir les étudiant-e-s de la Sorbonne (une vingtaine) et les habitant-e-s qui le souhaitent, ainsi que les visiteurs de l'événement *Hack the Earth* (une centaine). Des semaines avant ces événements, ils ont acheté progressivement, de leur poche, la quantité de nourriture suffisante pour remplir à bien cette mission. Ils embauchent des habitant-e-s disponibles ou des ami-e-s lors d'événements qui nécessitent de la main d'œuvre supplémentaire. C'est le cas pour HTE. Enfin, c'est sur la terrasse de la CDP que se sont déroulés les repas avec les françai-se-s : le petit déjeuner, le déjeuner, un goûter et le dîner. Si l'Université de la Sorbonne a financé le séjour de ses étudiant-e-s, la CDP a demandé une participation de 5€ pour les habitant-es qui souhaitaient s'ajouter aux repas. Pour HTE, le prix des repas pour les résident-e-s était établi à 3€. Les visiteurs paient comme participation tout frais compris 20€ par jour ou 55€ les trois jours. À la fin de l'événement, les bénéfices réalisés par la CDP sont répartis en deux : 50 % pour la coopérative de Calafou et 50 % pour la CDP⁷³. Pour les événements organisés par la CDP (et non par Calafou), ils ne reversent, volontairement, que 10 % à Calafou et gardent le reste. Si ces revenus sont loin d'être des ressources économiques suffisantes – pour entreprendre notamment la construction d'une douche dans leur appartement – Xavi et Josep mettent l'accent sur les paramètres politiques avant tout. L'argent importe moins que le fait d'être dans une atmosphère politique concordant avec leurs valeurs et principes coopérativistes, me disent-ils. Si la CDP s'occupe de nourrir les invités d'événements ponctuels, ils cuisinent aussi pour les travailleurs de la brasserie.

Le projet de brasserie est un des premiers projets sur lequel s'est mis d'accord un groupe de personnes dès la deuxième année. Aux débuts, Paulo me raconte qu'il importait peu que le projet soit autour de la bière : la priorité était à la production et à pouvoir vivre décemment avec des conditions minimales. Ils ont dû acheter tout un matériel coûteux et nécessaire afin d'améliorer les conditions de production. Cette activité a été pensée, entre autre, pour gagner de l'argent lors d'une des premières périodes de crise économique interne. Parallèlement, il y a eu la volonté de concurrencer « les bières des grandes entreprises capitalistes ». Au sein du réseau anarchiste-libertaire de Barcelone, cette bière se vendait en quantité astronomique. Remplacer celle-ci par une bière qui soit locale et soutienne des projets coopérativistes était un challenge. Cela fait plus de quatre années que ce projet croît. En 2019, la coopérative est officiellement créée et le projet de déplacer le lieu de production dans un espace plus grand, lancé. La vente de bière constitue la

73 Soit un total de 2 400€.

troisième source de revenus économiques à Calafou après les événements et le loyer des habitations. Dans le système coopérativiste, un certain pourcentage est reversé à un autre collectif coopérativiste pour le soutenir ou l'impulser financièrement.

« Les collectifs vendent et gardent une partie de l'argent mais en plus, une partie du rendement (qui ne sont pas des bénéfices parce-qu'il n'y a pas de bénéfices), une partie des entrées d'argent sert de donations pour des collectifs et des luttes. Créer une infrastructure pour le mouvement, et bien, nous prenons aussi une partie de l'argent et nous l'investissons dans des infrastructures pour les mouvements. » (Entretien avec Paulo)

La bière est vendue à 1€50 aux collectifs, dont 0,50€ doivent d'être reversés dans un projet. Les produits utilisés ne sont pas locaux car économiquement non rentables : cela augmenterait considérablement le prix de vente et entraverait l'objectif premier de remplacement. La coopérative *Estrella Negra*⁷⁴ propose deux bières : une blonde (koscht), la *Rosa de Foc* (rose de feu), et une ambrée (pale ale), la *Barricada* (la barricade). Les deux représentent des symboles politiquement situés. La rose de feu est l'ancien nom de Barcelone et fait référence à une semaine de révolte qui a eu lieu lorsque l'Espagne est intervenue au Maroc. Elle dénonce et marque une opposition à l'église.

Maria m'explique que la brasserie nécessite quatre jours de travail par semaine. Le lundi, c'est l'embouteillage. Les brasseurs ont sollicité mon aide un lundi en raison de l'absence d'une personne ce jour. C'est un rythme d'usine, on fait des blagues à ce propos. Chacun a son poste et nous tournons tous les quarts d'heure : une personne embouteille, une autre met la capsule, une autre amène les caisses de bouteilles pleines dans la cave de fermentation et ramène les caisses vides, une dernière s'occupe d'étiqueter les bouteilles déjà en fermentation. C'est un travail fatigant, répétitif et d'une ampleur déjà importante pour le nombre de salarié-e-s. Alors que j'observais, à la fin de mon séjour, le processus de fabrication de la bière, Maria vante le système coopérativiste. En Catalogne, la coopérative est la seule à vendre de la bière, en plus de la coopérative de Mercadona, une enseigne considérée capitaliste et salariale. Ici, la gestion est horizontale, me dit-elle, « je suis contente de travailler ici car c'est éthique, responsable, y a pas de hiérarchie ». De plus, la vente s'effectue à leurs clients habituels qui font partie d'un réseau politique connu et soutenu. Maria a appris en passant un mois à prendre des notes et à observer les pratiques des personnes déjà actives à la production. Elle a composé son propre pêle-mêle à partir des techniques et connaissances de chacun. En octobre 2019, elle va commencer un cours universitaire à distance d'apprentissage de brasserie contenant six mois de

74 Étoile Noire (SCCL)

théorie et six mois de pratique. Elle souhaite mieux connaître les procédés chimiques pour comprendre les erreurs et améliorer la qualité de la bière.

Ici, Maria est salariée de la brasserie. Ce travail lui suffit en terme de rémunération. Xavi, lui, en plus de travailler à la CDP, est salarié dans une maison pour personnes dépendantes (physiques et mentales). Il a la nécessité d'être salarié afin de pouvoir alimenter ensuite son projet coopératif et individuel, de vie. Cette situation, avec Josep, ne leur permet pas de réaliser tout ce qu'ils souhaiteraient faire. De la même façon que pour la brasserie : lors d'un entretien Paulo affirme :

« Je crois qu'aucun projet n'arrive à se maintenir dans le temps si ses services ne sont que pour Calafou. C'est comme si nous produisions de la bière pour Calafou. Ce volume de bière ne nous permettrait pas de vivre. Nous-mêmes on a travaillé un an et demi gratuitement avant de commencer à toucher quelque chose. On allait chercher de l'argent à d'autres endroits. C'est pas viable si tu fais pas comme ça. » (Entretien avec Paulo)

Alors que le hacking, au cœur des activités de la communauté, entend être une pratique subversive, s'inscrit-il dans une vision post-capitaliste ? À Calafou, plusieurs modèles de travail coexistent. Il y a une mise à disposition et un partage des moyens de production. Le hacking, en ce qu'il « indicates the distance between doing and wagelabour » (2009:54), consiste d'abord à la pratique d'une activité pour soi, appréciée et contrôlée. La différence entre une entreprise et une coopérative ce sont les relations sociales qui s'y déroulent. Cependant, il semble complexe d'échapper à des logiques capitalistes :

« C'est curieux parce que c'est un projet anti-capitaliste mais qui a tout ce que chaque capitaliste veut : un marché défini, assuré. Lorsqu'on explique nos critères politiques et notre manière de fonctionner, la plupart des gens achète cette bière même si c'est pas la meilleure ni la moins chère. Mais ce qu'ils achètent, c'est une idée. C'est le plus grand rêve pour un capitaliste. Ça l'est tant qu'on vend toute la production et on est en train de l'augmenter même. » (Entretien avec Paulo)

Il est possible d'assumer un discours ouvertement capitaliste tout en le superposant à une lutte contre le système capitaliste. Paulo affirme que le projet est anti-capitaliste en même temps qu'il montre les mécanismes capitalistes qui animent sa pratique : détenir les moyens de production, vendre une idée, augmenter la production.

La vision de la *praxis* de Castoriadis (1975:112) permet d'éclairer les ambiguïtés politiques constitutives d'un Projet comme Calafou. En effet, selon lui l'objet même de la *praxis* est le nouveau. Dans le projet politique, l'autonomie est un commencement qui s'appuie sur des savoirs fragmentaires et en construction. C'est un mouvement dans l'*ici* et le *maintenant* qui transforme les agents autant que l'expérience. Ne constituant (ni ne prétendant constituer) un isolat quelconque, le Projet de Calafou s'inscrit forcément dans la continuité d'une société dans laquelle il évolue et à laquelle il appartient. Dans la mesure où l'auto-suffisance et l'autarcie ne font aucunement partie de ce Projet, il est difficilement concevable qu'il puisse s'émanciper de logiques intrinsèques au système économique et politique dominant qui constitue une critique pourtant centrale. C'est pourquoi la politique, plutôt que d'être vue et jouée à une grande échelle, se tapisse directement sur le corps communautaire de Calafou. Ce corps constitue en lui-même une somme de personnes, de groupes rassemblés autour d'une variété de sujets, et une communauté.

L'organisation socio-politique des Calafitas représente le cœur de la communauté. Coorganisé avec les technologies, ce modèle entraîne le groupe dans un processus qualifié d'émancipation. Or, les membres rencontrent des contradictions et des difficultés face à la gestion des relations internes qui dévoilent une continuité avec le système néo-libéral. Faire partie de la communauté, c'est participer à la vie quotidienne de Calafou et à l'élaboration du Projet.

3 CHAPITRE 3 – Les Calafitas pris dans la temporalité d'un projet commun

Jusqu'ici, j'ai présenté deux axes d'appropriation à Calafou : celui du lieu et celui de l'organisation de soi et du groupe. Dans ce troisième chapitre, je m'intéresse au concept de projet et à ses effets sur la temporalité. Je propose de considérer la prolifération de projets comme un mouvement favorisant l'appropriation du temps.

« Projet » est un terme qui revient sans cesse dans les entretiens mais aussi dans les échanges quotidiens avec et entre les Calafitas (3.1). C'est un terme très présent sur ce terrain et riche en contenu. La multiplication de projets structure le fil conducteur de l'évolution de Calafou depuis 2011. Ces projets marquent le territoire et l'imaginaire qui lui est lié. Le terme même de projet contient une dimension performative (Austin, 1962) qui le rend effectif. J'explore dans ce chapitre la portée opératoire des *projets*. D'invention récente, le concept de *projet* est polysémique (3.2). L'organisation par projets, dans le néo-management, est une structure faite de multiples projets qui associent des personnes variées qui participent elles-mêmes à plusieurs projets (Boltanski & Chiapello, 1999:171). Ces analyses me questionnent sur l'appropriation paradoxale d'un tel terme dans un espace comme celui de Calafou. Comment s'approprient-ils ce champ sémantique ? En étirant la notion de *projet productif* présente à Calafou, j'aborde de manière critique l'investissement d'un vocabulaire managérial par les habitant-e-s. J'essaie de comprendre en quoi l'utilisation de projets constitue une critique politique et quelles en sont les limites. Enfin, le *projet* m'apparaît utile pour réfléchir à ce qui anime et apporte cohésion à la communauté de Calafou (3.3). Je m'appuie sur le concept d'*utopie concrète* de Bloch (1976;1982;1991) que l'auteur formalise comme moteur d'action, de dépassement de la matérialité présente du monde. Je propose de rapprocher les concepts de *projet* et d'*utopie concrète* en ce qu'ils participent d'un même mouvement : à partir d'un passé, en se projetant vers un futur, faire tendre le présent vers un ailleurs. Comment se déploie et s'utilise ce concept au sein de cet espace revendiqué post-capitaliste ?

3.1 Les effets de la multiplication des projets

« *Des projets, y en a plein ouais... Qui se terminent, c'est autre chose ! Des visions, il y en a, mais qui arrivent jusqu'à la fin c'est autre chose.* » (Entretien avec Joaquim)

À Calafou, formuler des projets constitue une valeur en soi, au-delà de sa réalisation. Utilisée par les membres pour définir une diversité d'activités, la notion de *projet* recouvre des réalités difficiles à appréhender pour une personne extérieure. Les projets s'incarnent sous diverses formes et ont un caractère impermanent. Certains projets passés ont laissé des traces sur l'infrastructure industrielle même (illustration 15 : des noms de projets sont par exemple associés à des lieux) et d'autres sur le serveur, sous forme d'images – ceux-ci sont intrinsèquement reliés à des personnes, qu'elles soient toujours résidentes ou non. Certains sont gravés dans les mémoires des plus anciennes, d'autres n'ont existé que le temps d'un événement. Ces projets ont le pouvoir d'impulser d'autres projets, des actions ; entraînant aussi avec synergie l'avancement d'autres projets qui s'étaient vus entravés, stoppés ou reportés. Calafou possède sa propre typologie de projets : individuels, collectifs ou communautaires. À travers l'Atelier de Céramique-Verre, je donne à voir



Illustration 15: Référencement des projets par lieux. Source: Olivier M. / agentliquide.com (from Herta Gatter (2018), Hack the Earth : non-utopian myth making in Calafou).

les relations existantes entre ces trois échelles, les savoir-faire nécessaires et les liens entretenus par le projet au lieu.

3.1.1 De la permanence de projets passés

N'étant intégrée à aucune activité quotidienne, j'ai passé beaucoup de temps à me balader dans l'enceinte du complexe industriel. Après quelques détours, j'ai rapidement compris que de nombreux espaces portaient un nom souvent lié à une histoire flottante plus ou moins connue alors qu'aucune vie ne les habitait autrement que dans les discours et images – lors des visites historiques notamment. C'est le cas notamment du HackLab. La visite donnée par Javier aux berlinoises permet de se rendre compte de l'histoire de cet espace.

Nous descendons des escaliers qui nous mènent à un étage intermédiaire où se situe le HackLab, anciennement *Hackafou*. C'est une pièce vétuste. Je demande si cet espace est utilisé : « il n'y a plus trop de vie ici depuis l'hiver... » abrège Javier. Des tas de matériaux électroniques s'empilent et se détériorent, arborant une couche de poussière épaisse et les rendant pareils à des bibelots quasi-muséifiés, représentant l'époque où le HackLab avait une vie. Des pièces d'ordinateurs, des routeurs, des câbles entortillés, autant de traces d'activités passées. Ces matériaux sont obsolètes. À gauche des quatre marches qui mènent jusqu'à l'antre, des tours d'ordinateurs sont entassées. Elles n'ont plus l'entièreté de leur armature. Elles paraissent avoir été disposées ici pour servir l'esthétique informatique du lieu. Derrière elles, le tag d'une envolée de chauve-souris s'échappe sur la droite. Sur les murs, il y a d'autres graffitis : trois personnages en noir et blanc (les noms sont écrits : Grace Hooper⁷⁵, Alan Turing⁷⁶, Ada Byron⁷⁷) et un en couleur : Cap'n Crunch. Javier nous explique que ce dernier est une figure emblématique du mouvement de phreaking : l'activité de pirater les lignes téléphoniques dans le but de téléphoner gratuitement. Les trois autres sont des personnages importants liés aux avancées techniques de l'informatique. Des tables sont disposées au centre. Quelques chaises sont disposées indistinctement dans la pièce. Certaines sont des chaises de bureau, à roulette. Il y a des hauts-parleurs réunis en un point au fond à droite ; des parpaings au centre ; un poêle à bois relié à une sortie au plafond ; des multi-prises qui pendent ci et là. Sur une d'entre elles, il y a écrit « attention, étincelle ». Sur le côté, il y a une inscription « n-1 ». Javier en parle un peu et explique qu'elle est lié au projet de Lauréat. Lié au territoire de Calafou, le projet a été une tentative de relier entre eux des réseaux informatiques nationaux, pour servir la lutte politique et sociale. Cela a l'air important. Au

75 Grace Murray Hopper est une informaticienne américaine qui a servi dans la marine. Elle a travaillé pour IBM et développé un langage informatique.

76 Il est connu pour la machine dite de Turing qui sert l'étude de l'algorithme et a servi au développement des ordinateurs.

77 Reconnue pour être une pionnière de la science informatique.

fond, une tour clignote d'une lumière verte. À côté, à hauteur de ventre, un clavier, une souris, un écran de PC qui a l'air en veille. Javier nous présente le serveur local, stocké ici, l'*Omnius*. Les habitant-e-s y stockent leurs données collectives, relatives au Projet ainsi que des médias en tout genre.⁷⁸

La visite organisée pour les quatre hackeuses berlinoises en est révélatrice. Elles sont venues séjourner à Calafou pour développer, dans un environnement hacker, un projet personnel lié à leur hackerspace à Berlin. Durant la visite, Javier fait parler les lieux. Pour ces femmes, le HackLab était un lieu clé à présenter. À leur surprise, le lieu leur paraît peu investi, sombre et froid. À travers les graffitis dessinés aux murs et les épaves informatiques disséminées, le lieu parle et Javier le fait parler. Ici, le HackLab est un agent significatif incarné (Cooren, 2013) : il renvoie à un passé doué de sens et structurant l'histoire du lieu. Cet espace donne à voir du matériel ancien hérité d'une intense activité, avec lequel contraste la platitude d'un présent délaissé. Javier explique l'histoire de cet espace et le contenu, quelques activités qui s'y déployaient. De tels espaces, il en existe beaucoup à Calafou. C'est symptomatique de la prolifération de projets par un groupe de personnes dont le nombre reste stable. Il existe aussi des projets contextuels comme la sérigraphie. Au niveau de l'ancien moulin, après les trois marches du fond, nous arrivons dans une haute pièce avec un recoin séparé par un mur. Cet espace se transforme ponctuellement en Atelier de Sérigraphie lors d'événements. Sur les quatre mois passés, l'Atelier de Sérigraphie ou le HackLab n'ont jamais été utilisés pendant ma présence. Je n'y ai vu personne, à l'exception des visites ou pour le HackLab, lorsqu'*Omnius* rencontre un problème.

Nico présente le HackLab aux étudiant-e-s de la Sorbonne. Nous l'écoutons attentivement lorsque Mireia entre discrètement, accompagnée de son chien, Rox. Elle se faufile entre les français-e-s, interrogé-e-s, jusqu'à atteindre *Omnius*. Le terminal – lieu où s'écrivent des lignes de commande informatique – apparaît et nous l'entendons pianoter, derrière la voix explicative de Nico. Après 5 minutes de commande, elle se retire, comme elle est entrée.

À chaque visite, j'apprends quelque chose de différent. J'ai appris lors d'une des visites organisées pour l'événement HTE que ce qui m'avait toujours été présenté comme le HackLab s'était transformé en *ancien HackLab*. Paulo, qui connaît l'histoire de ce lieu, m'a expliqué :

« Il y a plusieurs raisons, j'en vois deux importantes : c'est un lieu où il est désagréable de passer des heures. Y a peu de lumière, je sais pas. On pourrait changer le lieu, ouvrir les fenêtres et tout, mais c'est aussi une zone dans laquelle on sait pas très bien

78 Des photos du HackLab se trouvent en annexes.

ce qu'il va se passer et... tout ça. Mais y a aussi un autre aspect, c'est que le HackLab est resté relié aux personnes de Lauréat, de ce projet, et ensuite y a eu bitcoin (et ensuite ils sont partis). Et puis y a eu des histoires, des processus de délogement, assez dur... Du coup, je crois que depuis que ces personnes sont parties, le HackLab n'a jamais refonctionné comme un espace collectif» (Entretien avec Paulo)

Le Lauréat a constitué une part importante dans la première étape de Calafou. De 2009 à 2013⁷⁹, cette fédération de réseaux sociaux libres à l'échelle nationale (Cabello ;Franco ; Haché, 2012) a été un projet majeur et continue d'être une source de fierté, pour les participant-e-s de l'époque, dans le présent. À la suite, des développeurs de bitcoins – une crypto-monnaie très énergivore et critiquée pour les possibilités de capitalisation qu'elle offre – investissent le HackLab. Suite à des conflits d'intérêts, ce groupe finit par quitter les locaux. En 2014, deux groupes politiquement opposés se confrontent. Ces tensions donnent lieu à la rédaction, sur le site internet, d'un communiqué insistant sur l'absence de lien entre le projet Dark Wallet (un porte-feuille lié au BitCoin), et Calafou :

Sur la base de la philosophie qui entoure le bitcoin, nous déduisons que le courant idéologique derrière le développement de cette cryptomonnaie paraît être fortement aligné avec l'anarchocapitalisme, une théorie politique qui n'est pas conforme aux critères qui ont inspiré notre projet.⁸⁰

L'espace reste imprégné de cette histoire. Après le déplacement ou l'arrêt des projets liés à cet espace, les habitant-e-s cessent de le fréquenter. Cet espace a pourtant un rôle primordial dans l'imaginaire du groupe et dans la présentation du Projet. Le HackLab est toujours présenté et raconté. L'espace et les projets qui s'y rattachent parlent des habitant-e-s et de ce qui se passe (ou s'est passé) en ce lieu.

Les projets interrompus sont aussi liés à des personnes. Reprenons la visite donnée aux allemandes par Javier.

Jenn, une des berlinoises, trouve au sol de la *Casa Roja* une petite carte avec le nom d'une femme qu'elle a rencontré à un événement hacker. En continuant la visite, elle réalise que c'est aussi elle qui participait au projet de l'*Anarchaserver* : c'était un lieu de développement féministe et non mixte de références et d'un site internet, mais la personne qui s'en occupe est en Belgique. Jenn l'a vu faire des performances artistiques avec des ondes magnétiques lors d'un regroupement. Sur le retour, alors que nous montons aux habitations, Jenn constate avec amusement, et après avoir suivi la trace impromptue

79 La date de fin exacte m'est incertaine

80 <https://calafou.org/ca/node/258> (consulté le 2 avril 2020)

de cette femme connue, qu'il semble que ce soit les mêmes personnes qui se déplacent et immiscent des projets aux quatre coins de la planète. Nous en rigolons. Je n'aurais jamais vu vivre ces espaces, ni ces projets.

Au cours de cette visite, Javier nous donne à visualiser de nombreuses personnes associées à des projets passés – faisant écho à ce que racontait Paulo concernant le HackLab. Les lieux sont habités par des personnes qui ne sont plus présentes, qui parfois en refusent l'affiliation ou la revendent, mais dans lesquels subsistent une partie d'eux. C'est ce qui est arrivé pour le projet *GynePunk*, rattaché au PechBlenda⁸¹. Une des personnes à l'origine de ce projet a quitté Calafou depuis 2018 et a affirmé, à travers un entretien paru dans « hysteria.mx », qu'il n'y avait plus aucun lien entre elle, *GynePunk* et Calafou :

« *On continue à me rattacher (et GynePunk) au lieu où j'ai vécu pendant 7 ans. Je veux clarifier que depuis 2017, GynePunk ne s'identifie plus avec cet endroit et que j'ai arrêté d'y habiter depuis fin 2018.* » (extrait de l'article⁸²)

Cette ancienne habitante appartient à une étape du Projet qui n'est plus dominante, celle du *TransHackFeminism* (voir frise chronologique introduction). Cependant, elle identifie clairement une continuité entre sa personne et ce projet. Elle témoigne dans cet interview d'avoir été prise de haut systématiquement, questionnée et agressée, elle et les autres personnes du *TransHackFeminism*. Par ailleurs, à la réception de cet article, les personnes qui ont été les plus proches de Maca ont manifesté leur incompréhension et leur tristesse, autant que leur refus de rompre le lien entre Calafou et *GynePunk*. Natalia et Olivia, elles, revendentiquent toujours cette affiliation.

Enfin, ces projets sont des expérimentations et ont leur durée de vie : ils n'impliquent pas une réalisation finale clairement définie. Ce qui explique les difficultés rencontrées est d'ordre humain et économique. Économique car certains projets nécessitent un investissement financier que l'équilibre précaire du lieu et des revenus des habitant-e-s ne permet pas toujours. Olivia et un de ses compagnons avaient tenté de lancer une coopérative Technologique. Le projet fût vite avorté aux vues des difficultés liées aux investissements coûteux et au travail gratuit. Humain car il dépend

81 L'espace en rose dans la *Nave Quemada* dans l'illustration issue de Herta Gatter. Je renvoie les lecteur-ice-s intéressé-e-s par le projet et ses débuts à cet article http://www.makery.info/2015/06/30/_gynepunk-les-sorcières-cyborg-de-la-gynecologie-diy/ (consulté le 15 mars 2020). Les personnes actives n'étant plus présentes sur le territoire de Calafou, je n'ai aucune information directe au sujet de cet ancien projet.

82 Lien vers l'article : <https://hysteria.mx/klau-chinche-en-entrevista-arte-medicina-y-brujeria-para-decolonizar-lxs-cuerpxs/> (consulté le 4 mars 2020)

de la présence, l'engagement et la volonté des personnes qui portent des projets de les maintenir ; et économique car il faut bien un gain financier pour vivre, m'explique Olivia. Le nombre d'habitant-e-s limite les possibilités. C'est pourquoi Javier témoigne de la volonté – et nécessité – d'être au moins cinquante personnes afin de pouvoir terminer certains projets et de pouvoir en entreprendre d'autres. La grande mobilité des participant-e-s à Calafou trouble aussi la fiabilité des projets et leur maintien. Finalement, il existe aussi mille raisons contextuelles qui entraînent l'arrêt ou la suspension momentanée d'un projet.

Un matin, j'ai appris par le canal quotidien Riot que les poules avaient été mangées, probablement par un renard, durant la nuit. La personne qui s'en occupait, très peu présente pendant la durée de mon terrain, s'était absenteée une nuit et avait oublié de fermer le poulailler. Elle avait le poulailler comme projet.

Je n'ai jamais réussi à savoir si ce projet consistait à la production d'œufs pour les habitant-e-s ou s'il cachait des ambitions plus grandes. Le poulailler, du jour en lendemain, se transforme en projet obsolète. Il faudra que quelqu'un prenne l'initiative de racheter des poules et de bien vouloir s'en occuper avant que ce projet soit en état de fonctionnement. Or, les clapets restent matériellement dans le décor et parlent : des plumes, des traces des poules subsistent. Bien qu'inactifs, les projets inscrits spatialement et marqués par la vie qu'a été la leur, sont signifiants : tant dans le dispositif de la *visite historique* (donc vis-à-vis des visiteurs), que dans l'archéologie des projets de Calafou (vis-à-vis de l'entité communauté elle-même). Des panneaux les indiquent ; parfois une feuille avec une description du projet orne la porte. Ils le sont encore davantage si leur lecture est accompagnée.

Extrait de la *visite historique* du 23 mars : Nous empruntons un chemin labyrinthique et transitif jusqu'au hangar qui était la partie basse de l'usine textile principale. C'est un dépôt : frigos, toilettes, bouteilles de bières vides par dizaines de caisses, des roues, des poutres et débris etc. Cet endroit s'appelle le *Bateau qui pleut* car suite à l'incendie en 2004 de son homologue du dessus – le *Bateau brûlé*, des trous engendrent des infiltrations d'eau qui fragilisent grandement l'infrastructure. Abritant en dessous une centrale hydro-électrique appartenant toujours au propriétaire (donc hors contrat d'achat), cet espace est en quarantaine : Javier dit qu'ils voudraient reconstruire un toit pour en assurer le maintien. J'apprendrai, en suivant des visites faites par d'autres, que cet espace fait en réalité l'objet d'un « débat interne » en cours, toujours irrésolu : le détruire pour reconstruire ou le préserver et le rénover. Nous ressortons de cette cave humide, incubatrice de moustiques, en passant par l'AromaZone. Ce fût un atelier de création de savons artisanaux abandonné suite à l'entreprise d'autres projets, simultanément. Il reste une tournée de savon à l'huile d'olive dans un frigo éteint.

Grâce à la durée de mon séjour, j'ai pu comprendre la place de ces projets, tout en constatant cependant leur inactivité. Ces projets constituent l'identité de Calafou, et ce, même s'ils n'existent plus. Les habitant-e-s ne parlaient que très peu de ces projets, il m'a été souvent difficile de creuser à ce sujet. Finalement, à Calafou, le plus important n'est pas dans le contenu des projets, ni dans sa finalité. L'essentiel se trouve au cœur des effets opératoires du *projet*.

3.1.2 Faire par projet : un « mot-eur »

Le mot projet détermine la mise en place d'une action. Autrement dit, avoir un projet revient à affirmer qu'une action est en cours de déroulement. Les projets donnent vie et permettent de dire, de montrer Calafou. Le *projet* est donc un concept opératoire, sans toutefois être déconnecté de sa mise en place. Le dire, l'enclenche. Ce qui est important à Calafou n'est pas de finir un projet, ni de le commencer, mais d'en avoir. Cela ne signifie pas que les projets ne se terminent jamais. L'important c'est que le fait même de dire un projet, de l'énoncer, de l'invoquer, permet de le faire exister. La force du projet réside dans le processus de performativité qu'il permet et les dispositions individuelles qu'il entraîne (motivations, actions, planifications). Parler d'un projet consiste à l'ancrer dans le présent et vers des projections futures marquées par l'incertitude.

Pendant les Portes Ouvertes de 2018, auxquelles j'avais participé, les habitant-e-s s'étaient attelé-e-s à mettre en place un projet de production de champignons. Cela a fait suite à l'intervention et atelier de Maya sur l'auto-production de champignons⁸³ à partir de café et d'eau. Cette année, en avril, la semaine de préparation des événements, on sent que quelque chose se trame. Alors que la vie de la communauté s'accélère et que tout le monde s'active aux quatre coins de la colonie, je croise Gaspar aux abords de la CDP (qui avait déjà commencé à cuisiner en prévision de l'arrivée des étudiant-e-s de la Sorbonne). Il travaille à l'Université de Lancaster, mais dès qu'il a une période de temps libre – principalement l'été – il se rend chez lui, à Calafou. Il souhaiterait s'investir davantage dans la vie de la communauté. Il me dit que cet été, il va reprendre le projet de champignons. Il rigole après m'avoir signifié que les deux personnes qui s'étaient engagées dans cette production ont quitté la communauté⁸⁴. Puis, il ajoute, arborant un sourire qui lui donne un air toujours apaisé : « Il faut que les tentatives de projet échouent deux fois avant que ça prenne et que ça fonctionne »

Ce phénomène participe de ce que les habitant-e-s appellent avec humour *le temps de Calafou*. C'est un temps ralenti, le temps de l'expérimentation et des tentatives. La possibilité d'échec fait

83 <https://www.radicalmycology.com/>

84 je précise : l'un, car cela ne fonctionnait pas avec le reste du groupe, l'autre pour retourner séjourner dans son pays et enregistrer un album de musique

partie constitutive de cette temporalité. Le projet de production de champignons en est un bon exemple : lancé depuis l'été 2018, il reste à l'état de germe jusqu'à mon départ.

Le *projet* a aussi un pouvoir synergique. Parfois, un projet entraîne l'accélération d'autres projets. L'accueil des étudiant-e-s de la Sorbonne a permis de finir la rénovation d'une des chambres de la *Casa Roja* (illustration 16) et d'avancer sur l'utilisation de l'outil cartographique sur



Illustration 16: Réhabilitation de la Casa Roja avec Paulo et Nico

le territoire. Le financement de l'Université de la Sorbonne supporte l'achat de matériel pour réhabiliter davantage le lieu de vie temporaire des accueilli-e-s (qui est, je le rappelle, une des conditions de finalisation d'achat) : l'imposition d'une *deadline* stimule l'activité. Pour les étudiant-e-s en géographie humaine, l'exercice central de leur séjour consistait à réaliser une enquête de terrain. À partir du *déjà existant* et de l'histoire de Calafou, les universitaires avaient pour consigne d'imaginer ce que serait Calafou dans un futur utopique ou dystopique, en relation avec des technologies utilisées et appliquées au territoire. Le support qui a servi d'inscription à ces imaginaires est cartographique. Avant cet événement, l'arrivée de Nico à Calafou – formé et compétent en cartographie – a donné lieu à une collaboration avec Olivia, compétente en langage informatique et en interface (la traduction du langage informatique en un langage compréhensible par les humains). Cette coopération donne la possibilité de créer une interface interactive qui permet de naviguer sur une carte de Calafou et de parcourir les contenus créés par les étudiant-e-s, associés

à des espaces définis. Le travail en groupe et l'arrivée de personnes extérieures apportent de l'énergie et de la motivation dans l'action. Ainsi, organiser des projets c'est déjà faire, puis cela entraîne, stimule l'avancement d'autres projets interdépendants ou parallèles. Le projet fait faire.

Le *temps de Calafou* est aussi fait d'anticipation. Il s'inscrit dans le temps long. Lancer un projet de production de champignons ou l'accueil d'un événement nécessite de penser aux caractéristiques de celle-ci : le lieu, les personnes investies, les paramètres indispensables à la réalisation, les visées potentielles, les étapes et leur systématisation. L'anticipation, par la planification qu'elle suppose, agit comme moteur d'action. Bloch parle de *conscience anticipante* (1976) : une infinité de possibles germe dans le réel, qui lui-même peut être transformé par l'action anticipatrice des êtres. Pour anticiper, il faut être muni de savoirs et de connaissances nécessaires à l'action sur le monde. L'anticipation contenue par le projet permet le dépassement de la matérialité présente du monde. Il rend le futur en construction, et par là même existant (3.3). Le projet, à travers la mobilisation de connaissance et la demande d'une certaine maîtrise des paramètres de son environnement, est action et génère action. Le fait de les multiplier crée de l'effervescence dans l'action. Les projets permettent de connaître le présent et d'agir sur celui-ci. Calafou fonctionne par projets et leur nature peut se décliner en catégories non exclusives, qui se recoupent.

3.1.3 Une typologie de projets : l'Atelier de Céramique-Verre au croisement

La place centrale des projets est telle qu'une typologie existe à Calafou. Celle-ci permet de les ordonner en catégories fonctionnelles. Les projets existants à Calafou sont de différentes sortes et multiscalaires : individuels, collectifs, communautaires ; productifs ou non. Cependant, la classification n'est pas stable et reste perméable. Sur le wiki⁸⁵, une page a été créée pour référencer ces projets et en détailler une liste d'informations à propos : le nom, le statut du projet (proposition, approuvé, en cours, en révision, endormi), projet individuel ou collectif, projet autonome ou collectif à Calafou, qui en est chargé, mail, objectifs etc. Ces éléments se négocient et l'évaluation de faisabilité des projets se fait par le Groupe de Travail de ProtoLab et passe parfois en assemblée générale lorsque les décisions impliquent l'intégralité des personnes. L'espace de Calafou offre des possibilités individualistes, collectives ou communautaires : mais à quoi correspondent ces appellations ?

À Calafou, les projets individuels sont des projets portés par une seule personne. Le Potager, l'Atelier de Marionnettes et l'EcoSec (création de toilettes sèches et location) sont des projets individuels qui fonctionnent. Juan a comme projet individuel d'ouvrir un Atelier de Forge duquel il

⁸⁵ <https://wiki.calafou.org/index.php/Portada#Proyectos> (consulté le 5 mars 2020)

aimerait pouvoir réussir à vivre. Celui-ci est à l'état de proposition. Juan est une des personnes qui possède un travail salarié à durée indéterminée à l'extérieur de Calafou et qui s'occupe aussi d'éduquer sa fille. Le temps, l'énergie et l'argent qu'il y passe réduisent ses disponibilités pour la réalisation de son projet. Lorsque je le questionne sur ce qu'il aimerait faire à Calafou, il me répond :

« J'aimerais faire un projet productif, un atelier. [...] Je pourrais consacrer plus de temps à Calafou et administrer mon propre projet productif comme pour la bière tu vois ? Que j'ai pas besoin de travailler autant de jours pour avoir l'argent qu'il faut puis, les autres jours, pouvoir ne pas travailler et en consacrer certains à Calafou, à l'habitation. » (Entretien avec Juan)

Au projet individuel correspond le budget individuel. Juan doit investir lui-même pour réussir à mener à bien son projet. Sur le wiki il est écrit que l'objectif est de « pouvoir réaliser une forge et réaliser des ateliers de forge pour les événements et dans le futur arriver à être un projet productif ». Certains projets sont donc dits « productifs », c'est le cas notamment de la brasserie car il produit quelque chose de rentable⁸⁶. Ce même projet est considéré comme étant collectif car il implique un groupe de Calafitas (ainsi qu'un collaborateur extérieur). Certains événements – comme HTE – sont considérés comme communautaires en ce qu'ils impliquent la participation de tou-te-s et un profit commun, à échelle de la communauté.

Le projet d'Atelier de Céramique-Verre se trouve selon moi au croisement de chacune de ces catégories. En discutant avec Nico, initiateur du projet, je constate que son projet se trouve aux frontières de l'individuel, du collectif et du communautaire. Je lui demande de me parler de ce projet. Il commence par dire que s'il doit en parler, c'est d'abord pour en expliquer les motivations qui l'animent avant de parler de la manière dont il l'imagine. En quittant son travail, il a eu envie de se diversifier et de commencer un métier qu'il qualifie d'artisanal en complément de ses compétences déjà acquises (cartographie, archéologie, géographie). Il a donc initié une formation dans le travail du verre en parallèle de son dernier emploi, à Barcelone. Puis le verre l'a amené à la céramique car celle-ci est un excellent moule pour élaborer le verre. Ces travaux lui ont beaucoup plu. Ce sont d'abord les motivations personnelles qui impulsent le projet de Céramique-Verre. Nico est le protagoniste de ce projet.

« Calafou qui avait des espaces d'ateliers, penser un espace d'atelier de céramique-verre seul ou avec des personnes, c'était aussi une des choses qui m'avaient attirées ici,

86 Je reviens sur l'ambiguïté du terme dans la prochaine partie

c'est une des premières choses que j'ai proposé ici. J'avais envie de le faire. »
(Entretien avec Nico)

Cet extrait indique que Nico a pensé ce projet d'atelier soit seul, soit à plusieurs. Alors qu'il a l'air d'un projet individuel, il est inscrit sur la page du Wiki que ce projet est collectif. Je ne connais que la participation de Nico, avec l'aide d'ami-e-s extérieur-e-s pour la réhabilitation, ou dans l'avenir de journée de travail communautaire pour lui donner un coup de main peut-être. Toutefois, je sais qu'Elisa – une thésarde en géographie humaine qui a fait une partie de son ethnographie à Calafou – a collaboré avec Nico afin de penser à une alternative expérimentale de remplacement d'un four électrique par un four aux énergies accessibles et renouvelables. L'aspect collectif peut renvoyer à des collaborations effectuées. Mais ici, c'est surtout :

« Pour moi c'est super important que ce soit un atelier collectif et pas un atelier individuel, qui ait mon nom, mon prénom, mais que ce soit un espace collectif où on puisse faire des ateliers où d'autres gens puissent venir apprendre ou travailler. »
(Entretien avec Nico)

Bien que le projet soit individuellement porté, le lieu qui y est associé est pensé pour être collectif et participatif. L'atelier serait donc comme ceux de Bois et de Fer : communautaire. La composante de réhabilitation intrinsèque au projet contient également un intérêt communautaire considérable : la sécurisation, l'amélioration et l'aménagement d'un espace détérioré.

« Donc maintenant, j'ai demandé un espace, on a regardé les espaces les plus appropriés, on a choisi l'atelier de moto comme espace, un espace un peu dégradé. Il pourrait être utilisé tel quel mais comme y a un besoin de réhabilitation et que c'est aussi agréable d'avoir un espace qui soit plus facile à maintenir, à utiliser, à nettoyer, dans lequel rentrer, qu'on puisse fermer ouvrir, qu'y ait pas de l'eau qui rentre... La proposition était de le réhabiliter d'abord pour pouvoir l'utiliser » (Entretien avec Nico)

Cette dimension lui permet d'obtenir du matériel acquis au nom de la coopérative pour effectuer les travaux de toile asphaltique, entre autres. En contraste avec le projet de Juan, au projet d'intérêt commun correspond un financement moins individualisé. Enfin, la production visée lors de l'aboutissement de la mise en place du lieu est envisagée de manière large :

« Sur le genre d'objet qu'on puisse faire, ben, c'est utiliser le plus possible le verre recyclé qui y a accumulé dans la Nave que Llueve, utiliser le max possible les sources

d'argile qui y a tout alentour où y a de l'argile à profusion, pour soit faire des projets purement utilitaires de créer des plats, des verres, des bols qu'on puisse utiliser aux événements, qui soient de Calafou, que les gens puissent acheter ou prendre avec eux une fois que le festival se termine, que faire des objets purement créatifs, artistiques dans le sens d'expression ou faire des choses purement expérimentales : mélanges de matériaux... Comme le four est exclusivement expérimental, continuer dans cette ligne là. Ligne utilitaire qui sert à la communauté, une ligne artistique et une ligne expérimentale d'apprentissage. » (Entretien avec Nico)

La production, par la libération de l'espace et la transformation de matériaux pré-existants en objets dits utilitaires, relève du gain de l'ordre du communautaire de la même manière que la production, en soi, est réfléchie en lien avec les événements. Ainsi, la délimitation des types de projets permet de s'accorder sur un certain nombre de paramètres : l'aspect participatif, la gestion économique, la privatisation, l'accessibilité, l'ouverture. À Calafou, il est possible pour ses membres et parfois des personnes extérieures (par affinité) de développer des projets pour soi ou dans une volonté de transmission, de participation des autres membres et des personnes venant aux événements, donc avec une dimension de transmission. Si un projet apporte des bénéfices communautaires il a un statut qui lui permet de réfléchir ensemble à la dimension économique. La prolifération de projets semble rendre indispensable leur catégorisation. Néanmoins, l'exemple de l'Atelier de Céramique-Verre montre que les frontières factuelles ne sont pas si tranchées et qu'aucun modèle fixe n'est installé, mais que les conditions se négocient.

3.2 Les difficultés d'investir le discours managérial

Comme le démontrent Boltanski & Chiapello dans *Le Nouvel esprit du capitalisme* (1999), le terme projet fait son apparition dans la littérature du management des années 90 et explose par sa fréquence d'utilisation. C'est un des éléments essentiels des nouvelles techniques de management entrepreneurial. Le management de projet s'appuie sur une notion du projet comme « toutes les actions inhabituelles et uniques qui vont transformer durablement l'entreprise, comme la création de nouveaux produits, modification de l'organisation, la construction de nouveaux moyens de production ou encore l'organisation d'un événement important » (Gidel & Zonghero, 2006:21). En consultant divers ouvrages, j'observe que les définitions du projet appuient toujours sur la caractéristique unique du projet (de sa non-répétition), le facteur de risque et d'incertitude ainsi que

des dates de début et de fin très précises : « Un projet est une entreprise temporaire décidée dans le but d'atteindre un objectif unique et mesurable, en précisant que l'objectif n'est pas le projet mais le résultat du projet. » (Martelle, 2019:17). À Calafou, l'utilisation du projet s'oppose tout à fait à ces définitions managériales, bien qu'elles en possèdent des caractéristiques communes. À Calafou, la formulation de projet est déjà performative en soi et pour que ce projet soit effectif, il n'est pas indispensable d'en percevoir un résultat qui soit fixe et fixé au préalable. Au contraire, l'aventure du projet représente déjà la valeur portée, ce qui s'illustre par le fait que l'échec soit accepté et intégré à la construction même du projet. De même, s'il n'est jamais trop agréable qu'un projet ne se fasse pas, toute la dimension d'apprentissage que cela peut générer est considérée comme une force plus importante que sa finalité. Que cet apprentissage porte sur un contenu spécifique, une activité, des connaissances appliquées ou qu'il renseigne sur les relations humaines, les moyens importent plus que la fin. Mais pourquoi utiliser ce terme et quels effets cela produit-il ? À la lumière de son origine et de ses utilisations néo-libérales, que représente l'investissement d'un tel terme dans une communauté « post-capitaliste » et aux tendances libertaires ?

En réfléchissant sur la place et le dispositif des projets dits *productifs*, je mets en évidence les ambiguïtés constitutives. La mobilisation d'un vocabulaire associé à un système productiviste industriel symbolise la nécessité de la production. Cependant, et par beaucoup, ce qui est produit à Calafou diffère fondamentalement des produits de la grande distribution (3.2.1). J'aborde ensuite le terrain d'entente sur lequel se placent les résident-e-s en s'appropriant des termes auprès d'une idéologie critiquée (3.2.2). J'en questionne plus en détail le pouvoir subversif avant de proposer d'en explorer les limites (3.2.3).

3.2.1 L'ambiguïté des projets productifs

Depuis le début, le Projet central de Calafou s'est fondé sur la base matérielle qu'est la récupération du patrimoine industriel de Can Marçal où vivaient et travaillaient des ouvrières, ainsi que de déconstruire le passé et le système hiérarchique qui y était associés pour en substituer un autre. Par l'âge et donc l'usure des édifices où se développe le Projet de Calafou, celui-ci nécessite des entrées d'argent. À long terme, beaucoup des habitant-e-s envisagent de pouvoir subvenir économiquement à leurs besoins en travaillant à Calafou. Après plusieurs étapes de vie, et l'approximative stabilisation d'un groupe, le Projet entre dans un moment dont la dynamique repose sur la multiplication de projets dits *productifs* : ils ont été plusieurs à me dire que la priorité était de pouvoir développer sur le long terme la création de projets *productifs*. À quoi renvoie ce terme

vernaculaire tant utilisé, accepté, allant-de-soi ? Dans le dictionnaire, il est dit ‘productif’ de quelque chose qui rapporte de l’argent, qui est rentable, mais il y est aussi dit de toute chose qui donne des fruits, qui produit. Dire qu’une entreprise est productive renvoie à l’importance, la quantité des choses produites. À Calafou, le terme peut parfois renvoyer au caractère économiquement rentable ; ou parfois à la réalisation, à la création d’un produit en soi. Les deux paramètres ne sont pas exclusifs mais la productivité de laquelle il s’agit n’est pas toujours la même selon les discours ni les personnes. Au cours des entretiens que j’ai fait, j’ai systématiquement questionné ce qu’était un projet *productif* et j’ai chaque fois obtenu des définitions larges, des nuances, des points accentués selon la personne.

Je demande à Joaquim de m’aider à comprendre le contenu auquel se réfère cette appellation. Après un silence, un haussement de sourcils et un sourire étonné, il me répond que la question est pertinente et semble déconcerté. Il bégaye. Il cherche. Il sourit : « c’est une très bonne question. Toi, toi... ! C’est une très bonne question. La plupart des gens n’arrive pas à ce... Bon. Du coup. Projet productif. ». Il réfléchit. Il laisse un temps de silence et commence à réfléchir à haute voix, sans vraiment répondre à la question.

Plusieurs des habitant-e-s ont montré de l’intérêt face à cette question, la jugeant pertinente et digne d’intérêt. Est-ce que la notion implique forcément un revenu économique financier ? Certain-e-s répondent que oui, d’autres que cela n’est pas nécessaire, tant que le projet génère quelque chose en soi. Toutefois, dans le cadre d’un projet qui ne s’auto-financerait pas, se pose alors le problème des ressources économiques mobilisées. Pour Javier, un projet *productif* c’est :

« N’importe quel projet qui génère. En réalité, c’est pas nécessairement une production matérielle, ça peut être immatériel, des formations, des cours, des ateliers, de l’art. Mais ça doit générer une certaine renta⁸⁷ disons. Des revenus économiques déterminés, c’est-à-dire que les revenus économiques pour Calafou ça peut être sous forme de loyer ou en pourcentage de bénéfices, ça dépend des arrangements qui peuvent se faire. Mais productif ça veut pas dire que ça doit être la production physique d’un produit, d’un service. Ça sert plutôt à les différencier des espaces communautaires ou des projets communautaires qu’il peut y avoir, des services ou des infrastructures de la colonie. Ou des travaux qui sont reproductifs. C’est ça la question. La distinction serait entre le reproductif et le productif. Le reproductif a à voir avec la maintenance de la colonie et les nécessités qu’on a au sein de la communauté et auprès de l’espace pour que ça

87 Renta peut se traduire par « rente » ou « bénéfice »

continue de fonctionner. Le productif c'est ce qui génère des revenus qui permettent de développer le projet disons. » (Entretien avec Javier)

En parlant, Javier distingue le type de la production (matérielle et immatérielle) et son bénéfice (revenus économiques : en argent ou en connaissances, en contenus).

« Les projets productifs ont à voir avec le développement d'une production presque nécessairement avec un résultat économique, bien qu'on pourrait penser à des productions qui génèrent uniquement des échanges, mais qui a quasi nécessairement à voir avec un bénéfice parce-qu'on a besoin d'argent pour vivre. Mais que les gens puissent vivre de ce qui est fait à Calafou. Y a d'autres visions de ce que sont les projets productifs qui englobent des aspects qui pour moi relèvent du loisir. » (Entretien avec Paulo)

Paulo travaille à la brasserie. Ce projet engendre à la fois un produit matériel, et des revenus économiques d'ordre financier. Ce projet productif est collectif. Le projet de la *Conquista del Pan* est aussi productif. Il est collectif (à deux) et communautaire (par le versement d'un pourcentage). Les projets productifs peuvent aussi être individuels : c'était le cas du Studio de production et de post-production d'un des habitants (en voie de départ de la communauté) ainsi que du projet d'Atelier de Marionnettes qui sert à la création et à la répétition de pièces de théâtre. Sans lui apporter des bénéfices directs, cet espace constitue le support de la mise en place de ses pièces, grâce auxquelles il gagne de l'argent. Mais la production ne se limite pas à sa portée lucrative. Si le projet *productif* doit engendrer des bénéfices, ceux-ci peuvent être de plusieurs natures. Calafou encourage la production de matériel, d'infrastructures, de connaissances et de savoirs. Le gain économique s'étend en ce sens au-delà de la sphère financière, bien que l'argent en fasse partie. Les bénéfices financiers aident et sont nécessaires pour pouvoir vivre d'un projet productif.

3.2.2 Subvertir la production

L'utilisation de ces terminologies est rendue possible par la mise en place d'un terrain d'entente qui consiste à admettre, *à priori*, que la productivité dont il s'agit diffère en toute chose de la surproductivité capitaliste. Je dénombre quelques éléments liés à la subversion de la production à Calafou : le fait d'être son propre chef et de recevoir ses propres bénéfices ; une vision large du produit – matériel et immatériel – et ainsi la production d'idées, de contenus, d'ateliers ou de connaissances ; et enfin la circulation de ces productions dans des réseaux privilégiés.

La production ne se restreint pas à la création d'un produit grâce auquel il serait possible d'obtenir des bénéfices. La production est pensée comme une manière de générer quelque chose qui soit intéressant ou utile, et qui puisse être éventuellement une source de revenus directe ou indirecte pour une personne, un groupe ou l'ensemble de la communauté. Cependant, cette vision de la production peut donc être étendue, comme le signifient Xavi et Josep à un ensemble d'activités qui se déroulent à Calafou :

« Josep : Pour moi c'est une très bonne question parce que ce ne sont pas que des projets productifs de bénéfices économiques, y a des projets productifs qui génèrent des biens ou... »

- Xavi : des contenus...

- J : ou la réhabilitation de Calafou ou des projets artistiques ou des projets expérimentaux. Y a des projets qui sont pas justes à visée lucrative, dont on a besoin aussi à Calafou. De fait, ces projets sont ceux qui amènent les gens à Calafou.

- X : Ce sont ceux qui génèrent des contenus pour que les gens viennent ici...

- J : l'entretien, les réhabilitations, pour moi c'est indispensable aussi. Ça a sa place. »
(Entretien avec Xavi et Josep)

Ici, les bénéfices ne sont pas uniquement d'ordre financier et touchent la plupart des habitant-e-s. Dans le cadre de Calafou, la production se veut autonome. Si une plus-value financière est générée, elle revient directement aux personnes concernées : Xavi et Josep puis la coopérative de Calafou pour les fruits de la production de la CDP ; Rodrigo pour les entrées générées par ses spectacles ; l'argent récolté lors des événements revient à la coopérative de Calafou. Ainsi, la production s'accompagne d'une dimension autogérée qui veut que la gouvernance soit horizontale et qu'aucune entité supérieure ou illégitime n'en récolte les fruits.

La vision d'un produit qui soit matériel ou immatériel ouvre le champ de ce qui est considéré comme étant produit :

« Les projets productifs peuvent produire de la connaissance, ou ça peut être des événements. C'est-à-dire que l'objet des échanges ou la finalité de la production c'est la connaissance. »
(Entretien avec Ulle)

En effet, lors des événements, les habitant-e-s créent des *contenus*. Pour la Sorbonne, ces *contenus* ont été l'exercice proposé, la réalisation de cartes, les ateliers et les exposés qui leur ont été présentés, à savoir : une session sur la souveraineté technologique (*sobtech*) dispensée par Natalia et Gaspar ; une session d'explication des origines de la cartographie à Calafou et son évolution par Nico et Olivia ; une session sur le coopérativisme local et régional par Ulle et Monica. Cette production de connaissances est considérée comme un produit qui permet d'accueillir des événements comme celui de la Sorbonne. Le bénéfice est donc indirect. Lors de l'événement *Hack the Earth*, les ateliers sont considérés comme des espaces où se transmettent des connaissances (générées par des habitant-e-s ou des intervenant-e-s extérieur-e-s mais rendues possibles par l'organisation de cet événement par les Calafitas). Le bénéfice est l'acquisition d'apprentissage, de savoirs et savoir-faire nouveaux ou leur perfectionnement. C'est un gain qui ne se compte pas en argent mais en apports qui relèvent d'un capital immatériel propre et relatif aux personnes. Ce capital peut concerter l'apprentissage de la soudure, le fonctionnement d'une *blockchain* ou des réflexions concernant le municipalisme ou l'antifascisme.

Enfin, la circulation de ces productions s'inscrit au cœur d'un réseau politique direct restreint. À travers des événements localisés, des ateliers internes ou externes, ces productions immatérielles se répandent auprès de publics politiquement proches de Calafou. La production de ces *contenus* est à destination de groupes définis, soit parce-qu'ils sont ciblés directement, soit parce-qu'ils participent des mêmes réseaux politiques de Calafou. C'est le cas des personnes appartenant au tissus coopérativiste de Catalogne comme *El banc expropiat*, *Can Masdeu*, *Can Batllo*. Néanmoins, pour ce qui est de la session de *sobtech*, le *contenu* est issu d'un livre qu'a coordonné Alexandra Haché : *Souveraineté Technologique* en deux volumes (2014;2018) et qui se trouve en accès libre sur internet, en vente sous l'édition Ritimo. Certains de ces *contenus* ont une vocation d'une ampleur qui dépasse le local. Ces livres sont disponibles en français, en espagnol et en anglais.

Les idéologies anarchistes et néo-libérales s'inter-approprient des termes propres. En mobilisant l'autonomie – chère aux anarchistes – comme valeur centrale dans le travail, les entreprises invisibilisent les rapports de pouvoir hiérarchique et déplacent les responsabilités sur les employé-e-s. Que signifie alors l'appropriation du terme « productivité » par des espaces comme Calafou qui se dressent contre le système entrepreneurial ? Derrière les mêmes mots, ce ne sont pas les mêmes définitions ni les mêmes représentations qui sont allouées. Les signifiés participent à un contexte libertaire aux visées post-capitalistes et à un tissus culturel qui est de l'ordre de la

coopérative, non pas de l'entreprise et ses lois. Le concept de productivité dite néo-libérale peut se voir subverti par celui utilisé à Calafou. Chacun possède pour soi le résultat de son travail. La productivité, à Calafou, s'incarne à une échelle locale et peut s'étendre à toute activité qui génère quelque chose en soi : de la réhabilitation aux expérimentations. Cela renvoie à une conception du bénéfice économique qui n'est pas que financière mais qui inclut des apports non mesurables.

3.2.3 Les limites de la critique

Les mots « productivité » et « projet » renvoient néanmoins toujours à des expressions issues de l'idéologie libérale et au néo-management. Leur appartenance à une sémantique de l'enrichissement, de l'accumulation, de la rentabilité, du profit, de l'efficience, les connotent fortement. Si l'usage de ces termes peut être vu comme un acte de subversion, celui-ci comporte ses propres limites. Comme l'écrivent Boltanski et Chiapello « *En décrivant tout accomplissement avec une grammaire nominale qui est la grammaire du projet, on efface les différences entre un projet capitaliste et une réalisation banale [...]. On masque le capitalisme tout comme la critique du capitalisme* » (Boltanski & Chiapello, 1999:181). L'appropriation de ces termes questionne l'assimilation de ces contenus et de ces effets. Lorsque Paulo distingue le projet productif d'un projet qui relèverait purement du loisir, il met l'accent sur la portée économique des motivations. C'est un des paramètres du capitalisme de reposer sur le gain avant toute chose (nécessaire dans un état capitaliste). Mais les projets qui produisent des bénéfices indirects peuvent aussi être perçus comme productifs :

« *Des projets qui ne donnent pas un produit, sinon qui contiennent une dynamique d'expérimentation, de recherche, qui génèrent des ateliers et des contenus pour les événements de Calafou. De cette manière ils contribuent directement à l'économie de Calafou parce que les événements sont la deuxième source de revenus de Calafou après les appartements. »* (Entretien avec Olivia)

Ces projets qui génèrent non pas des produits, mais du capital intellectuel (ou immatériel), s'inscrit également dans le marché des produits capitalistes.

Les projets sont des modalités de travail qui, relatives au secteur managérial, entraînent des manières d'incorporer, d'incarner, de s'approprier des logiques que l'on cherche à fuir initialement. En effet, et c'est là peut-être d'autant plus pernicieux, l'utilisation de la notion de projet en soi invisibilise des logiques nouvelles : « *c'est l'une des façons par lesquelles la cité par projets peut*

séduire les forces hostiles au capitalisme, en proposant une grammaire qui le dépasse, qu'elles utiliseront à leur tour pour décrire leur propre activité tout en restant aveugles au fait que le capitalisme peut, lui aussi, s'y écouter » (ibid). En effet, les leçons néo-managériales portent le projet comme élément fondateur du fonctionnement de l'entreprise et desquelles découle un certain nombre de valeurs associées : l'adaptabilité, la flexibilité, la polyvalence. La capacité autonome à prendre des responsabilités, participer, multiplier les projets, s'inscrire au sein de réseaux de projets, sont autant de caractéristiques propres à l'environnement néo-managérial. Ce sont sur ces paramètres que reposent le développement et l'accomplissement de soi du nouvel esprit du capitalisme.

Le projet redéfinit le monde du travail jusqu'aux coopératives qui, essayant pourtant de s'en extraire, s'en imprègnent. En effet, l'idée de projet implique un fonctionnement en réseau qui modifie les modalités d'appréciations et de relations entre les personnes du groupe de travail : elle fait exister une personne par les liens et les connexions qui passent par celle-ci. Cela entraîne des situations comme la *valoración* de Monica (2.2.2) où, au-delà des critères explicites d'intégration qui ont été remplies par elle, la communauté lui fait comprendre qu'elle ne concorde pas avec le Projet. Ce prétexte est abscons et sert de paravent à d'autres critères implicites que Monica ne remplit pas. Les modifications relationnelles qu'entraîne l'influence de l'organisation néo-managériale accentuent l'*« importance du rôle accordé aux relations de face à face, à la responsabilisation, à la confiance, aux situations vécues ensemble, à la parole donnée (qui vaut tous les contrats), à l'entraide, à la coopération, dans l'établissement des partenariats, dans le montage des projets, dans la construction des réseaux : « la confiance s'instaure, dans le temps, à travers la consolidation de comportement de compréhension réciproque, le long d'un processus d'apprentissage » (Weiss, 1994) »* (Boltanski & Chiapello, 1999:192). En même temps que les relations de face-à-face sont valorisées, l'absence de lieu de vie communautaire autre qu'interpersonnel étant un obstacle, il n'est jamais clair et explicite que pour être accepté et intégré au groupe de la communauté, il est nécessaire d'avoir une personnalité expressive et extravertie. Ainsi, les tentatives d'édifier un système d'intégration normé peuvent se voir dépassées par les mécanismes tels de logiques managériales. Les normes explicites peuvent être ensevelies par des mécanismes non reconnus ou non assumés.

3.3 Se projeter, des (en)jeux temporels

Outre les critiques apportées au concept néo-managérial de projet, la formulation de projets permet et entraîne l'acte de se projeter. Le Projet de Calafou, c'est aussi l'appropriation d'une certaine forme de temporalité. Temporellement, c'est se projeter dans le futur, vers un avenir envisageable à partir de la connaissance présente du monde et de son incertitude intrinsèque. Le Projet de Calafou se joue quotidiennement. N'ayant pas de délimitations fixées, d'incarnations précises, ce Projet repose lui-même sur la multiplication de projets dont j'explicite quelques éléments (3.3.1). Surfant sur des indéterminations fluctuantes, il repose sur des tâtonnements, des tentatives, des expérimentations, des volontés de faire. Cette démarche se fonde sur des projections qui se font à partir du présent et vers un futur désirable, un futur que l'on crée et qui se produit, ici et maintenant. J'interroge (3.3.2) la portée performative de la projection à travers la forge du néologisme de *futurotopie*⁸⁸, « les lieux du futur », inspirée des *hétérotopies* de Foucault (1966), par Natalia. L'imaginaire à Calafou a une place de choix, il est valorisé et reconnu comme moteur de développement des capacités créatives d'anticipation. Si l'étymologie de l'utopie dématérialise l'existence du lieu (*topos*, lieu ; *u*, absence), les *futurotopies* s'incarnent précisément dans des espaces concrets : elles reposent sur des utopies concrètes qui ne prétendent pas *aller vers*, mais qui entendent bien *déjà être* (3.3.3).

3.3.1 Une communauté à projets

Quand je suis allée à Calafou pour la première fois, aux portes ouvertes 2018, j'entendais partout parler du « Projet de Calafou ». Accoudés au comptoir du bar du Centre Social, j'ai alors demandé à deux habitants quel était ce projet, à quoi il correspondait, s'il y en avait un. Gaspar, tout en expirant la fumée de sa cigarette, me répond avec un air malicieux et complice – chargé de longues discussions passées à ce sujet – qu'il n'y a pas une réponse mais plusieurs. Il développe : pour certain-e-s, le projet de Calafou c'est Calafou en soi. D'autres ont en tête la projection d'un projet d'une ampleur plus grande que celle déjà existante, avec des objectifs, des attendus supplémentaires sur lesquels il faudrait s'accorder à l'échelle de la communauté. À l'issue de cette semaine passée, je n'ai toujours pas saisi la nature de ce projet.

À l'issue de quelques mois de terrain, mon incompréhension persiste. Je continue donc à questionner les habitant-e-s sur le Projet commun :

88 L'événement annuel *Hack the Earth* avait cette année pour titre : Futurotopies – Des communautés pour tout changer. *Futurotopie* est composé de futur et de *topos* qui signifie lieu. C'est un terme que je serai probablement amené à analyser plus en détail durant mon mémoire.

« Calafou, pour moi, est déjà un projet commun en soi » (Entretien avec Joaquim)

« Moi je crois qu'il y a un projet commun ici. Je crois que Calafou en soi est déjà un projet commun. C'est-à-dire, une chose : c'est tout ce qu'on peut développer depuis ici, et c'est un lieu où concentrer notre expérience, notre vie, notre activité. Mais c'est déjà un projet. Et ce projet commun est assez clair. Les personnes qui vivent ici, et c'est suffisamment défini, elles doivent participer à la gestion du projet, et pas seulement à la gestion mais à la réhabilitation, à la cohabitation. » (Entretien avec Ulle)

Calafou est déjà en soi un projet commun disent Joaquim et Ulle. À partir de celui-ci, il est possible de développer d'autres projets, mais il constitue à lui-même un projet de vie et de société. Cela renvoie à affirmer à la fois un rejet et un choix : la contestation d'un modèle de société qui ne convient ou ne satisfait pas suffisamment et la volonté de développer un modèle de fonctionnement qui soit maîtrisé et désiré. À Calafou, il est permis de penser la production d'un ordre de société autre. Boutinet (1990), s'appuyant sur les travaux de Castoriadis (1975), affirme la présence d'intentionnalité de la transformation du réel à travers la notion de projet. Cette transformation est guidée par des représentations qui prennent en compte les conditions réelles d'existence. À partir de constats convergeant, des personnes s'associent et s'engagent dans la reformulation de leur présent et de leurs conditions d'existence. C'est pourquoi le Projet porte avant tout sur la cohabitation, l'expérimentation de la vie à plusieurs, l'auto-organisation au cœur d'un ancien espace de production. Autour de cette large tâche semblent s'ajouter de multiples autres projets tout aussi centraux, voire, économiquement interdépendants : la Brasserie et la *Conquista del Pan* en sont deux exemples parmi d'autres, d'une taille et d'une ampleur plus discrète.

Le projet architectural est au centre du projet de vie. La réhabilitation des édifices du XIX^{ème} siècle est nécessaire pour la sécurité et la permanence du site ainsi que pour le confort de vie. C'est une tâche à laquelle l'ensemble de la communauté est amené à participer de manière active. Des espaces individuels et privés aux espaces de vie collective, l'aménagement du site fait partie des réalisations indispensables au Projet et à ses avancées. C'est le squelette, l'infrastructure sur laquelle l'entièreté du Projet repose :

« Je crois que le lieu est une partie active du projet, comme les personnes. Du coup, je crois que c'est l'équilibre des visions qui fait le projet. Même si y a pas beaucoup d'ateliers à proprement dit et qu'on concentre notre activité sur la transmission de connaissances, on continue à entretenir l'esprit de 'créer un lieu où créer

l'infrastructure pour l'auto-emploi ou l'autosuffisance du site mais aussi comme support au réseau, à un réseau de projets'. (Entretien avec Javier)

Cet extrait d'entretien contient de nombreuses informations. Tout d'abord, et c'est le point central, il positionne les personnes comme étant une « partie active » du Projet. Le groupe de membres et le lieu sont les deux piliers structurants le Projet – c'est ce que j'ai démontré dans les chapitres 1 et 2. Mais si Javier met en avant le lieu et son maintien, il appuie également sur l'importance de la transmission de connaissances. Cela m'amène à un second type de projets développés à Calafou, qui s'établit grâce, et à partir du territoire : les événements. L'organisation d'événements à Calafou fait partie des projets communs acceptés, mais l'accueil d'événements également. L'espace de Calafou permet aussi la mise en place de dispositifs techniques tels que la *Precious Plastic*, cette machine à recycler le plastique, ou encore l'Atelier de Céramique-Verre de Nico, qui eux-mêmes peuvent ensuite servir lors d'événements. Le projet d'événement et le projet de dispositif technique participent à permettre cette transmission des connaissances desquelles parle Javier.

Ainsi, le Projet de Calafou repose sur plusieurs niveaux qui s'imbriquent les uns aux autres : le projet de vie et de cohabitation, l'organisation de la communauté, la réhabilitation de l'espace, l'organisation de projets parallèles (évenements, dispositifs techniques) et de projets productifs. Le Projet commun repose sur de nombreuses incertitudes. Il est abordé de manière diffuse et abstraite : le Projet commun, c'est Calafou. Mais à quoi correspond Calafou ? C'est une entité qui rassemble l'espace et la communauté dans une constitution et un espace-temps commun. S'appropriant l'un, l'autre (1.1.3), les personnes, depuis ce territoire, se projettent vers un futur commun, jamais édifié, en cours d'élaboration constante et sans cesse renouvelé.

3.3.2 Les futurotopies : construire une vision commune

Cette année, l'événement *Hack The Earth*, organisé par Natalia, s'intitule « Futurotopies : des communautés pour tout changer »⁸⁹. De la même façon que pour « hacker la terre », j'extrais le concept de *futurotopies* du nom de l'événement pour en questionner l'origine et la portée. En effet, les événements faisant partie intégrante du Projet de Calafou, il me semble pertinent de ne pas en limiter les implications à un simple segment temporel.

⁸⁹ *Hackea la terra: Futurotopias Comunidades para Cambiarlo todo* (<https://calafou.org/ca/content/hackea-terra-futurotopias-comunidades-para-cambiarlo-todo>) consulté le 12 mars 2020)

Les étudiant-e-s de la Sorbonne viennent tout juste de partir vers la gare de Vallbona en voiture, qu'ont déjà commencé à arriver les participant-e-s à l'événement *Hack the Earth*. Je leur dis au revoir, leur souhaite un bon retour puis me voilà déjà embarquée dans cet événement que je découvre. L'espace de Calafou se transforme en un centre social où des militant-e-s, expert-e-s en drones, en blockchain et en arts numériques côtoient les quelques habitant-e-s qui viennent participer aux ateliers et aux débats. L'investissement par toutes ces personnes du site rompt avec l'habituelle monotonie que fait ressentir cette zone du *bas*. Je m'assoie sur un fauteuil qui fait partie d'un salon extérieur qui a été ré-installé pour l'événement. On est assis sur des chaises en plastique, en bois, autour d'une table faite de palettes. Je bois un café avec trois personnes dont deux que j'ai déjà vues très brièvement aux Portes Ouvertes de l'année passée. « On est venu pour apprendre, c'est un bon lieu pour échanger des connaissances » me raconte Marti, habitant de la Catalogne. Il est venu ici, avec sa compagne, Marta, pour s'inspirer de ce qui se déroule à Calafou, mais aussi de ce que les non-membres proposent comme atelier. Je rencontre ensuite trois autres personnes, âgées d'environ 25 années et fortement intéressées par ma recherche à Calafou. Nous partageons des repas, allons à des ateliers ensembles et réfléchissons au pouvoir transformateur de tels espaces. Nous mangeons entre le Centre Social et l'esplanade située devant la *Casa Roja*, la nourriture cuisinée par la *Conquista del Pan*, un ami et une habitante qui ont été embauchés. Pendant trois jours, c'est petit déjeuner, ateliers, déjeuner, ateliers, ateliers, dîner et soirées projections ou animations musicales, performances. Une petite dizaine d'habitant-e-s sont présent-e-s. C'est comme un festival mais qui porte principalement sur les technologies, les féminismes et les communautés : tout cela orienté vers l'anticipation. Les personnes que j'ai rencontrées là-bas participaient tou-te-s à des projets affines au cœur de « la lutte politique » : des coopératives, associations, centres sociaux ou cohabitations militantes.

Cet événement est pensé comme un espace de dialogue, d'échange d'expérience et de connaissances, et particulièrement de co-construction des temps futurs. Construit à partir des termes « futur » et *topos*, « lieu », le néologisme se réfère aux lieux du futur, tout en s'incarnant dans un espace existant et vécu au présent. Le concept de *futurotopie* reflète celui d'*hétérotopie* de Foucault (1966). Ce dernier définit l'*hétérotopie* comme une utopie réelle, situable sur une carte, une utopie localisée. Sa particularité est de s'opposer aux autres lieux, c'est un contre-espace, un lieu hors des autres lieux. Ici, la *futurotopie* n'est plus un lieu hors de l'espace-temps, mais un lieu présent propre à l'anticipation. C'est un espace de projection. L'idée consiste à, en s'appuyant sur les capacités anticipatrices d'un futur imaginé, développer les visions d'une réalité vers laquelle tendre : l'atelier organisé par Natalia sur les futurotopies féministes en témoigne.

Un atelier pour repenser et bouleverser nos relations avec les techniques et les technologies, pour brouiller les genres, les codes de la dynamite et assembler de

nouveaux mondes et des avenirs désirables, quelles sont nos imaginations sur les techniques et technologies féministes, appropriées, ancestrales, souveraines, autonomes, libératrices, anticapitalistes, et quelles seraient leurs fonctions, qui les bâtiendraient, les entretiendront et les recycleront ? dans quels écosystèmes prendraient-elles sens ? (Extrait du programme de HTE)

Tout comme ce genre d'atelier pousse à se projeter, faire des projets participe à rendre possible l'existence d'une temporalité future, dans le présent. Si l'anticipation agit comme moteur d'action, le concept de projet agit comme mode opératoire d'anticipation : c'est-à-dire que le projet rend effectif l'ébauche d'un futur désiré. Dessiner et imaginer l'émergence, le fonctionnement et le maintien de projets entretient la volonté de transformation de son environnement et par répercussions relationnelles, de l'ensemble de la société. Anticiper, c'est d'abord savoir pour prévoir, explorer l'avenir pour le domestiquer. Il est ainsi indubitable que le projet agit comme « [...] emprise de l'avenir sur nos adaptations quotidiennes [qui] n'a d'égal que son corollaire, la maîtrise de plus en plus grande que nous cherchons à développer sur l'espace terrestre et sidéral pour l'aménager et mieux l'habiter » (Boutinet, 2012:1).

Comme le Projet de Calafou est d'abord vécu et perçu comme un projet de société (3.3.1), les *futurotopies*, sur le modèle des *hétérotopies*, sont aussi la contestation d'autres espaces. Ici, cela se fait par la création d'une réalité présente qui dénonce la même dite création des autres lieux (Foucault, 1966:18'50). Mais quel lieu s'agit-il de créer ?

« Ils changent tant de choses soudain, parfois ils disent une chose, après une autre. Je sais pas si le projet c'est de tout réhabiliter, de faire un projet productif général. Mais je crois que ça va être mené à bien avec la « vision commune », parce que vraiment, on sait pas ce qui va finir par être mené à bien. » (Entretien avec Juan)

La *vision commune* est une requête communautaire qui puise ses sources dans la grande hétérogénéité des profils des membres de la communauté. Elle vise l'ensemble du groupe. Entre les quelques personnes qui ont vécu les premières années de ce projet et celles qui sont arrivées une année auparavant, les attentes et aspirations sont disparates. Établir une *vision commune* consiste à la rédaction, par les personnes qui souhaiteraient y participer, de leur vision idéale et de leurs projections de ce qu'est ou devrait tendre à être Calafou, le Projet. Ces écrits sont réunis dans un document Excel qui se compose de vingt-et-une feuilles thématiques allant de la vision générale du Projet, la gouvernance, l'émotionnel, l'intimité, l'écologie (eau, énergies, transports etc.), le travail (économie, production etc.) et se terminant par une feuille ouverte, de propositions. Lors des

entretiens que j'ai organisés, je questionnais les habitant-e-s sur la ou les manières dont ils se projetaient, s'imaginaient Calafou dans un futur. Paulo m'a répondu, avant toute chose :

« Continuer de construire plus de vision commune, être un groupe avec plus de cohésion, ce qui veut pas dire qu'il y ait pas de diversité, mais plutôt agir comme un groupe qui se respecte, qui collabore et fonctionne ensemble avec toute sa diversité. Ça c'est une priorité permanente qui ne se terminera jamais. » (Entretien avec Paulo)

Se projeter dans l'avenir, c'est d'abord faire groupe, réussir à fonctionner ensemble. Nico, paraphrasant Ulle, me dit que 75 % de l'énergie qui est mise ici, c'est au niveau humain. Il continue :

« Si on n'arrive pas à s'entendre et à résoudre les conflits, qu'est-ce qu'on peut prétendre transmettre à l'extérieur, ou échanger, faire ici, si on arrive pas à se mettre d'accord entre nous, qu'est-ce qu'on arrivera à construire. » (Entretien avec Nico)

La « gouvernance » et le « mode de fonctionnement interpersonnel » est ce qui leur demande le plus de travail me dit-il. La base initiale du Projet de Calafou repose en effet sur sa capacité à faire groupe et à s'organiser de la meilleure manière possible selon leurs valeurs et idéaux. C'est une projection future et présente, une projection idéale qui s'actualise dans le présent. C'est une nécessité pour la durabilité du Projet aujourd'hui et demain. D'autres, comme Nico, disent ne pas parvenir à se positionner dans une projection spécifique :

« C'est une projection dans laquelle j'ai du mal à m'positionner. C'est une des choses qui m'a le plus frappé, quand j'avais des visites extérieures, les gens se demandaient comment je faisais pour être ici sans être angoissé par la quantité de travail à faire avant que ce soit quelque chose, pour moi c'est déjà quelque chose... Ça vit déjà sur un historique, des paysages post-apocalyptiques qu'il y a, enfin, les ruines, tout ça c'est l'expression de quelque chose avec lequel je me sens bien. C'est la raison pour laquelle je suis ici, c'qui y a maintenant. J'ai du mal à me projeter sur ce que je voudrais que ce soit dans le futur car je suis ici là maintenant pour apprendre et faire ce qu'il y a à faire maintenant. J'ai du mal à imaginer comment j'aimerais que ce soit » (Entretien avec Nico)

Nico l'exprime parfaitement dans cet extrait. Investi et préoccupé par les activités présentes, actuelles, il lui est difficile de penser à un futur « réalisé ». Cela ne signifie pourtant pas qu'il ne s'y projette pas, comme en témoignent le projet d'Atelier de Céramique-Verre qu'il développe et toutes

les autres tâches dans lesquelles il est investi. Je vois dans les *futurotopies* une proposition de sortir du fatalisme et de la catastrophe du présentisme (Hartog, 2012), une ligne de fuite qui prend racine depuis le présent. Les témoignages et investissement dans la communauté de Juan et Nico (2.3.1) montrent que s'il existe un mouvement commun vers un futur, il n'existe pas de marche définie, sinon une tentative de construction d'une « vision commune ». Toutefois, il est indubitable que la capacité de projection de chacun varie selon le temps consacré au Projet, la stabilité, les capacités d'anticipation propres. Il en est ainsi notamment pour celles et ceux qui n'ont pas encore passé leur *valoración* ou qui ne sont pas certain-e-s de vouloir tant investir le Projet et de s'y projeter à long terme. Le concept de *futurotopie* est un outil théorique qui permet de concevoir le présent dans une temporalité qui tend vers un futur qu'il s'agit d'anticiper, sans qu'il soit pour autant identifié.

3.3.3 Se transformer soi pour transformer la société

Toute théorie, le mot le dit, est un programme de perception ; mais cela n'est jamais aussi vrai que pour les théories du monde social. Et il est sans doute peu de cas où le pouvoir structurant des mots, leur capacité de prescrire sous apparence de décrire ou de dénoncer sous apparence d'énoncer, soient aussi indiscutables.

Bourdieu, Ce que parler veut dire (2008:150).

J'ai voulu montrer, tout au long de ce chapitre, les manières qu'avaient les habitant-e-s de s'approprier leur temporalité. J'aimerais revenir maintenant sur ce que fait cette appropriation. Une utopie, selon Bloch, est la contestation d'une situation présente en même temps que la prospection des possibles non encore réalisés dans la société. Vouloir arriver à quelque chose signifie aussi ne pas y être déjà ; tendre vers. Cette prospection entraîne l'analyse et la compréhension d'un certain nombre de paramètres autour de soi, du groupe, du fonctionnement de la société. Lorsque les habitant-e-s apprennent à réhabiliter un appartement, une maison, à bricoler des fenêtres et des vitres : ils s'approprient la gestion de leur propre confort dans le long terme ainsi que la possibilité même de cette gestion. Restaurer et réaménager son habitat revient à opérer un contrôle sur ses conditions de vie et d'existence. Lorsque les Calafitas s'affairent à s'organiser d'une manière qui soit la plus en accord possible avec leurs valeurs, il s'agit aussi de pouvoir être maîtres de leurs propres échéances, des critères temporels d'efficacité, de gérer leur propre temporalité de travail et d'organisation. Lorsque je demande à Ulle de quoi il s'agit lorsque qu'on parle de « Calafou », il me répond que lui, il entend parler d'une expérimentation de transformation sociale :

« *Moi quand je parle de Calafou, je parle d'une expérimentation de transformation sociale. Et c'est une expérimentation parce que c'est toujours pas consolidé, c'est quelque chose qui mute et on sait toujours pas ce que c'est. Une expérimentation de vie en communauté et un projet de transformation sociale* » (Entretien avec Ulle)

Je lui demande alors de préciser ce qu'il entend par *transformation sociale*, les niveaux auxquels se réalise celle-ci, les manières :

« *Je crois que la société se transforme seulement si les personnes se transforment. [...] Pour moi il faut se transformer soi-même avant de pouvoir transformer. C'est-à-dire que quand tu te transformes, tout ton entourage se transforme, donc la seule manière de transformer ton entourage c'est de te transformer toi-même d'abord* » (Entretien avec Ulle)

La transformation sociale, c'est d'abord agir sur soi, me dit Ulle : se transformer soi pour transformer ce qui nous entoure. Dans cette mesure, les connaissances et savoir-faire que procure le multi-apprentissage de Calafou agissent sur les personnes. Ces savoirs permettent de maîtriser le présent et d'ordonner un futur. Sébastien Broca (2012), dans ses travaux sur le concept d'*utopie concrète* de Bloch, critique l'utilisation stigmatisée d'« utopie », taxée d'irréalisme. Les capacités transformatrices de l'utopie se voient alors discréditées. Or, la conscience utopique (ou anticipante) de laquelle parle Bloch incline à l'action : « [elle] construit l'utopie, non pas comme élucubration plus ou moins farfelue, mais comme un possible en faveur duquel il s'agit d'œuvrer » (Broca, 2012:13). Cette entreprise s'actualise dans le présent, avec l'utopie comme moteur d'action :

« *[Calafou c'est] une expérimentation de fou qui essaie de mettre en pratique un tas d'idées que plein de gens ont en tête ; qui se retrouve avec les difficultés de cette même mise en pratique* » (Entretien avec Javier)

Par la construction quotidienne du présent et du futur, le Projet de Calafou s'inscrit dans ce qui s'apparente au fragment d'une *utopie concrète* :

« *Là de suite, la seule vie que je dois vivre c'est en la dédiant à Calafou. Ça me fait me sentir à l'aise, en accord avec moi-même, avec ma conscience politique. Parce-que c'est la manière avec laquelle je veux vivre et contribuer à créer une société* » (Entretien avec Ulle)

C'est un Projet de vie qui permet aux personnes investies de créer un espace désiré, quotidiennement, autour d'une organisation et de pratiques qui apportent une transformation de leurs perceptions. Ce sont les conditions d'efficacité politique que développe Bourdieu dans *Ce que parler veut dire* (2008) : l'action politique « vise à produire et à imposer des représentations [...] du monde social qui soient capables d'agir sur ce monde en agissant sur la représentation que s'en font les agents » (Bourdieu, 2008:149). Pris dans ce tissus social, l'*empoderamiento* auquel se réfèrent les membres de Calafou repose sur les capacités à comprendre, saisir, analyser et construire soi-même. Hélène-Marie Bacqué propose de considérer le déploiement de l'acte d'*empoderarse* à différentes échelles : individuelle, collective et sociale (Bacqué, 2017). Si je rapproche ici le concept d'*empoderamiento* à celui d'*utopie concrète*, c'est parce que « l'*empowerment*, comme pratique de l'émancipation, pourrait contribuer à faire émerger un projet de transformation sociale vers un « autre monde possible » » (Bacqué, 2017:146). La vision *concrète* de l'utopie apporte à cet autre monde possible une performativité déjà active, une transformation déjà en cours par la quotidienneté de Calafou. En effet, on dit d'une utopie qu'elle est concrète lorsque le quotidien vécu est performatif : *faire* et *dire* actent la projection d'un futur désiré déjà présent en germes dans le réel : « la pré-vision politique est, par soi, une pré-diction qui vise à faire advenir ce qu'elle énonce » (Bourdieu, 2008:150). Ces actions se multiplient, sont des tentatives et des expérimentations prolifiques au sein du Projet de Calafou. Toutefois, l'*empoderamiento* comme l'*utopie concrète* sont à la fois présents et futurs, à la fois état et processus. Pour Nico, il n'est pas possible de s'extraire de sa société natale juste en vivant à Calafou. Cependant, être en processus de se changer soi et de changer son entourage, c'est déjà, pour lui, acter une transformation sociale. En tant que communauté à projets, Calafou, depuis un territoire fixe et une temporalité présente, alimente une projection future appropriée (au sens d'être propre à soi). Le pouvoir performatif de l'énonciation de projets, leur caractère politique et l'état présent de leur mise en réalisation constante, entraînent pour les membres de Calafou un processus de transformation effectif, à commencer par leur propre personne. N'ayant pas mené d'enquête complémentaire et sur le long terme qui permette de suivre la vie des personnes qui participent à ou côtoient Calafou, il m'est impossible de questionner la transformation sociale à ces trois échelles. Pour ce qui est de Calafou, j'ai essayé de démontrer que les différents processus d'appropriation mis en œuvre donnent des outils qui modifient le quotidien et le comportement des membres, leur vision du monde et de l'existence. Cette transformation est ici localisée en un lieu, à Calafou, et dans la vision quotidienne des membres de la communauté. En cela, je propose de considérer que Calafou – par la construction

discursive performative dont elle fait l'objet – agit comme un laboratoire d'expérimentations sociales et des possibles.

Le Projet rassemble les membres de la communauté dans la co-construction qu'il implique. Par l'acte de se projeter, ils s'approprient la gestion de leur temps en même temps qu'ils anticipent et pensent la fabrication d'un futur désirable. La mobilisation de ce vocabulaire met néanmoins en avant la reproduction de schémas néolibéraux et les tentatives de s'en émanciper.

*Nous ne pensons presque pas au présent
et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière
et disposer ainsi de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin.*

Blaise Pascal, Les pensées

Conclusion

Tout au long de ce mémoire, j'ai essayé de dessiner une esquisse de ce que ma position au cœur de l'ethnographie m'a autorisée à voir. Les quatre mois de vie passés en Catalogne au cœur du quotidien de la communauté de Calafou m'ont permis de comprendre les enjeux du *vivre ensemble* qui s'y négocient. L'appropriation de l'ancien espace de production qu'était la colonie industrielle textile de Can Marçal représente les fondements pratiques et juridiques du Projet autour duquel se retrouve la communauté. Si depuis l'origine du Projet, les lieux ont été modelés par différentes étapes d'investissement par des groupes hétérogènes, la consolidation et l'organisation d'un groupe ont toujours été des enjeux centraux. De la même façon, les projets font partie du décor et des motivations qui animent la vie de la communauté.

La communauté de Calafou se définit par l'adhésion collective à un Projet. Pourtant, celui-ci est indéfini. C'est un projet que ses membres ébauchent progressivement, en avançant dans l'incertitude de demain. Ce qui rassemble les membres de ce Projet, c'est d'être pris dans la construction de ce projet. Ce mouvement circulaire repose sur une aporie : le Projet de Calafou se fonde sur la construction de la communauté qui elle-même en retour soutient, participe, fait exister et avancer le Projet. Constituée de personnes aux devenirs et aux aspirations diverses, la communauté est formée par l'ensemble du groupe, en même temps que par chacun des membres additionnés, mais elle est plus que cette somme : elle forme une entité surplombante qui recouvre les personnes qui y participent. Cette entité est donc à la fois instable, par l'indétermination même des trajectoires de ses membres, autant que stable, par la permanence temporelle de son entité, Calafou.

Cette entité se constitue en agent qui forme une autorité, un pouvoir qui agit sur les activités, les êtres, les espaces. Je propose de considérer que la force de cette entité c'est de faire *faire* et de faire *agir* les personnes qui y appartiennent, ainsi que les autres actants de l'interaction : les machines, les activités, les lieux (Cooren, 2013:113). Par les représentations avec lesquelles ils l'entourent et l'investissent, les membres de Calafou construisent et signalent d'abord le caractère politique du Projet. Couvert de ce voile, chacun des actes qui s'y déroulent devient signe d'un engagement : faire de la bière, réhabiliter, vivre-ensemble etc. Ce paysage devenu ainsi politisé est donné à voir et oriente, construit le regard des visiteurs et autres personnes extérieures au groupe.

Dans ce travail, j'ai cherché à déterminer les paramètres qui rassemblaient les membres de cette communauté et j'ai tiré quelques fils qui permettaient de comprendre un fragment de la vie à Calafou. Le partage – et bientôt la possession – d'un territoire à investir et à s'approprier constitue le premier axe que j'ai choisi d'approfondir, me permettant de saisir les enjeux du *faire communauté*. J'ai montré que la réhabilitation de ces ruines post-industrielles est un des enjeux essentiels du Projet de Calafou et de ses membres, notamment celles et ceux qui y vivent, et donc y logent. Pour assurer la stabilité et l'inscription sur le long terme de ce projet de vie, ils l'institutionnalisent de manière à pouvoir privatiser certains espaces et en mettre d'autres à disposition. L'archéologie des étapes qu'a traversé le Projet de Calafou peut se lire sur les murs et par la permanence des personnes et des projets subsidiaires qui leur collent à la peau (au crépis, si j'ose dire). J'ai montré le processus mutuel d'appropriation de l'espace et des personnes à partir du PechBlenda (un espace qui n'est plus utilisé) et de l'appartement de Javier (un lieu de vie). À partir des matériaux déjà pré-existants sur le territoire, je donne à voir les sensibilités « éco-industrielles » des membres de Calafou qui animent la construction de technologies à partir de et selon leur environnement, ainsi qu'en suivant des logiques de recyclage. J'ai mis en avant la centralité des technologies numériques dans la communauté et j'ai donné à voir, depuis mes observations et mon vécu, l'existence d'un territoire déterritorialisé à travers les connexions numériques (*Omnius* et internet). Toutes ces caractéristiques territoriales parlent de ce qui rassemble les membres du Projet de Calafou : la cohabitation et l'adhésion, la participation à la vie, à l'histoire de Calafou. Les venues de personnes extérieures participent à consolider un « nous » qui se définit à travers et par le territoire.

Être membre de Calafou implique de participer à l'organisation du groupe. C'est le second fil que j'ai suivi pour éclaircir le fonctionnement interne du groupe, des relations entre membres et pour tenter de circonscrire le Projet. J'ai reconstitué l'organigramme du modèle d'organisation conçu par les Calafitas. Le *sistema operativo* rend compte de la place fondamentale prise par les technologies numériques dans la communauté. Je reviens sur les discours des membres de Calafou qui montrent qu'en créant leur propre système d'organisation reposant sur des outils numériques de télécommunication, ils concordent avec les valeurs morales défendues par l'entité communautaire. J'analyse qu'ils associent l'autonomie technologique à l'autonomie politique : selon ces discours, maîtriser les paramètres de gestion de son existence fait gagner en pouvoir et en capacité de choix. Cependant, à partir de la description du processus d'intégration de Monica, je nuance le principe qui voudrait que systématiser les normes du groupe fasse tendre vers plus d'horizontalité et

d'autonomie. Des règles implicites dominent finalement cette sélection aux apparences objectives : la hiérarchie d'ancienneté et les relations affinitaires. Relevant du champ conceptuel plus large du *travail*, toutes ces pratiques m'ont amenée à me questionner sur le caractère alternatif revendiqué par cette organisation. La *participation*, à Calafou, recouvre le travail quotidien et l'investissement des membres pour la communauté. Cette participation est soumise à une mesure dont les critères objectifs ne sont pas respectés et les critères implicites sont tus. À la lumière de ces observations participatives, je donne à voir les difficultés rencontrées par les habitant-e-s pour sortir d'un modèle de travail méritocratique et lucratif. Cependant, et mon expérience de terrain en atteste, il est indéniable que *faire* constitue un véritable liant relationnel entre les membres à Calafou. *Faire* est une activité structurante des relations qu'entretiennent les membres entre eux, autant que *dire*. Le tissus participatif et le tissus discursif structurent la communauté.

Enfin, confrontée à l'infinité de projets omniprésents en traces ou en développement à Calafou, j'ai décidé de questionner leur contenu et les effets produits. Dans la vie de la communauté, le terme de projet est plus employé qu'il n'est questionné. Après quelques mois de terrain, j'ai pu constater l'abondance de projets passés, en cours ou à venir. J'ai cherché à comprendre à plusieurs reprises en quoi consistait cette diversité et cette prolifération de projets avant de me rendre compte que l'important ne se trouvait pas dans le *quoi*, mais dans l'*effet* : se projeter ensemble dans des lieux futurs et contingents. La projection entraîne la prise en compte des paramètres d'existence présents et l'anticipation de leur modification ou de leur orientation : donc la performativité des projections rend existantes des perspectives futures souhaitées et déclenche d'autres actions. Le Projet de Calafou est en construction perpétuelle, les membres ne le définissent pas comme quelque chose de connu, de délimité, mais d'abord comme une expérimentation sociale. De plus, le fonctionnement par projets de la communauté m'a questionné sur les implications temporelles et le pouvoir critique qui pouvaient s'en dégager. En projetant la création d'un Atelier de Céramique et de Verre, Nico s'approprie la temporalité de sa mise en place, en même temps qu'il est le seul responsable de sa réalisation. Même si l'aventure de projeter est déjà intéressante en soi, prise comme une expérience qui apporte des enseignements, remplir les objectifs fixés par le projet de Nico l'est tout autant. Avoir des projets est un facteur social qui entraîne l'adhésion, l'intégration : c'est ce que Boltanski et Chiapello décrivent comme une des valeurs structurant la *cité par projet* (1999), habitée par le nouvel esprit du capitalisme. Ainsi, tout en essayant de proposer des alternatives au système néo-libéral que les Calafitas critiquent, je montre qu'ils rencontrent des difficultés à en sortir et qu'ils reproduisent des logiques de sélection et de rentabilité

du système néo-libéral. Les membres de Calafou ne sont pas sans l'ignorer. Natalia a un jour affirmé qu'avec son travail, elle et d'autres étaient pris dans une forme de capitalisme intellectuel. Sans prétendre supprimer les relations de pouvoir qui existent entre les personnes, ils tentent d'en réduire la force mais les accentuent parfois tout en les niant, comme le montre le processus de *valoración* de Monica.

Ces considérations me permettent de continuer le débat théorique sur les relations entre la *communauté* et la *société*. La *communauté* se définit par rapport à la *société* dans laquelle elle prend racine. Calafou, en tant que communauté structurée autour d'un principe d'expérimentation sociale, se considère comme un laboratoire de tentatives d'organisation extra-sociétale. L'entité de Calafou ne pourrait pas exister sans la société qu'elle critique. Pour autant, ici, les membres ne cherchent pas tant à s'en séparer, à s'en détacher mais au contraire à en proposer une extension, une réplique transgressive. Gibson-Graham, deux chercheuses en géographie économique, ont modelé le terme « capitalo-centrisme » pour désigner la manière dont les activités économiques sont toutes pensées en relation avec le capitalisme (1996). Alors que le Projet de Calafou est présenté par ses membres avec l'ambition de faire autrement ce qui se fait déjà, mes observations montrent qu'ils ne peuvent le faire autrement qu'en se positionnant vis-à-vis du capitalisme. Tout en souhaitant se démarquer de la société, les membres de Calafou s'y ancrent davantage par l'enchevêtrement de ses caractéristiques dans les structures hégémoniques de la société (juridique, économique, relationnelle). La société laisse une place aux communautés, ce sont des manières de vivre permises par ces structures. Le rendez-vous qui a eu lieu entre deux membres volontaires de Calafou et le groupe de chercheuses d'*Enacting the Commons* m'a permis de comprendre cette intrication entre l'alternatif et le régulier, les communautés et la société, en même temps que la posture adoptée par les Calafitas face aux institutions. Le groupe travaillait au service de mairies. Pendant deux heures d'entretien, des liens se sont créés entre les membres et les enquêtrices jusqu'au gap qui a rappelé à Javier et Ulle qu'ils venaient de donner des informations organisationnelles qui se retrouveraient entre les mains de figures politiques pour développer des liens avec les communautés. S'il n'y a pas de réponse communautaire sur le type de relations à entretenir avec les politiques municipales dans le groupe de Calafou, chacun des membres a sa propre réponse. La multiplicité d'opinions et l'absence d'accord sur la question sont révélatrices des tensions entre individualisme et communauté à Calafou.

Au sein de la communauté se déploie aussi un tissus relationnel plus serré et à plusieurs niveaux : le communautaire et l'individuel y sont imbriqués – l'entité communauté et les personnes. Dans chacune de ces modalités relationnelles, il m'a été difficile d'accéder au cœur de l'interaction : le communautaire, en l'absence d'espace de sociabilité, étant impalpable ; l'individuel, qui conduit à une vie individualiste, peu accessible. Alors que cette séparation entre la vie communautaire et la vie individuelle est une valeur et un critère de confort pour les membres du groupe, elle semble être en continuité avec les normes en vigueur dans la société contemporaine malgré les critiques qui peuvent être adressées à la structure de cette dernière. Le caractère individualiste de la communauté m'a restreinte notamment dans l'observation des pratiques de manière générale et celles liées aux technologies en particulier.

Quotidiennement, il se passe très peu de choses sur le territoire de Calafou. En interrogeant deux personnes rencontrées en avril à Barcelone, j'ai appris qu'ils connaissaient le nom de Calafou et qualifiaient le Projet de « peu concret », « portant beaucoup sur l'allure » plutôt que sur des actions concrètes. Alors qu'à première vue le Projet de Calafou pourrait s'apparenter à l'omniprésence du château de Kafka (1926) qu'il cherche sans jamais y accéder, l'ethnographie que j'ai menée permet de penser et de considérer ce Projet sous un autre angle : celui des effets créés à travers les discours, sur la communauté. En effet, étant un Projet en perpétuelle conception, il est presque impossible d'en saisir la complexité depuis l'extérieur, d'autant que celui-ci repose majoritairement sur l'expérimentation d'un *vivre-ensemble*. Mon expérience de terrain a révélé qu'à Calafou, les activités de la communauté portent surtout sur la réhabilitation des espaces de vie et de la *Casa Roja*, de l'organisation interne du groupe et de la négociation de normes communes, ainsi que sur l'organisation de projets et d'événements. Alors que les membres mettent beaucoup de choses en place, celles-ci sont très peu visibles, de la même façon que ce qui relève du *communautaire* est difficile à cerner.

Gaspar n'est présent que quelques mois dans l'année à Calafou. Pendant mon séjour, l'ami d'un habitant a séjourné dans son appartement pendant un mois et demi. En buvant une tisane chez cet ami j'ai découvert par hasard sous une pile de papier et quelques épaisseurs de poussière le scanner do-it-yourself (DIY) construit dans le but de publier des livres gratuitement sur internet. Cette machine est souvent évoquée comme un achèvement, un accomplissement de la communauté de Calafou, évoquée aussi lors des événements. Je ne l'avais pourtant encore jamais vue. L'entrée dans les appartements est soumis à restriction : on n'entre chez les uns et les autres que si on y a été invité, si on y a quelque chose à faire ou si les résident-e-s l'ont demandé ou autorisé. Cette

machine est donc située dans un appartement individuel et, inusitée pendant mon séjour, semble être à l'abandon. Enfin, malgré ces difficultés intrinsèques au lieu d'enquête, entre une communauté-entité et des habitant-e-s aux pratiques individualisées, j'ai voulu rendre compte de la vision du monde des membres de Calafou en même temps que d'en comprendre les différents acteurs qui le composent et les manières de le vivre.

Finalement, au-delà de la question du *faire communauté*, se pose la question d'être-au-monde et de la subjectivation des personnes. Vivre à Calafou représente une alternative possible face à l'incertitude du monde contemporain (Hartog, 2012) par une tentative d'appropriation des outils politiques et économiques nécessaires à sa propre subsistance. Les Calafitas, en privatisant un espace qu'ils peuvent utiliser et partager comme ils le choisissent, collectivement, s'octroient un territoire où construire et incarner un futur désirable. J'ai mobilisé le concept d'*utopie concrète* de Bloch à plusieurs reprises dans ce mémoire car il permet de mettre en valeur, de donner à voir, la praxis politique des Calafitas. En actualisant les pouvoirs de l'anticipation du monde et ses effets dans le présent, ce concept rend les pratiques politiques des membres de Calafou opérantes. La conceptualisation que les membres se font des technologies inclut les machines comme alliées dans la lutte politique qui elle, n'est toutefois jamais définie. Loin de s'inscrire dans un déterminisme technologique, l'entité de Calafou véhicule le message d'une nécessaire appropriation des connaissances et des techniques indispensables à l'action politique, et ce de manière globalisée.

Bibliographie

Agamben, Giorgio, et Martin Rueff. 2006. « Théorie des dispositifs ». *Po&sie* 115 (1): 25. <https://doi.org/10.3917/poesi.115.0025>.

Alvaro, Daniel, et Pascale Henry. 2018. « Le problème de la communauté: Marx, Tönnies, Weber ». Paris: l'Harmattan.

Austin, John L., et James O. Urmson. 2009. *How to Do Things with Words: The William James Lectures Delivered at Harvard University in 1955*. 2. ed., [repr.]. Cambridge, Mass: Harvard Univ. Press.

Bacqué, Marie-Hélène, et Carole Biewener. 2015. *L'empowerment, une pratique émancipatrice?* La Découverte poche Sciences humaines et sociales 427. Paris: La Découverte.

Basso, Keith H. 1996. *Wisdom sits in places: landscape and language among the Western Apache*. Albuquerque: University of New Mexico Press.

Bloch, Ernst. 1976. *Le principe espérance*. Paris: Gallimard.

Boltanski, Luc, et Ève Chiapello. 2011. *Le nouvel esprit du capitalisme*. TEL 380. Paris: Gallimard.

Bourdieu, Pierre. 1982. *Ce que parler veut dire: l'économie des échanges linguistiques*. Paris: Fayard.

Boutinet, Jean-Pierre. 2012. *Anthropologie du projet*. Paris: Presses universitaires de France.

Broca, Sébastien. 2012. « Comment réhabiliter l'utopie ? Une lecture critique d'Ernst Bloch ». *Philonsorbonne*, n° 6 (juillet): 9-21. <https://doi.org/10.4000/philonsorbonne.374>.

———. 2018 [2013]. *Utopie du logiciel libre: du bricolage informatique à la réinvention sociale*. Neuvy-en-Champagne: Éditions Le Passager clandestin.

———. 2018. Matière et territoire dans la culture du logiciel libre. *Géographie, économie, société*, vol. 20(1), 15-32. doi:10.3166/ges.20.2017.0027.

Castoriadis, Cornelius. 1992. *L'institution imaginaire de la société*. 5. ed., rev.Corr. Collection Esprit. Paris: Éd. du Seuil.

Coleman, E. Gabriella. 2013. *Coding freedom: the ethics and aesthetics of hacking*. Princeton: Princeton University Press.

Cooren, François. 2013. *Manières de faire parler: interaction et ventriloquie*. Latresne: Le Bord de l'eau.

Dafermos, George. 2017. « The Catalan Integral Cooperative: an organizational study of a post-capitalist cooperative ». A collaboration with P2P & Robin Hood Coop.

_____, et Johan Söderberg. 2009. « The Hacker Movement as a Continuation of Labour Struggle ». *Capital & Class* 33 (1): 53-73. <https://doi.org/10.1177/030981680909700104>.

Dardot, Pierre, et Christian Laval. 2014. *Commun: essai sur la révolution au XXIe siècle*. Paris: La Découverte.

Dorel-Ferré, Gracia. 2011. « Les colonies industrielles catalanes, un patrimoine exceptionnel mais encombrant ». *Rives méditerranéennes*, n° 38 (février): 43-56. <https://doi.org/10.4000/rives.3972>.

Escribano, Paula, Miranda Lubbers, et José Molina. 2017. « Becoming Part of an Eco-Community: Social and Environmental Activism or Livelihood Strategy? » *Social Sciences* 6 (4): 148. <https://doi.org/10.3390/socsci6040148>.

Foucault Michel, 1984. « Des espaces autres. Hétérotopies », *Architecture, Mouvement, Continuité*, Oct., n°5, pp. 46-49, Conférence donnée au Cercle d'Etudes Architecturales en 1967.

Gatter, Herta. 2014. « “Hack the Earth!”: Non-Utopian Myth-Making in Calafou ». <http://independent.academia.edu/HertaGatter>.

Gibson-Graham, J. K. 1996, The End of Capitalism (as we knew it). A Feminist Critique of Political Economy, Oxford, Blackwell.

_____, 2006. *A postcapitalist politics*. Minneapolis: University of Minnesota Press.

Gidel, Thierry, et William Zonghero. 2006. *Management de projet*. Paris: Hermès Science publications : Lavoisier.

Gorz, André. 2008. *Écologica*. Collection débats. Paris: Galilée.

Haché Alex, 2014. Soberanía tecnológica Vol.1. Dossier Ritimo, Barcelone.

_____, 2018. Soberanía tecnológica Vol.2. Dossier Ritimo, Barcelone.

Haché Alexandra, 2006 : *Le mouvement altermondialiste, versus les technologies de l'information et de la communication : Usages, pratiques et valeurs de l'activisme contemporain.* Thèse d'Économie Sociale, Université Toulouse 2 Le Mirail, p418.

Haraway, Donna Jeanne. 1998. *Simians, Cyborgs, and Women: The Reinvention of Nature.* Reprinted. London: Free Association Books.

Hartog, François. 2012. *Régimes d'historicité: présentisme et expérience du temps.* Points Histoire \$1458. Paris: Points.

Hervieu-Léger, Danièle, et Bertrand 1948- Dcolla Hervieu. 1979. *Le retour a la nature: au fond de la foret ... L'état.* Paris: Éditions du Seuil.

Himanen, Pekka. 2001. *L'éthique hacker et l'esprit de l'ère de l'information.* Paris: Exils.

Illich Ivan, 1973. La Convivialité, Paris, Éditions du Seuil.

Jordan, Tim. 2008. *Hacking: digital media and technological determinism.* Digital media and society series. Cambridge, UK ; Malden, MA: Polity Press.

Kelty, Christopher M. 2008. *Two bits: the cultural significance of free software.* Experimental futures. Durham: Duke University Press.

Lallement, Michel. 2015. *L'âge du faire: hacking, travail, anarchie.* Paris: Seuil.

Manceron, Vanessa, et Marie Roué. 2013. « L'imaginaire écologique ». *Terrain*, n° 60 (mars): 4-19. <https://doi.org/10.4000/terrain.15032>.

Martelle, Jean-Paul. 2019. *Le métier de manager de projet: son rôle, ses méthodes, ses challenges.*

Maxigas, et Hellekin. 2014. « Hacklabs et hackerspaces: ateliers partagés de mécanique ». *Mouvements* 79 (3): 49. <https://doi.org/10.3917/mouv.079.0049>.

Meyer, M. (2012). Bricoler, domestiquer et contourner la science : l'essor de la biologie de garage. *Réseaux*, 173-174(3), 303-328. doi:10.3917/res.173.0303.

Miralles Buil Diego, 2014 : *Calafou, une coopérative d'habitants en devenir. Une solution viable face à la crise du logement à Barcelone ?,* Master de Sciences des Sociétés et de leur Environnement, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 210 p.

Miró, Ivan. 2017. « 3. Common & coops, vers l'autogovern del comú ». In Esmolem les eines: Debats de l'Economia Solidària per a la Transformació Social, Pol·len edicions, 59-101. Barcelona.

Piette Albert, 2017. « L'anthropologie existantiale », Parcours anthropologiques [En ligne], 12 | 2017, mis en ligne le 20 décembre 2017, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pa/588> ; DOI : 10.4000/pa.588

Policar, Alain. 2006. « De la communauté au communautarisme ? » *Raison présente* 159 (1): 81-99. <https://doi.org/10.3406/raipr.2006.3979>.

Pruvost, Geneviève. 2013. « L'alternative écologique: Vivre et travailler autrement ». *Terrain*, n° 60 (mars): 36-55. <https://doi.org/10.4000/terrain.15068>.

Rainie, Harrison, et Barry Wellman. 2012. *Networked: the new social operating system*. Cambridge, Mass: MIT Press.

Ribas y Bromberg, 2019. [Exploring the Influence of Self-determination in the Collective Intelligence of Collaborative Organizations](#) (IKFAD, Matera)

Ribas y Bromberg, 2019. S3LF: a Socio-Technical System for Self-Determinant Governance in Collaborative Organizations (IPMN, Paris)

Schradie, Jen. 2019. *The revolution that wasn't: how digital activism favors conservatives*. Cambridge, Massachusetts ; London, England: Harvard University Press.

Shumacher E.F., 1978. *Small is beautiful*. Une société à la mesure de l'Homme. Paris, Contretemps/Le Seuil, 1978, 316 pp.

Segaud, Marion, Jacques Brun, et J. C. Driant, éd. 2002. *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*. Dictionnaire. Paris: Colin.

Serra Rotés, Rosa. 2011. « Industrial Colonies in Catalonia ». *Catalan Historical Review*, n o 4: 102–120. <https://doi.org/10.2436/20.1000.01.53>.

« Sobiranies. Una proposta contra el capitalisme ». s. d.

Sourdril Anne, 2008 : *Territoire et hiérarchie dans une société à maison bas-commingeoise : permanence et changement. Des bois, des champs, des prés (Haute-Garonne)*, Thèse de doctorat en Ethnologie, Nanterre, Université Paris 10.

Stallman, Richard M., et Joshua Gay. 2002. *Free Software, Free Society: Selected Essays*. 1st. ed. Boston, Mass: Free Software Foundation.

Tönnies, Ferdinand, Niall Bond, et Sylvie Mesure. 2010. *Communauté et société: catégories fondamentales de la sociologie pure*. Le lien social. Paris: Presses universitaire de France.

Turner, Fred. 2006. *From counterculture to cybersculture: Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the rise of digital utopianism*. Chicago: University of Chicago Press.

Vanuxem, Sarah. 2010. « Les choses saisies par la propriété. De la chose-objet aux choses-milieux ». *Revue interdisciplinaire d'études juridiques* 64 (1): 123. <https://doi.org/10.3917/riej.064.0123>.

Venegas, Cristian, 2014. « El movimiento Okupa: Resistencia contra el capitalismo », *Perspectivas de la Comunicación*, Vol 7, no 1. pp. 97-131.

Verhaegen, Etienne. 2015. « La forge conceptuelle. Le “commun” comme réinterprétation de la propriété ». *Recherches sociologiques et anthropologiques* 46 (2): 111-31. <https://doi.org/10.4000/rsa.1547>.

Veschambre, Vincent. 2008. *Traces et mémoires urbaines: enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition*. Géographie sociale. Rennes: Presses universitaires de Rennes.

Table des matières

Résumés.....	3
Remerciements.....	4
Sommaire.....	5
Préambule.....	6
Introduction.....	8
Une ethnographie en eaux-politiques.....	9
À propos de la littérature.....	11
Contexte historique et social.....	17
Du patrimoine de Can Marçal à son investissement politique.....	17
Les étapes du projet de Calafou.....	19
Squelette du mémoire.....	22
1 CHAPITRE 1 – Investir politiquement les lieux et fabriquer un imaginaire commun.....	25
1.1 Construire à partir d'un territoire industriel.....	26
1.1.1 Des traces aux marques, des signifiants communs.....	27
1.1.2 S'institutionnaliser : la coopérative de « consommation de l'espace ».....	30
1.1.3 Appartenir aux Calafitas et être appartenu par l'espace, une double appropriation.....	36
1.2 La création et la revendication d'un imaginaire éco-industriel.....	40
1.2.1 Des prédispositions territoriales et individuelles.....	41
1.2.2 Hacker la Terre – apprêter les technologies à l'environnement.....	45
1.2.3 L'hybridité écosystémique de Calafou.....	50
1.3 Des démarcations territorialement dessinées.....	55
1.3.1 Le dispositif de la <i>visite historique</i> : se raconter à partir du territoire.....	56
1.3.2 L'expression spatiale d'un « nous ».....	59
1.3.3 La nécessité de l'interconnexion.....	61
2 CHAPITRE 2 – L'auto-organisation communautaire des membres à l'épreuve.....	65
2.1 Structurer un modèle d'organisation à soi.....	65
2.1.1 L'analogie informatique de l'organisation : le <i>sistema operativo</i>	66
2.1.2 Communiquer par réseaux sociaux en ligne et <i>in real life</i>	70
2.1.3 Quand les technologies participent à l'autonomie politique.....	73
2.2 Sous le système, les relations « organiques ».....	76
2.2.1 Appropriarse, es empoderarse !.....	77

2.2.2 Le processus d'intégration et la <i>valoración</i> de Monica.....	81
2.2.3 Participer : de l'explicite à l'implicite.....	84
2.3 La pratique comme opérateur relationnel.....	87
2.3.1 Étude de cas autour du <i>faire</i> : deux journées, deux rythmes.....	88
2.3.2 Mesurer la participation : entre réhabilitation et réseaux numériques.....	90
2.3.3 La lutte pour la continuation du travail.....	93
3 CHAPITRE 3 – Les Calafitas pris dans la temporalité d'un projet commun.....	98
3.1 Les effets de la multiplication des projets.....	98
3.1.1 De la permanence de projets passés.....	100
3.1.2 Faire par projet : un « mot-eur ».....	105
3.1.3 Une typologie de projets : l'Atelier de Céramique-Verre au croisement.....	107
3.2 Les difficultés d'investir le discours managérial.....	110
3.2.1 L'ambiguité des projets productifs.....	111
3.2.2 Subvertir la production.....	113
3.2.3 Les limites de la critique.....	116
3.3 Se projeter, des (en)jeux temporels.....	118
3.3.1 Une communauté à projets.....	118
3.3.2 Les <i>futurotopies</i> : construire une <i>vision commune</i>	120
3.3.3 Se transformer soi pour transformer la société.....	124
Conclusion.....	129
Bibliographie.....	135
Index des illustrations.....	142
Annexes.....	143
Photographies du HackLab.....	143
Photographies du PechBlenda.....	144
Description du document d'HaEmViCo pour l'assemblée quadrimestrielle.....	145
Liste des projets à Calafou.....	145

Index des illustrations

Illustration 1: Calafou marqué d'un cercle rouge en contre-bas de la ville de Vallbona d'Anoia - carte issue du site http://www.icc.cat/vissir/	6
Illustration 2: Les icônes verts représentent le nombre de personnes présentes sur le territoire selon les années, chaque conflit entraînant une scission du groupe.....	19
Illustration 3: La Nave que Llueve, ou le Bateau qui Pleut.....	27
Illustration 4: Le dos des habitations vues depuis le bas de la colonie.....	32
Illustration 5: Le bas est la partie la plus à gauche de l'image, le haut, les habitations situées en haut à droite.	33
Illustration 6: La Nave Quemada ou le Bateau Brûlé (PechBlenda : première porte sur la gauche).....	37
Illustration 7: Couloir d'entrée du PechBlenda.....	38
Illustration 8: Un mur détérioré dans la Nave Quemada.....	40
Illustration 9: Programme écrit à la craie sur le tableau.....	46
Illustration 10: Un écran d'ordinateur encastré dans les murs de la Nave Quemada, aux abords du HackLab	50
Illustration 11: Une ribambelle de fils entre le bas et le haut de la colonie (ici l'OfiTech et l'entrée des Ateliers de Bois et de Fer).....	52
Illustration 12: Carte produite par Nico et Olivia pour supporter le travail ethnographique des étudiant-e-s.54	54
Illustration 13: Organigramme du sistema operativo.....	68
Illustration 14: Des réseaux sociaux multiples.....	71
Illustration 15: Référencement des projets par lieux. Source: Olivier M. / agentliquide.com (from Herta Gatter (2018), Hack the Earth : non-utopian myth making in Calafou).....	99
Illustration 16: Réhabilitation de la Casa Roja avec Paulo et Nico.....	106
Illustration 17: Traînée de chauve-souris graffées dans le HackLab désordonné.....	143
Illustration 18: Le graffiti du Cap'n Crunch.....	143
Illustration 19: L'Omnius, le serveur local.....	143
Illustration 20: Une barbie en latex dans l'encadrement d'une fenêtre du PechBlenda.....	144
Illustration 21: Un espace de bureau du PechBlenda.....	144
Illustration 22: Le lit sur lequel se trouve un calendrier TransFeminist et un paquet de tabac vide laissant une sensation d'habitat.....	144

Annexes

Photographies du HackLab



Illustration 17: Traînée de chauve-souris graffées dans le HackLab désordonné



Illustration 18: Le graffiti du Cap'n Crunch



Illustration 19: L'Omnius, le serveur local

Photographies du PechBlenda



Illustration 20: Une barbie en latex dans l'encadrement d'une fenêtre du PechBlenda

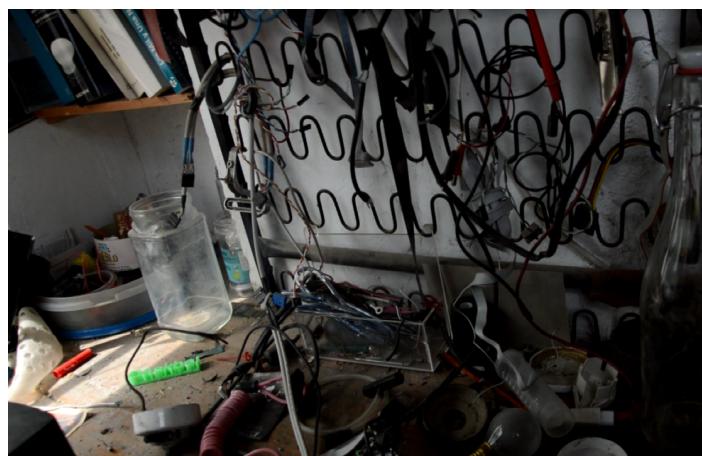


Illustration 21: Un espace de bureau du PechBlenda



Illustration 22: Le lit sur lequel se trouve un calendrier TransFeminist et un paquet de tabac vide laissant une sensation d'habitat

Description du document d'HaEmViCo pour l'assemblée quadrimestrielle

Sur ce document figurent les noms de participant-e-s, le lien qui dirige vers le pad, le mail affilié à l'AG, le moment de réunion et les tâches récurrentes desquelles ils s'occupent : Habitat-Émotionnel-Vie Communautaire (HaEmViCo). Pour l'habitat : organiser les logements d'invités, de visites externes ; gérer les demandes de personnes qui veulent venir vivre à Calafou. Pour la vie communautaire : calendrier les *valoraciones* ; suivre les situations intermédiaires (les personnes qui sont en voie de sortie de la communauté ou rencontrant des difficultés relationnelles) et s'assurer du bon suivi des assemblées planifiées. Pour l'émotionnel : réception des malaises et création d'espaces pour les traiter ; planifier une assemblée émotionnelle. S'ensuit une section qui permet d'exprimer les doutes au sujet de thématiques traitées par le groupe. HaEmViCo dit avoir beaucoup de thèmes à gérer mais qu'ils essaient d'y mettre de la volonté et font le mieux qu'ils peuvent. Ils proposent d'organiser la nomination et la répartition de tâches hebdomadaires lors d'une monographie. Quels objectifs pour les quatre mois à venir ? Réviser le protocole de *valoración*. La fiche se termine sur le détail de l'organisation des objectifs futurs déclinés en « Habitat » ; « Vie communautaire » et « Émotionnel ». Pour la révision du protocole de *valoración* par exemple, il est inscrit la personne responsable, celles qui participent ; la manière de s'y prendre ; le nombre de personnes requises et les étapes de consensus depuis le groupe de travail restreint, à la présentation et validation de la communauté.

Liste des projets à Calafou

Projets en cours	Projets futurs	Projets passés	Projets non observés
Réhabilitation	La Frita (forge)	Construction de poêle	Anarchaserver
Événements	Ateliers de SobTech	NaromaZone	GynePunk
EcoSec	Precious Plastic	PechBlenda	HackLab
Atelier de marionnettes	MushRoom	Uteroxy	BioLab
Formation/Diffusion	Atelier Verre/ Céramique	Fundicion	
Ateliers Fer/Bois Mécanique	Lieu communautaire Casa Roja	Construction de Jouets en bois	
Potager			
SCCL Calafou			Projets associés à un espace
Brasserie			
Conquista del Pan			Coopératives